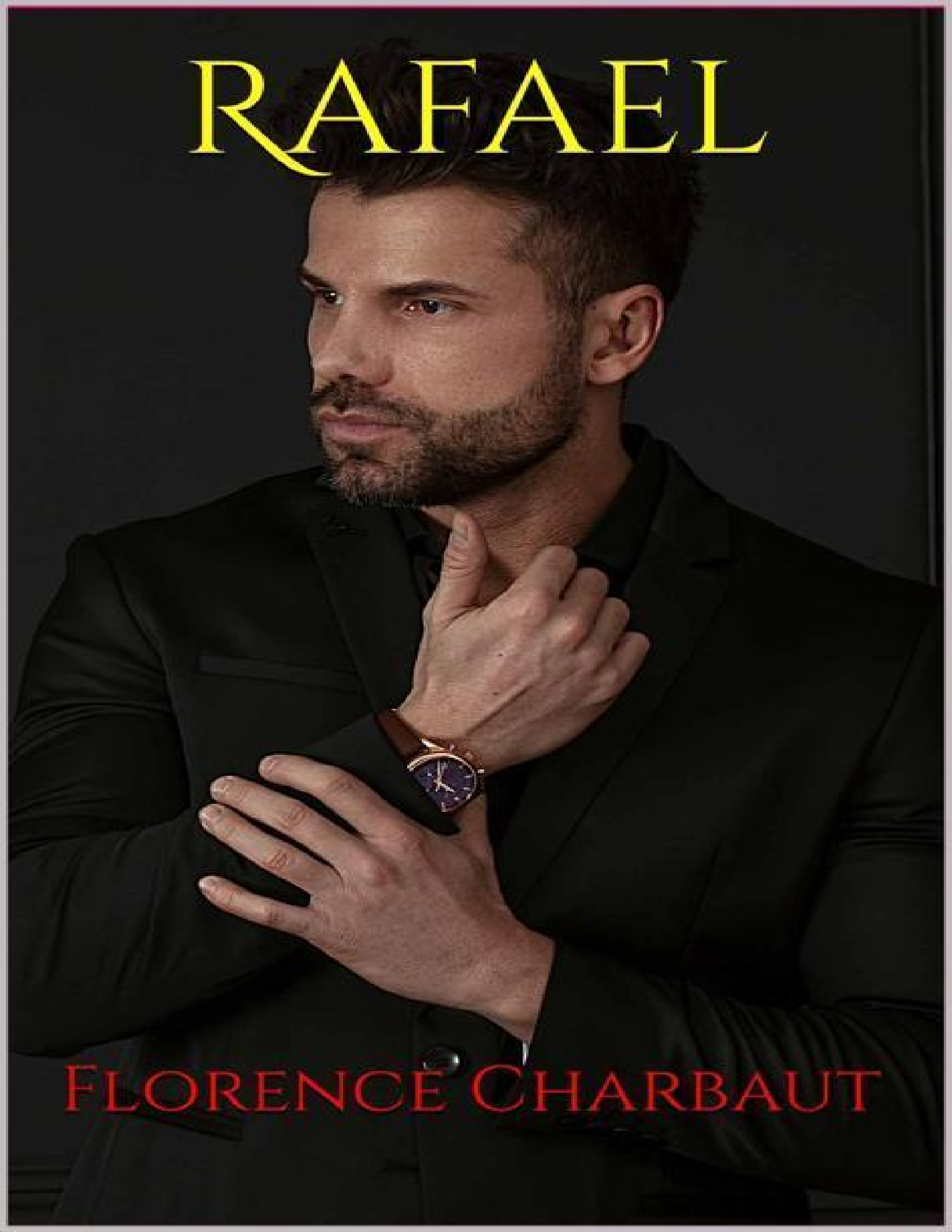


RAFAEL

A portrait of a man with short dark hair and a beard, wearing a black suit and a dark watch with a brown strap. He is looking off to the side with a serious expression, his hands are clasped near his chest.

FLORENCE CHARBAUT

Rafael

Florence Charbaut

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Copyright © 2023 Florence Charbaut

Tous droits réservés

Les personnages et les événements décrits dans ce livre sont fictifs.
Toute similarité avec des personnes réelles, vivantes, ou décédées, est une coïncidence et n'est pas
délibérée par l'auteur.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération ou
transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, électronique, technique,
photocopieuse, enregistrement ou autre, sans autorisation écrite expresse de l'éditeur.

ISBN: 978-2-9579595-2-3

Image:123rf neonshot

Imprimé à la demande

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Contents

[Title Page](#)

[Copyright](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[17](#)

[18](#)

[19](#)

[20](#)

[21](#)

[22](#)

[23](#)

[24](#)

[25](#)

[26](#)

[27](#)

[28](#)

[29](#)

[30](#)

[31](#)

[32](#)

[33](#)

[34](#)

[35](#)

[36](#)

[37](#)

[38](#)

[39](#)

[40](#)

[41](#)

[Épilogue](#)

[Entre nous,](#)

OceanofPDF.com

1

Rafael

C'est une belle journée lumineuse, une ébauche nonçant l'arrivée du printemps et le renoncement de l'hiver. Aucune ligne blanche ne vient zébrer le bleu limpide du ciel. Les monceaux de cumulus présents sur Paris ces dernières semaines sont évincés par un beau soleil doux.

Le gazouillis des oiseaux se mélange à mon souffle haletant. Je ralentis la cadence et finis par m'arrêter complètement. J'attrape ma cheville, tire vers le haut, mon pied remonte vers mon fessier et soulage mes quadrupèdes. J'exécute encore quelques mouvements d'extension, indispensables pour lutter contre les courbatures. Mon pouls en profite pour s'apaiser.

Une fois ma respiration redevenue normale, je pousse la porte de la boutique. Immédiatement, une odeur alléchante vient flirter avec mes narines, alors qu'un caquètement strident se diffuse dans l'enceinte suivi d'un « Coco » qui réveillerait un mort.

Ce cri émane d'un perroquet factice perché en haut du chambranle. Une façon originale d'accueillir le client et de prévenir la patronne qu'elle est attendue.

Corinne arrive avec un tablier immaculé et son sourire resplendissant. Cette femme est le soleil de mes matinées, je lui rends visite chaque jour depuis presque un an. Franchement, j'aimerais lui ressembler plus tard, en version masculine, évidemment. À cinq années de la retraite, elle a une joie de vivre, et un esprit fantaisiste qui me parle et éblouit l'artiste qui sommeille en moi.

Un après-midi où il n'y avait pas grand monde et que j'en avais gros sur la patate, je me suis épanché sur son épaule. Elle m'a écouté attentivement et m'a consolé en me disant que la vie pouvait réserver le meilleur comme le pire, et que nous devions la prendre comme elle venait. Elle m'a alors

confié avoir perdu son fils dans un accident de moto, il y a des années de cela.

Avec sa bonhomie et son sourire toujours collé sur le visage, je n'aurais jamais pensé qu'elle ait ses propres démons à combattre. Mes petits problèmes n'étaient rien à côté de son deuil et du chagrin qu'elle ressentait, et c'était encore elle qui me tranquillisait.

— Comme d'habitude ?

Sa voix taquine me fait légèrement sursauter, mon esprit était parti à mille lieues d'ici. J'inspecte d'un œil circonspect toutes les viennoiseries entassées. Après tout, pourquoi pas ! Je viens de dépenser plus de calories que nécessaire et ce sera une compensation réconfortante après ma nuit blanche, passée sur le canapé.

— Avec deux croissants, s'il vous plaît.

Malgré notre complicité et son invitation à la tutoyer, je continue à lui montrer mon respect et à utiliser la seconde personne du pluriel, à son grand dam. Mon acharnement la rend chèvre, et notre obstination réciproque est devenue un combat de chaque jour.

— Comment ça va, aujourd'hui ?

Je secoue les épaules pendant qu'elle dépose un à un les gâteaux dans un sachet blanc.

— Comme hier et avant-hier.

La boulangère prend une mine consternée tandis que je cherche un billet dans la poche de mon jogging.

— Un euro, m'annonce-t-elle.

— Et les croissants ?

— Tout le monde a conscience que les artistes ne roulent pas sur l'or, et puis Dieu me le rendra, déclare-t-elle en levant les yeux au ciel.

S'il existait, celui-là, son fils ne serait pas six pieds sous terre et il n'y aurait pas tant de misère dans l'Univers.

Je garde mes réflexions pour moi, attrape mes emplettes et me dirige vers la porte.

— Merci, à demain.

— À demain, Rafael, et passe une bonne journée.

Je lui réponds d'un signe de la tête et reprends ma route.

En cette fin février, il fait un temps magnifique, c'est une vraie journée de printemps qui nous est offerte, même si les températures sont encore fraîches. Je contemple le ciel bleu azur, il me fait penser à un tableau vierge.

Quel peintre n'aimerait pas laisser son empreinte sur une toile de fond comme celle-là ?

Soudain, je stoppe net. Une idée vient de germer dans mon cerveau. Je fais volte-face et reviens sur mes pas. Une fois la boulangerie en vue, j'attends sagement qu'il n'y ait plus aucun client pour prendre quelques clichés de la devanture. Fier de moi, et de la manière dont je vais récompenser cette brave femme pour son empathie et sa bonne humeur perpétuelle, je rebrousse chemin en échafaudant la liste des matériaux qu'il me faudra acquérir.

Tout à mes réflexions, je ne remarque pas que je me jette dans la gueule du loup. Ledit loup n'est qu'un caniche qui ne dépasse pas les trente centimètres au garrot, prénommé Bibiche.

Malgré leur petite taille, elle et sa maîtresse sont mes bêtes noires, je les évite comme la peste. L'une a les dents acérées et jette régulièrement son dévolu sur mes mollets ou mes bas de pantalon. L'autre à la langue bien pendue et dissémine allègrement ses multiples conseils moralisateurs quand elle ne persifle pas du mal de ses voisins.

Madame Lamothe passe des heures devant les boîtes aux lettres, cachée derrière les portes vitrées. Chaque fois qu'elle se fait surprendre, ce qui lui arrive souvent puisque les battants sont transparents, elle prétend une envie pressante de sa chienne. Personne n'est dupe, surtout pas moi. C'est un prétexte pour rester dans le hall d'entrée afin d'épier les allées et venues de tous. Elle profite de l'occasion pour alpaguer les résidents qui ont la malchance de croiser son chemin et de les abreuver de questions indiscrettes, une vraie Gestapo à elle toute seule ! Bref, vous l'avez compris, c'est la commère de la maison et notre voisine de palier, à mon plus grand désarroi.

Je parierai que lorsqu'elle n'est pas en bas de l'immeuble, elle surveille la rue de derrière ses rideaux et qu'elle se précipite sur le Judas de la porte afin de lorgner qui nous rend visite, et ce dès qu'elle entend la porte de l'ascenseur claquer. Généralement, je fais tout pour l'éviter et ne pas me trouver sur son chemin. Aujourd'hui, je ne vais malheureusement pas y couper.

Je plaque mon plus beau sourire afin de l'amadouer. Je monte les trois marches menant à la porte d'entrée. Je n'ai pas le temps de poser ma main sur la cliche que celle-ci s'ouvre comme par magie, alors qu'un jappement

strident me vrille les oreilles. Je demeure à l'extérieur en m'effaçant pour laisser passer la vieille dame et son chien.

— Bonjour, Madame Lamothe, comment allez-vous aujourd'hui ?

Un grommellement inaudible me répond. Puis, elle finit par râler :

— Eh bien, jeune homme, vous entrez ou vous restez là, à prendre racine ?

Toujours aussi avenante, cette chère Mireille !

— Je pensais que vous sortiez. Ma mère m'a bien élevé, je vous tenais la porte.

Et toc !

— Nous rentrons également. Si vous ne rêvassiez pas, vous nous auriez aperçues. Bibiche prend de l'âge, ses pattes ne sont plus si fiables qu'auparavant. Je dois la ménager et raccourcir nos promenades.

Autrement dit, elle se contente des cinq mètres carrés à la ronde.

— Vos volets sont toujours fermés. Si ce n'est pas malheureux par un si beau soleil !

Je finis par franchir le seuil, sans quitter des yeux cette bonne vieille Bibiche qui n'aboie plus, mais retrousse les babines de façon à me faire admirer sa parfaite dentition.

— Je vais m'en occuper de ce pas.

— Pff... de mon temps, nous nous levions aux aurores et ne restions pas vautrés devant le poste de télévision toute la journée.

C'est parti...

— Je le comprends parfaitement, madame Lamothe, surtout que vous n'en aviez pas, de télé, à l'époque.

L'octogénaire frappe de rage le sol avec sa canne.

— Ne soyez pas impertinent, jeune homme ! Croyez-vous que je ne voie pas ce qui se passe avec Mademoiselle Lola. Ce n'est pas en restant chez elle à lézarder qu'elle retrouvera un travail !

Voilà un point sur lequel nous sommes d'accord. Pourtant, je ne peux pas laisser cette vieille peau enfoncez ma co-locataire sans rien dire. Cela ne se fait pas.

— Lola vit une période compliquée, madame Lamothe.

La femme pousse un long soupir, en levant les yeux au ciel, et lorsqu'elle rabat les paupières, je n'aime pas trop le regard condescendant qu'elle me lance.

— Mon pauvre Rafael, ce que vous pouvez être naïf ! Ne voyez-vous pas que cette fille vous mène par le bout du nez ? Tant qu'elle ne travaille pas, vous n'oserez jamais rompre et elle le sait parfaitement, vous pouvez me croire.

Elle hoche la tête, sûre de son fait.

— Vous divaguez !

— C'est ça, garder vos œillères.

Elle porte ses mains auprès de ses yeux pour mimer ses paroles. Son geste raccourci la laisse, la chienne émet un couinement étrange.

— Oh, ma pauvre Bibiche, voilà que maman t'étrangle. Viens dans mes bras, ma fifille.

Elle s'abaisse et ramasse son précieux cabot. Puis, elle s'approche plus près de moi, et me murmure sur le ton de la confidence.

— Vous savez, j'ai peut-être quatre-vingt-deux ans, mais j'ai toujours l'ouïe fine. Ma chambre est derrière la vôtre et les parois ne sont pas bien épaisses.

Dios mio ! Je sens mes joues s'embraser. Est-ce qu'elle sous-entend ce à quoi je pense ?

— Oh, inutile de... comment dis mon petit-neveu, déjà ? Ah, oui ! Piquer un fard. Malgré ce que vous croyez, moi aussi, j'ai été jeune. Avec mon Janot, nous avons eu nos bons moments...

Stop ! Je ne veux rien savoir.

Je prends la fuite vers l'escalier sans passer par la case courrier. Tant pis, s'il y a une lettre de pôle emploi pour Lola. Je redescendrai plus tard, lorsque le couloir sera dégagé et que je ne risquerais pas de tomber dans un traquenard avec une grand-mère aux souvenirs croustillants. C'est trop pour mes oreilles chastes.

En parlant d'oreille, je vais demander à Lola d'être plus discrète. Savoir que cette vieille bique est collée au mur à nous écouter risque de me couper toute envie, déjà que la passion s'est effritée comme peau de chagrin...

Je n'ai pas le temps de monter la première marche que j'entends la voix de madame Lamothe.

— Vous devriez regarder dans votre boîte aux lettres. Le facteur vous a laissé un avis de passage.

Je ferme les yeux quelques secondes pour m'astreindre au calme, et finis par me retourner pour prendre la direction des compartiments alignés. Lola a encore dû commander une connerie alors que nous ne roulons pas sur l'or,

c'est le moins que l'on puisse dire. Et puis, puisqu'elle adore se mêler des affaires des autres, pourquoi cette chère fouineuse n'a-t-elle pas pris le colis ? Elle a manqué une occasion de venir mettre son nez chez nous. Comme si elle lisait dans mes pensées, Mireille ajoute d'une voix mielleuse.

— J'ai proposé à Jean-Paul de vous garder votre paquet, mais il a refusé. Il s'agit d'une lettre recommandée, il m'a interdit d'imiter votre signature alors que je ne cherchais qu'à rendre service, soi-disant que c'est interdit, s'offusque-t-elle d'un air pincé.

Je plonge ma main dans le casier et en retire plusieurs enveloppes dont un avis de passage à mon nom. Surprenant !

— Quand le facteur est-il passé ? demandé-je en inspectant le papier sous toutes les coutures.

— Jean-Paul ? Je dirai que cela fait un petit quart d'heure. Il est parti sur la droite.

Elle ne pouvait pas le dire plus tôt au lieu de blablater pour ne rien dire !

Je sors de l'immeuble au pas de course, regarde à gauche, et me lance dans la direction indiquée. Mireille est restée derrière les carreaux, sa chienne toujours nichée contre sa poitrine. Elle entrebâille le vantail, et me crie.

— Il continue la distribution par la rue Maldant.

Évidemment, elle connaît même la tournée du facteur !

2

Rafael

Je cours dans la direction indiquée et repère, au bout de la rue, le vélo du facteur accolé contre un mur. Je le rejoins rapidement et patiente quelques minutes avant de voir une silhouette se détacher dans l'embrasement d'une porte cochère.

Un sourire avenant aux lèvres, je m'approche en lui présentant l'avis de passage, laissé par ses soins dans ma boîte aux lettres. Pourtant, il tergiverse et rechigne à me donner mon bien, car je n'ai aucun justificatif d'identité sur moi. Ce n'est qu'au moment où j'évoque ma voisine qu'il consent enfin à fouiller dans sa sacoche pour en retirer mon précieux courrier.

— Il fallait le dire tout de suite que vous étiez un ami de Mireille, bougonne-t-il en me tendant un stylo afin que j'appose ma signature sur le reçu.

Un ami !? C'est vite dit ! Mais pour une fois que cette pipelette me sert à quelque chose, je ne vais pas me plaindre, et encore moins le contredire.

Je le remercie chaleureusement avant de prendre congé.

Ma curiosité est à son comble quand j'arrache le haut de l'enveloppe et en sort un feuillet. Je remarque tout de suite le cachet notarial : étrange. Je parcours brièvement son contenu, il s'agit d'une convocation chez un notaire : bizarre. Et, cette entrevue est prévue pour le premier mars, c'est-à-dire demain : carrément relou.

Mes pas m'ont ramené devant chez moi, enfin plutôt devant chez Lola. Madame Lamothe m'attend de pied ferme, elle n'a pas bougé d'un iota depuis que je l'ai quittée.

Je la contourne en prenant soin de passer au large, laissant un périmètre de sécurité afin de rester hors des crocs de son enragée de chienne. Mireille trépigne d'impatience, alors que je feins d'être absorbé par la lecture de mon document.

— Les nouvelles sont bonnes ?

Arg ! elle ne peut pas s'empêcher de se mêler des histoires des autres !

Je redresse la tête et fais remuer mes sourcils pour la provoquer.

— Excellente, Madame Lamothe, bonne journée, à vous.

Je m'engouffre dans la cabine de l'ascenseur qui vient juste d'arriver, la commère n'a pas le temps de réagir, les portes se referment sur moi. Je suis content de lui avoir cloué le bec.

Je rentre dans un appartement baigné dans la pénombre. Il est presque midi, Lola dort encore. Elle exagère !

Je rejoins la cuisine silencieusement, insère une capsule dans la machine à café et m'installe à la table pour relire une nouvelle fois cette convocation délirante. Il n'y a pas d'erreur possible, j'en suis bien le destinataire. Aucune explication, pas l'ombre d'un motif, d'une justification qui me mettrait la puce à l'oreille ; juste une adresse, une date et une heure de rendez-vous.

Que peut bien me vouloir cet homme ? J'échafaude toutes sortes de scénarios, tous plus improbables les uns que les autres.

Un bruit me parvient. Je m'empresse de remiser la lettre et pianote un message à Olivier. Je lui propose de nous retrouver pour déjeuner. Je range mon portable avant que Lola ne débarque, les yeux encore gorgés de sommeil et les cheveux emmêlés.

— Café ?

Elle opine de la tête avant de s'échouer sur la chaise que j'occupais précédemment. Je lui laisse le temps d'émerger, pose devant son nez sa boisson de prédilection et me coulisse dans la salle de bain.

Après une bonne douche, je m'apprête à rejoindre mon meilleur ami.

— Tu ressors ? peste Lola en me voyant attraper mon blouson.

Nous nous affrontons du regard. Elle devient envahissante, je n'aime pas ça, ce n'est pas ce dont nous avons convenu. Cette fois encore, je désamorce le conflit, ce n'est pas le moment d'avoir cette conversation, je suis déjà en retard. Malheureusement, j'ai conscience que je ne peux plus procrastiner, il va falloir que nous crevions l'abcès. Notre histoire, si je peux la nommer ainsi, touche à sa fin, et nous le pressentons tous les deux.

— Je déjeune avec Olivier. Je rentrerai de bonne heure.

— Pour t'enfermer dans ton atelier ? Tu n'es jamais là, Rafa. Je vais finir par croire que tu m'évites.

— Arrête de dire n'importe quoi !

Sans plus d'attention à ses récriminations, je referme la porte sur moi.

À la sortie de la bouche de métro, je repère Olivier qui s'impatiente. Olivier représente beaucoup pour moi, il est plus qu'un ami. Je détaille son costume qui lui sied à merveille, sa coupe de cheveux structurée à la perfection. À ses côtés, j'ai presque l'air d'un clochard avec mes maillots élimés et ma barbe mal taillée. Pourtant, notre amitié est indestructible.

Nous nous sommes connus au collège et habitions la même rue. Ma mère était souvent absente, la pauvre travaillait comme une acharnée pour subvenir à nos besoins, et je passais plus de temps chez lui que chez moi. Leur porte m'était toujours ouverte, il était fils unique et je présume que quelque part, ma présence arrangeait bien ses parents.

Olivier se retourne et je découvre le moment où il me percute. Il lève son poignet en me désignant sa montre d'un geste impatient.

— Tu voulais me voir, soi-disant rapidement, et tu me fais poirotter ! râle-t-il.

— Désolé, il y avait du monde dans le métro. Tu as mangé ?

— Non, je t'ai attendu.

Il regarde l'heure plus attentivement et grimace.

— Je n'ai plus beaucoup de temps à t'accorder. Une pizza, ça te va ?

J'acquiesce pendant qu'il se penche pour attraper son attaché-case posé sur le sol.

Dans ce quartier d'affaires, ce ne sont pas les établissements de restauration rapide qui manquent, nous trouvons vite une table. Une serveuse se précipite vers nous afin de prendre notre commande. Elle mange des yeux mon ami qui ne s'en rend même pas compte. La jeune femme s'aperçoit qu'il ne la calcule pas, et jette son dévolu sur moi à renfort de sourires mutins et d'œillades d'aguicheuses. Dommage pour elle, je ne suis ni un second choix ni d'humeur badine.

Une fois l'employée reparti avec son calepin rempli et ses ardeurs douchées. Olivier lance les hostilités.

— Alors, vas-tu finir par m'apprendre ce qu'il y a de si important ?

Je me soulève légèrement et dégaine la lettre de la poche arrière de mon jean.

— Qu'est-ce que c'est ? me demande-t-il en sourcillant.

— Je n'en ai aucune idée. Lis et dis-moi ce que tu en penses.

Il remonte ses lunettes sur la base de son nez en s'emparant de l'enveloppe. Il sort le feuillet qu'il déplie méticuleusement. Il ne lui faut pas longtemps pour en prendre connaissance, tellement le contenu est concis.

— Tu l'as reçue aujourd'hui ?

— Absolument, si je n'avais pas couru derrière le facteur, je n'aurais pas été en mesure d'honorer le rendez-vous. À ton avis, qu'est-ce qu'il me veut ?

— Je n'en sais fichtrement rien, il n'y a rien de précisé. La seule façon de connaître ce qu'il en retourne est d'y aller. Tu en as discuté avec Lola ?

L'évocation de ma "pseudo compagne" me met immédiatement sur la défensive.

— Pourquoi lui en aurais-je parlé ?

Mon ami retire ses lunettes et me regarde droit dans les yeux alors que ses sourcils se redressent légèrement.

— Peut-être parce qu'elle est ta compagne et que vous vivez sous le même toit.

Je me tasse au fond de mon siège.

— Je t'ai déjà expliqué que nous n'avons pas ce genre de relation.

Il replie la convocation, la range soigneusement dans l'enveloppe déjà mal en point, et me tend le tout. Je la lui arrache pratiquement des mains.

— Pas ce type de relation ? Pourtant, tu couches bien dans son lit, si je ne m'abuse !

Ce n'est pas dans la nature d'Olivier de se mêler de mes affaires et encore moins d'être aussi inquisiteur. Un doute m'assaille. Je ronge mon frein pendant que la serveuse dépose les pizzas fumantes devant nous, tout en se penchant en avant pour m'offrir une vue profonde sur son décolleté. Je l'ignore et attends qu'elle nous laisse pour attaquer à mon tour.

— Pourquoi ces insinuations à propos de Lola ? Emma t'a dit quelque chose, c'est ça ?

Olivier repousse ses couverts de chaque côté de son assiette et s'adosse dans le fond de sa chaise.

— Emma est inquiète pour elle.

— Tout le monde se fait du souci pour elle, maugréé-je. Je te l'ai déjà expliqué, avec Lola, c'est surtout une histoire d'amitié.

— Mais tu couches avec elle. Tu es certain qu'elle est sur la même longueur d'onde ?

Qu'est-ce qu'il insinue ? Bien sûr que j'en suis sûr. Pourquoi la voix aigrelette de madame Lamothe se rappelle-t-elle soudainement à mon bon souvenir ?

— Affirmatif. D'ailleurs, j'étais prêt à mettre les voiles au moment où elle a perdu son boulot. Elle commençait à devenir trop entreprenante à mon goût.

— Tu vis toujours avec elle, insiste-t-il.

— Je ne l'ai pas quittée uniquement parce que le moment n'était plus approprié, je ne laisse pas une amie à terre.

— Tu as trente-six ans, Raf. Tu n'en as pas assez de jouer les saltimbanques, de changer de filles, d'adresses, tous les quatre matins ?

— Et devenir pantouflard comme toi ? Ah ça, non, merci. Écoute Olivier, j'ignore où tu veux en venir, mais je ne me mêle pas de ta vie, alors reste en dehors de la mienne. Tu rêves de te réveiller chaque jour auprès d'Emma, de lui faire plusieurs mioches (le premier est déjà en route), d'acheter une maison avec une barrière blanche et un clebs, libre à toi. Mais par pitié, ne m'encourage pas à en faire autant.

Olivier se rembrunit. Il reprend ses couverts et mastique sa pizza avec acharnement, sans ajouter un mot.

C'est vrai, quoi ! Il a sa part de responsabilité dans cette histoire. Je ne pouvais pas le voir sans qu'Emma lui colle au basque, et la plupart du temps, Lola les accompagnait. Elle était toujours là à faire le ballant lors des dîners chez eux, ou de nos sorties communes. L'année dernière, elle m'a appelé la veille de la Saint-Valentin. Elle avait le bourdon et prétendait que cette fête était ignoble parce qu'elle laissait de côté une partie de la population : les célibataires.

Je me souviens avoir plaisanté pour lui remonter le moral. J'ai fini par lui proposer de sortir de notre côté, en toute amitié. Elle m'a pris au mot et nous nous sommes rejoints après son travail, dans une salle obscure pour visionner le dernier thriller à la mode. Le choix du film n'était pas innocent, nous voulions éviter de nous trouver dans une pièce remplie d'amoureux passant leur temps à se bécoter. Quelques heures plus tard, je me retrouvais dans son lit, à poil.

Une histoire d'un soir, sans lendemain, nous étions d'accord. Seulement, après une semaine sans nouvelle, elle m'appelait pour me proposer une « sexe-coloc ». Elle habitait un appartement hérité de sa grand-mère qui lui

coûtait une blinde en frais annexes. Ma contribution serait la bienvenue, et il n'y avait pas de mal à allier l'utile à l'agréable.

Sur le principe, j'étais d'accord, d'autant plus qu'à cette époque, j'étais dans une galère de mon côté. Alors, j'ai accepté et emménagé dans la pièce accolée de la sienne. Assez rapidement, elle m'a convaincu d'installer mes affaires auprès des siennes. Ma chambre devenant ainsi mon espace de travail. Cette fois encore, j'ai acquiescé sans me poser trop de questions.

— Tu crois que Lola voudrait plus ?

— Emma le croit, ça me suffit, grogne mon ami visiblement vexé par ma virulence. Un conseil mec, si tu ne tiens pas plus que cela à elle, arrêtes les frais tout de suite. Inutile de lui faire perdre son temps et de perdre le tien.

Il hèle la serveuse et lui demande l'addition.

— Je vais devoir mettre les choses à plat. De toute évidence, j'ai déjà trop reporté cette discussion. J'attendais qu'elle aille mieux, mais...

Je réfléchis et ajoute :

— Cela risque de faire bizarre quand nous nous retrouverons tous ensemble.

Olivier s'empare de la note que vient de déposer l'employée en nous foudroyant d'un coup d'œil courroucé. Il se lève, place les deux mains sur le plateau de la table en se penchant vers moi et accroche son regard perçant au mien.

— Il fallait y penser avant de te glisser dans les draps de la meilleure amie de ma femme.

Oups !

3

Caro

Je pousse la porte du domicile de ma sœur. Des voix synthétisées provenant d'un film d'animation me parviennent tandis qu'une bonne odeur vient me chatouiller les narines. Ce soir, je vais me régaler.

Je quitte ma veste et l'accroche au porte-manteau, ôte mes chaussures comme je le ferais chez moi. Je les range immédiatement dans le meuble approprié. Éviter de m'attirer les foudres de ma maniaque de sœur est ma priorité dès que je mets un doigt de pied dans sa demeure.

— Caro, c'est toi ? hurle Carla depuis une autre pièce.

Je lève les yeux au plafond et cris aussi fort qu'elle.

— Oui.

Une fée arrive en courant et m'entoure les jambes de ses bras menus. Je tangué un peu, c'est fou comme cette enfant à de la force du haut de ses six ans. Sofia est ma nièce, la fille de ma cadette de trois ans, et mon rayon de soleil.

Cette petite coquine lève son minois vers moi, je m'incline pour l'embrasser et elle dépose ses lèvres toutes collantes sur la joue.

La chipie a dû se goinfrer de bonbons en cachette, Carla n'admettrait jamais qu'elle en mange si près du dîner. Bien entendu, je ne cafterai pas. Je m'abstiens de m'essuyer devant elle, même si ce n'est pas l'envie qui me manque.

Sofia finit par repartir en sautillant rejoindre ses parents. Je profite de ce laps de temps pour effacer les traces de son méfait d'un revers de manche.

J'entre dans le séjour, ma nièce revient vers moi, une feuille à la main.

— C'est pour toi, tìa Caro.

— Un cadeau, je me demande bien ce que c'est ?

Je m'empare du précieux présent et le tourne dans tous les sens pour la faire enrager.

— C'est un dessin pour toi, m'explique-t-elle sérieusement.

— Merci, ma chérie, je suis très flattée.

Ma sœur quitte la cuisine et vient m'embrasser. Ses yeux s'égarer vers le croquis de sa fille et elle pouffe de rire.

— Elle ne t'a pas loupée, jubile-t-elle.

Je salue Alvaro, mon beau-frère qui relève à peine le nez de sa lecture, coincé dans son fauteuil favori, et m'affale à côté de ma nièce sur le canapé.

— Tu veux de l'aide ? requiers-je, en élevant un tantinet le ton.

Les sourcils d'Alvaro s'agitent alors que la réponse de la maîtresse de maison nous parvient.

— J'ai pratiquement terminé, repose-toi un peu.

Je ne demande pas mieux, c'est vrai que je suis harassée, j'ai encore couru toute la journée. Malgré tout, c'est une fatigue saine, et je ne me plains pas. J'adore mon métier.

Sofia est absorbée par un programme télévisé. Mon regard descend sur le croquis et j'observe ses coups de crayon, elle a l'imagination fertile pour son âge. Je détaille le personnage qui a pris forme sous ses traits.

Il s'agit probablement d'une femme, je n'en suis pas sûre. Moi ? Comme le prétend Carla. Elle m'a dessiné avec de drôles de cheveux, ils sont de toutes les couleurs ! Et que dire de mes pieds affublés de chaussures énormes.

Ma sœur se trompe, ce n'est pas moi. Est-ce un personnage de fiction ? Ou bien, l'une des héroïnes sorties tout droit des livres que sa mère lui lit chaque soir, avant qu'elle aille au lit ? En vérité, peu importe ! Après tout, c'est l'intention qui compte et ce nouveau chef-d'œuvre rejoindra les autres sur la porte de mon frigo.

J'enrobe de mes bras les épaules de ma nièce et la serre un peu plus contre moi. Elle tourne le visage et m'offre un sourire franc comme seuls les enfants savent le faire. Ses yeux s'abaissent et remarquent son cadeau posé sur mes cuisses.

— Il te plaît ? C'est toi que j'ai dessinée.

— Moi !?

Je contemple d'un peu plus près l'étrange personnage.

— Pourquoi m'as-tu fait les cheveux de toutes les couleurs ?

— C'est pas tes cheveux, me répond-elle visiblement exaspérée face à mon ignorance, c'est tes ficelles.

— Ce sont les franges multicolores qui ornent le bout de ta canne de guide, explique Carla depuis la cuisine.

— Ah !!! Et pourquoi m’as-tu accoutrée de godillots géants ?

— C’est parce que papa a dit à maman que t’es pas féminine avec tes grosses chaussures, et que c’est pas comme ça que tu trouveras un mari.

La fillette a mal prononcé le mot, mais j’ai bien saisi ce qu’elle voulait dire. Ainsi, mon beau-frère ne me trouve pas féminine ! Je me dévisse le cou pour le fusiller du regard. Ce faux frère est toujours aussi absorbé par son livre, il ne bouge pas d’un poil et semble hermétique à la discussion.

Ma sœur fait son apparition et nous enjoint de nous mettre à table. À ses joues rouge tomate, je devine qu’elle n’a pas loupé une miette des explications de sa fille.

— Je porte des bottillons de randonnée parce que je marche beaucoup dans mon métier, expliqué-je calmement à Sofia, mais assez fort pour que ses parents l’entendent.

— Sofia, va te laver les mains avant de passer à table, ordonne sa mère.

Ma nièce s’exécute sans rechigner et j’en profite pour tancer ma sœur d’une œillade assassine. Celle-ci m’ignore et concentre désormais son attention vers son mari.

— Chéri, serais-tu devenu sourd ?

Alvaro émet un grognement, et consent enfin à lever son derrière des coussins moelleux du fauteuil.

Le repas se déroule dans une ambiance bonne enfant grâce au badinage de ma nièce... jusqu’au dessert.

La dernière bouchée de mousse au chocolat avalée, Sofia remet innocemment l’épineux sujet de mon célibat sur la table.

— Maman dit que tu ne trouveras pas d’amoureux. Moi, j’en ai un. Il s’appelle Louis.

Je relève le visage vers ma sœur, et perçois une ombre de culpabilité traverser ses prunelles sombres.

— Inutile de me fixer comme ça, Caro, c’est la vérité. Regarde-toi ! Tu ne prends pas soin de toi. Comment veux-tu trouver quelqu’un si tu ne fournis pas un minimum d’effort ?

Ses propos me vexent. Pour qui se prend-elle tout à coup ?

Carla a fait le choix de se consacrer à sa famille, je ne suis pas obligée de suivre ses pas. Je n’ai jamais jugé sa décision de rester chez elle à patienter sagement le retour de son époux.

J'attends la même indulgence de sa part.

— Sofia, il est l'heure d'aller au lit, monte dans ta chambre, décrète son père qui doit craindre qu'un tsunami ne s'abatte sur la maison.

La fillette affiche une moue désapprobatrice et croise les bras sur la poitrine en signe de rébellion.

— Je veux que tía Caro me lise une histoire.

— C'est d'accord, je t'en lirai même deux, si tu veux.

Trois quarts d'heure plus tard, je redescends l'escalier avec la volonté de ne pas m'attarder. Alvaro a retrouvé son précieux fauteuil et ma sœur s'affaire à ranger la vaisselle.

— Je vais y aller, annoncé-je en me dirigeant vers le vestibule.

— C'est ça, fuis, réplique-t-elle. Mais, un jour ou l'autre, il faudra bien que tu ouvres les yeux.

Je me retourne pour lui faire face et avance de trois pas dans sa direction.

Les poings plantés dans les hanches, le menton légèrement relevé, elle me scrute avec une lueur de défi dans le regard.

— J'ignore ce que tu cherches exactement, Carla, et je préfère ne pas le savoir.

— Tu provoques du souci aux parents et tu ne t'en rends même pas compte. Ne vois-tu pas qu'ils se font des cheveux blancs à cause de toi ? Tu résides toujours chez eux et tu as plus de trente ans !

— Ils veulent que je déménage, hoqueté-je de surprise.

— Ils souhaiteraient que tu sortes, que tu te fasses des amis, que tu rencontres un homme bien. Bref, que tu vives pour autre chose que ton boulot.

Je suis choquée. Je n'ai pas quitté le nid familial, mais ce n'est pas comme si je demeurais chez eux. Mon studio a une entrée séparée qui me garantit une grande liberté. Je leur rends visite chaque jour, au retour du travail, et mange de temps à autre en leur compagnie. Je pensais que ma présence les enchantait, pas qu'elle les dérangeait.

Soudain, une idée jaillit.

— Ils veulent louer le studio, c'est cela ?

La dépendance jouxtant leur maison faisait office de débarras lorsque nous étions jeunes. Elle servait de remise à vélo, et d'atelier de bricolage. Un jour, mon père a décidé de la viabiliser et de l'arranger pour ses princesses. J'imaginais qu'il souhaitait secrètement nous garder un peu plus longtemps près de lui. Me serais-je trompée ?

— Ils ont toujours refusé mon argent, mais je peux payer un loyer si c'est le problème. Dans un sens, ce serait logique vis-à-vis de toi.

Ma cadette pousse un long soupir laconique.

— Il n'est pas question de cela.

Carla comble l'espace qui nous sépare et passe un bras autour de mes épaules, m'obligeant ainsi à la suivre dans le salon.

— Ne désires-tu pas vivre auprès de quelqu'un qui t'épaulera ? Ne veux-tu pas fonder une famille ? Tu as trente ans passés et ton horloge biologique n'est pas immuable, je te le rappelle.

Qu'est-ce qui lui prend, ce soir ? Il est vrai que j'ai dépassé le cap fatidique de la trentaine, mais uniquement de quelques mois.

Je jette un œil vers Alvaro, cherchant un peu de renfort. En vain.

Il a de nouveau le nez dans son bouquin et semble plongé dans l'histoire. Je comprends qu'un tremblement de terre secourait le pays qu'il ne broncherait pas si ma sœur le lui demandait.

— Pourquoi ne t'occupes-tu pas de la tienne, d'horloge biologique ? C'est vrai, quoi ! Sofia a six ans, il est temps de lui donner un petit frère ou une petite sœur, non ?

Je regrette mes paroles dès qu'elles sortent de ma bouche. Les yeux de ma sœur s'embuent. Je viens encore de gaffer et je m'en veux de ne pas avoir su garder mon calme.

— Nous essayons depuis un moment, mais ce n'est pas si facile que nous le pensions. Ça ne fonctionne pas, avoue-t-elle d'une voix chevrotante.

Une larme coule le long de sa joue. Je ne peux pas m'empêcher de la prendre dans mes bras et de la serrer contre moi, comme je le faisais lorsque nous étions enfants.

— Je suis désolée, murmuré-je à son oreille.

Le jeune couple avait déjà subi cette épreuve avant la naissance de Sofia. Carla a du mal à tomber enceinte et c'est un échec pour elle.

— Le temps passe vite. On a d'autres priorités, d'autres projets, et quand on se réveille, il est souvent trop tard. C'est pour cela que je me dois de t'ouvrir les yeux.

— Ma vie me convient parfaitement.

— Ta vie est concentrée sur ton travail. Tu ne sors jamais. Tu t'écroules dans ton lit tellement tu es crevée et repars le lendemain matin revivre ce cycle infernal.

J'ouvre la bouche pour nier, mais elle ne m'en laisse pas le temps.

— Inutile de démentir, je le sais de source sûre.

Je ne réfute pas. Quand elle a une idée en tête, elle ne l'a pas ailleurs ! Je vais juste la laisser parler et attendre la fin de son sermon.

— C'est pourquoi j'ai sollicité Alvaro. Il a deux collègues désireux de se ranger...

J'étrécis les paupières et la fixe avec suspicion.

— C'est hors de question !

Elle me contourne et revient avec un calendrier qu'elle pose à plat devant nous.

— Tu n'as pas à t'en faire, tout est sous contrôle. Alvaro leur a déjà parlé de toi et ils sont d'accord pour te rencontrer. Il ne reste plus qu'à organiser tout cela, assène-t-elle en prenant un crayon.

Mes joues me chauffent, mon rythme cardiaque s'affole alors que je sens la moutarde me monter au nez. Je risque d'exploser et de dire des mots que je regretterai si je ne sors pas d'ici immédiatement. Par conséquent, j'exécute un parfait demi-tour, décroche mon blouson, attrape mes chaussures que je ne prends pas le temps d'enfiler, et m'enfuit me réfugier chez moi, loin de leurs plans foireux.

4

Rafael

Je quitte l'office notarial complètement sonné. J'avais extrapolé divers scénarios plus improbables les uns que les autres à propos de ce rendez-vous. Pas celui-là. Jamais je n'aurais imaginé me prendre un train à grande vitesse en pleine face.

L'homme de loi me parlait, je n'écoutais plus. J'étais trop abasourdi. Mon cerveau était au bord du burn-out, tandis que mon corps se noyait sous une pléiade d'émotions diverses. La stupéfaction, la colère puis le remords et le chagrin. Tout y est passé !

Mes pas me guident vers le troquet où m'attend Olivier. Il a accepté de m'accompagner, rongé de curiosité.

Je pousse la porte vitrée du bar et le découvre le téléphone vissé à l'oreille. Il soulève à peine les yeux de l'écran de son ordinateur quand j'échoue sur la chaise face à lui.

La pile de dossiers en attente capte mon attention. Je remercie le ciel de ne pas avoir un boulot si rébarbatif.

Mon regard survole la pièce, elle n'a rien d'original. Cet établissement est à mille lieues de celui dans lequel je bosse certains soirs. L'ensemble est un peu défraîchi, tout comme le barman derrière le zinc.

Olivier a établi son QG dans un coin retiré afin d'être tranquille. Il est en télétravail et devrait être chez lui. Je l'observe attentivement, pressé de tout lui raconter. Son interlocuteur ne semble pas déterminé à le lâcher.

Pour tuer le temps et m'aider à avaler les décisions qui m'attendent, je lève le bras pour interpeller le garçon. Il n'est pas dans mes habitudes de boire de l'alcool en journée, mais à cet instant précis, c'est exactement ce dont j'ai besoin.

Mon ami fronce les sourcils quand le serveur pose devant moi un verre contenant un liquide limpide que je porte à mes lèvres et le descend d'une

traite. Une vodka à dix heures du matin, ce n'est pas banal !

Mon geste alarme Olivier qui expédie son client en lui promettant de se renseigner et de le recontacter dès qu'il aura glané les informations requises.

— Alors ? dit-il en croisant les bras sur sa poitrine.

Je joue avec mon verre, les yeux rivés sur celui-ci.

— Vas-tu enfin m'expliquer ce qu'il se passe ? insiste-t-il devant mon silence.

— Mon père est mort.

Je prononce ces mots pour qu'ils s'imprègnent dans ma tête. Cet homme ne méritait pas d'être qualifié de père, il était pour moi un géniteur, rien de plus. Je ne pensais pas que sa disparition m'atteindrait à ce point.

Mes sentiments sont diffus. Ils vont de la colère à son encontre, à la peine de ne pas l'avoir connu. Je me retrouve déçu, tel le petit garçon que j'étais lorsque mes camarades me racontaient les aventures formidables qu'ils vivaient avec leur père. Le mien n'a pas voulu de moi, c'est un fait et je dois vivre avec. Il s'est fait la belle une semaine après mon retour de la maternité, dans les bras de ma mère, arguant qu'il n'était pas fait pour cette vie-là. Peut-être aurait-il dû y penser avant ? Nous ne l'avons jamais revu. Il nous a rayés de son existence.

Ma mère était trop fière pour s'abaisser à lui réclamer quoi que ce soit et elle s'est tuée à la tâche pour subvenir à nos besoins.

Innocemment, je supputais qu'il était trop occupé pour venir me rendre visite, qu'il travaillait à l'autre bout du monde, tout comme j'espérais un appel, une carte pour mon anniversaire ou encore un cadeau à Noël. Ma mère m'a révélé la triste vérité peu après ma majorité. Exit le doux rêve de le rencontrer un jour, je l'ai banni de ma vie comme il l'a fait de la sienne, refusant même de lui octroyer la moindre pensée, jusqu'aujourd'hui.

— Je suis désolé.

La voix d'Olivier me sort de mon état léthargique. Je relève le visage et remarque ses traits soucieux.

— Mouais, ce n'est pas comme si nous étions proches.

Un silence s'étire et il reprend :

— C'est arrivé récemment ?

— Il y a plusieurs mois, ils ont eu du mal à me retrouver.

Olivier a conscience que le sujet est épineux, il marche sur des œufs.

— Que lui est-il arrivé ?

— Je n’ai rien demandé.

Mon ami hèle le garçon et commande une nouvelle tournée. Surpris, j’arque un sourcil, il ne boit jamais quand il est censé prendre le volant.

Nous nous murons dans un silence, chacun plongé dans ses pensées.

Le serveur revient vers nous et dépose nos verres avant de s’éloigner.

— J’étais son unique enfant.

— Cela ne me surprend pas. Cet homme ne s’est jamais donné la peine de te rencontrer, il n’était pas fait pour en avoir.

— Donc son seul héritier, continué-je.

— C’est pour cette raison que le notaire t’a convoqué ?

— Oui, apparemment, il avait un peu d’argent et une maison en Espagne. Il vivait là-bas depuis des années.

— Ta mère y est partie passer sa retraite.

Je n’aime pas ce qu’il sous-entend.

— Je ne vois pas le rapport, riposté-je sèchement.

Olivier pose ses mains devant lui comme pour se protéger.

— Tout doux, l’ami.

— Désolé, je suis un peu sur la défensive. Je pense que je vais renoncer à la succession, je ne veux rien venant de lui, décrété-je en portant le verre à mes lèvres.

— Tu plaisantes ! Tu es dans la panade depuis des années, et tu refuserais cet argent ! Ne vois-tu pas ce que tu pourrais faire avec ce fric ?

Si si, je le vois très bien. Démissionner du boulot de merde que j’ai été obligé de prendre à cause du licenciement de Lola, me consacrer à ma passion et avoir enfin un logement à moi.

— Le notaire ne t’en a pas dit plus ?

Je sors une liasse de feuilles de la poche intérieure de mon veston et la lui remets.

Olivier les consulte attentivement et émet un long sifflement.

— Tu as vu la bicoque ?

Je secoue la tête en signe de négation. Il commence alors à taper avec frénésie sur son clavier.

— Elle est au plein cœur du quartier historique de Séville.

— Je m’en fiche, je n’en veux pas.

— Qu’est-ce que tu peux être têtu quand tu t’y mets ! Voilà ce que je te suggère, on y va et on voit sur place. Tu pourras même rendre visite à ta mère.

Je plante mes iris dans son regard sombre, interloqué par sa proposition.

— Et Emma ? Que vas-tu lui raconter ?

— La vérité, rien que la vérité. Et puis, changer d'air quelque temps ne nous fera pas de mal et te permettra de faire le point sur ce que tu veux vraiment.

D'un coup, je ne suis plus sûr de rien. Si Emma connaît la raison de ce week-end, Lola va en avoir vent. D'un autre côté, deux jours avec mon pote de toujours ne se refusent pas, tout comme l'idée d'aller embrasser ma mère. Nous ne nous voyons plus si souvent. Et puis, la curiosité me titille, comme si m'immiscer dans la vie de cet homme allait m'apporter les réponses aux questions que je me pose.

Olivier est penché sur son écran d'ordinateur, je parie qu'il est déjà en train de tout organiser.

Je profite de ce qu'un appel requiert son attention pour jeter un œil à la page affichée. Bingo ! Il est sur un site de voyage et recherche un vol à bas coût.

— Il y a des prix intéressants, mais nous devons partir le vendredi matin. Je réserve ?

— Tu sais bien que je n'ai pas une tune.

Il étire un sourire.

— Qu'à cela ne tienne, je t'avance le fric. Tu me rembourseras lorsque tu auras touché ton pactole, ajoute-t-il suivi d'un clin d'œil malicieux.

Deux heures plus tard, il me dépose en bas de la résidence. Olivier n'a pas mis longtemps pour orchestrer d'une main de maître la réservation des vols, de l'hôtel ainsi que celle d'un véhicule de location. Convaincre Emma de le laisser partir en ma compagnie a été plus difficile.

— Je viens te chercher ici, vers une heure du matin vendredi. Soit à l'heure.

— Aucun problème, à plus.

— Espérons, soupire-t-il alors qu'une barre soucieuse apparaît au travers de son front.

Il referme la portière, me fait un signe de la main et s'insère dans la circulation.

Je suis du regard l'arrière de son véhicule jusqu'à ce qu'il disparaisse. Le plus difficile reste à faire. Je prends mon courage à deux mains pour affronter Lola.

OceanofPDF.com

5

Rafael

Allongé sur le lit, les mains derrière la nuque, je fixe une tache d'humidité sur le plafond en me demandant comment ma vie a pu déraiper en si peu de temps.

Olivier m'assure qu'il s'agit d'une histoire de destin ou de karma. Je ne crois pas à ces choses-là.

Je remonte le fil de la journée. La matinée avait déjà mal commencé par l'annonce du décès de mon paternel. Mais, tout est parti en vrille après qu'Olivier m'ait déposé au pied de l'immeuble. Dès que j'ai ouvert la porte de l'appartement, j'ai compris que j'allais avoir des problèmes.

Lola guettait mon retour, elle était furibonde, son smartphone encore à la main. Elle savait. Comme je le présageais, le téléphone arabe avait fonctionné, Emma l'avait déjà avertie de notre week-end entre hommes.

Nos regards se sont percutés, le sien luisait de rage contenue. Elle a commencé par m'attaquer au sujet de notre escapade en Espagne, puis s'est mise à me maudire pour mes absences continuelles.

Las de ses éternelles réprimandes, je lui ai rappelé les termes de notre petit arrangement et elle est devenue hystérique, m'abreuvant de tous les noms d'oiseaux possibles et inimaginables. Après s'être défoulée copieusement, elle s'est aperçue que je ne bronchais pas, et m'a sommé de foutre le camp de chez elle. Je n'ai pas demandé mon reste, j'ai pris rapidement mon blouson et me suis tiré fissa, afin de lui laisser le temps de se calmer.

Je pensais naïvement revenir plus tard... jusqu'à ce que je voie mes caleçons virevolter dans les airs. Lola a tout jeté pêle-mêle du deuxième étage en m'injuriant de plus belle. Cette folle a signé le point de non-retour de notre relation lorsque mes œuvres ont suivi mes vêtements, et se sont fracassées sur le macadam.

Alertées par le bruit, plusieurs fenêtres se sont ouvertes et des têtes sont apparues dans les embrasures. À cet instant précis, c'était le moindre de mes soucis. J'étais bien trop occupé à récupérer ce qui pouvait l'être.

Lola a fini par rentrer et je suis resté comme un con sur le trottoir avec mes peintures en miette et mes quatre fringues. Pour compléter le tableau, je n'avais aucun sac et il commençait à pleuvoir.

Déboussolé, je me suis assis sur la première marche de l'escalier et me suis pris la tête entre mes mains pour réfléchir.

Demander l'hospitalité à Olivier était impossible. Emma me la refuserait : solidarité féminine oblige. Et il est hors de question que je sème la zizanie dans leur couple. D'ailleurs, je parierai qu'elle savait déjà que sa copine avait piqué une crise, et qu'elle m'avait fichu dehors.

Je me souviens avoir perçu le cliquetis de la porte de l'immeuble, mais je n'ai pas bougé d'un iota. Deux chaussures sont apparues dans mon champ de vision, des mocassins qui n'appartenaient pas à Lola. La voix nasillarde de Madame Lamothe s'est doucement frayée un chemin jusqu'à mon oreille interne.

— Viens, mon petit, il ne faut pas rester là, a-t-elle dit.

Elle a posé une main réconfortante sur mon épaule pour m'insuffler un peu de force, j'ai relevé le visage vers elle, ses yeux étaient emplis de compassion.

Nous avons rangé mes vêtements dans le cabas qu'elle avait descendu, empilé le reste de mes tableaux dans le hall d'entrée en attendant que j'effectue plusieurs allers-retours.

J'espérais bêtement que le sort ne s'acharnerait pas davantage sur moi. Je me trompais lourdement. Je m'en suis rendu compte après avoir dégainé mon téléphone pour prévenir Jack, le patron du club select pour lequel je travaille en tant qu'extra.

Il m'a écouté, a grogné et m'a signifié que si je ne ramena pas mes fesses le week-end prochain, il était inutile de me pointer ce soir. J'ai tenté de jouer la carte de l'affectif, lui expliquant le décès de mon père. Après tout, il ignore tout de notre situation familiale. Il s'en balançait et m'a raccroché au nez.

Ne sachant plus que faire, j'ai composé le numéro de mon meilleur ami pour lui raconter ma journée de merde, et c'est là qu'il m'a sorti cette histoire de destin et de portes qui se referment pour me pousser à prendre la bonne décision.

Bien entendu, il a confirmé que je ne pouvais pas crêcher chez lui à cause d'Emma. Il a pouffé de rire quand je lui ai dit que ma voisine de palier m'avait offert un lit pour la nuit après m'avoir recueilli sur le trottoir comme un animal errant. Je me questionne à ce sujet, d'ailleurs. Pourquoi tant de sollicitude à mon égard ?

— Le repas est servi.

Je balance les jambes par-dessus le matelas et rejoins mon hôtesse dans la pièce adjacente.

Nous nous retrouvons autour d'une petite table munie d'une nappe en dentelle sur laquelle reposent des assiettes en porcelaine et des couverts en argent. Cette chère Mireille m'a sorti le grand jeu.

Je parcours la salle de séjour des yeux pendant qu'elle est occupée en cuisine. Elle est à l'image de la chambre qui m'est allouée pour la nuit : très encombrée et défraîchie. Le papier peint est propre, mais d'une époque révolue, des souvenirs muraux y sont placardés comme des Post-its, et des bibelots traînent un peu partout sur les meubles.

Le début du repas, somme tout excellent, se déroule dans un silence gênant. Une question me brûle les lèvres. Pourquoi cette femme m'apporte-t-elle soudainement son aide ?

Je me demande si je dois me méfier ou pas. Après tout, on ne peut pas dire que nous entretenions des relations de bon voisinage. Je l'évitais comme la peste et je suis sûr qu'elle colportait allègrement les moindres de mes faits et gestes.

Un grognement émane de sous la table. Madame Lamothe intime à la petite chienne de regagner son panier, et contre toute attente Bibiche lui obéit, la queue entre les pattes. Elle tourne plusieurs fois sur elle-même et finit par se coucher, rouler en boule, tout en me lançant un regard mauvais. Si si, je vous le jure, cette chienne me hait et me le fait bien comprendre.

— Votre chienne ne m'aime pas.

— Elle n'a pas l'habitude que je reçoive du monde, ce n'est pas si souvent que cela arrive.

J'apprécie le ragoût de bœuf mitonné. Ma mère avait la coutume de cuisiner ce type de mets à chacune de mes visites. Seulement, depuis son départ, je n'ai plus l'occasion de m'en délecter.

Le dernier morceau avalé, j'ose enfin poser la question qui me brûle la langue.

— Pourquoi m'aidez-vous ?

La brutalité de mon ton déconcerte quelque peu mon hôtesse. Sa fourchette reste en suspens dans les airs, à mi-parcours entre sa bouche et son assiette.

— Parce que je vous aime bien, Rafael. Vous me rappelez un homme qui a énormément compté pour moi.

— Votre fils ?

Madame Lamothe se met à tousser et manque de s'étouffer avec une mie de pain. Je m'empresse de lui servir un peu d'eau. Elle me remercie d'un signe de tête et trempe ses lèvres au bord du verre pour en boire une gorgée.

— Je n'ai malheureusement pas eu la joie d'enfanter.

Cette fois, c'est moi qui lâche mon couteau, celui-ci tombe sur le rebord de la précieuse assiette. Non, mais c'est vrai, quoi ! Qui emploie un mot pareil de nos jours ?

— Vous me faites penser à mon défunt mari, lui aussi était un artiste, répond-elle avec mélancolie.

— Dans quel domaine ?

— Il était peintre, et un peu naïf, comme vous. Il s'est fait pigeonner bien des fois par des gens peu scrupuleux. Je lui recommandais de se méfier, mais c'était plus fort que lui, il faisait confiance à tout le monde. Heureusement, je gagnais suffisamment bien ma vie pour pallier sa crédulité, et lorsqu'il le fallait, nous nous serrions la ceinture.

— Moi, c'est mon père qui vient de quitter ce monde.

J'ignore la raison qui me pousse à me livrer, peut-être est-ce le chagrin qui embrume ses iris ou les trémolos dans sa voix lorsqu'elle évoque son mari parti trop tôt.

Elle parle de lui avec une émotion non feinte. Il était son grand amour, elle ne l'a jamais oublié.

Je m'entends lui narrer les détails de ma journée rocambolesque. Discuter de mes problèmes à haute voix m'aide à faire le point et à chasser le voile de tristesse qui obscurcissait le regard de Mireille. Oui, je la nomme désormais par son petit nom, partager un repas et des souvenirs crée de liens.

Elle m'écoute attentivement sans m'interrompre et me donne son avis à la fin. Selon elle, je dois me rendre sur place pour évaluer la situation.

— Peu importe qu'il vous ait délaissé ou non, considérez cet argent comme une compensation des pensions alimentaires qu'il ne vous a jamais versées.

Le torchon entre les mains, j'attrape un verre qu'elle vient de déposer sur l'égouttoir.

— Et puis, ce n'est pas comme si vous aviez le choix, reprend-elle. Cet argent, vous en avez besoin.

Notre attention est attirée par des voix masculines provenant du palier. Je me précipite sur le judas, à croire que Mireille déteint sur moi.

Trois mecs que je ne connais pas tambourinent à la porte de Lola. Je ne discerne que leur dos, mais je suis certain de ne pas les avoir rencontrés auparavant. Qui sont-ils ? Aucune idée !

Je me tiens sur la défensive, prêt à intervenir. Lola ne mérite pas mon aide après avoir massacré mes toiles, réduisant à néant des heures de travail. Je la secouerais quand même, je ne suis pas comme ça !

La porte s'ouvre sur mon ex toute pimpante et maquillée. Elle est vêtue d'une mini-jupe noire et d'un pull rouge, ses cheveux sont lissés.

Un râle de frustration filtre entre mes lèvres, ça fait des mois que je ne l'ai pas vue aussi gaie. Depuis son licenciement, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle avait échangé ses tenues seyantes pour des joggings informes et remisé ses produits de beauté au placard. Un comble pour l'esthéticienne qu'elle était !

Je suis abasourdi devant le tableau qui se déroule sous mes yeux. Lola les salue les uns après les autres, et les invite à entrer, visiblement, ils ne sont pas des inconnus pour elle.

— Grand Dieu, voilà qu'ils vont remettre ça !

— Vous les connaissez ?

— Non, mais ma voisine reçoit beaucoup en votre absence. Des individus viennent régulièrement et font un tintamarre de tous les diables. Une pétition circule dans la résidence à cause du bruit. Le voisin du dessous se plaint qu'elle traîne des objets sur le sol. Il prétend qu'ils bougent les meubles de place et écoutent de la musique tard dans la nuit.

Personnellement, je n'entends rien une fois que mes sonotones sont retirés, alors, ça ne me dérange pas trop. J'ai plus signé par solidarité qu'autre chose. Vous avez l'air surpris, vous ignoriez que Lola recevait dès que vous aviez le dos tourné, n'est-ce pas ?

Mon air estomaqué parle pour moi, Mireille secoue la tête lentement avec désolation.

— Mon pauvre Rafael, vous êtes décidément bien trop crédule.

OceanofPDF.com

6

Caro

Je descends les quelques marches en me cramponnant à la barre d'appui, plus que quelques mètres, et je serai enfin chez moi. Le chauffeur me salue d'un signe de la main et referme les portes en accordéon avant de se fendre dans la circulation.

La journée a été chargée ; pas moins de cinq groupes à gérer en ce samedi. Je vais pouvoir souffler un peu, enfin, pas totalement. Je peux faire une croix sur ma soirée tranquille. Je rêverai de visionner ma série préférée allongée sur mon lit. Hélas, ce ne sera pas possible : c'est le grand soir, celui de mon premier rencard.

Cette sortie, je ne la sens pas, mais alors, pas du tout. J'aurais annulé cette mascarade sans hésitation, seulement, mon beau-frère m'a téléphoné au lendemain de ce maudit dîner chez eux.

Il voulait s'excuser de s'être laissé entraîner dans les plans farfelus de sa femme. Puis, il m'a supplié de me prêter au jeu. Selon lui, je ne risque rien, sinon de passer un bon moment.

Devant ma défiance, il m'a avoué que ma sœur broyait du noir depuis quelque temps. Elle a deux obsessions, la première concerne cette grossesse qui se fait désirer. La seconde est de me caser à tout prix. Allez savoir pourquoi ! Je suis très bien comme ça, moi. Célibataire et fière de l'être.

Alvaro fait tout pour que son premier vœu aboutisse rapidement, en vain. Le moral de sa femme diminue au fil que les mois passent, il cherche un dérivatif pour atténuer sa morosité. Et cette diversion, je vous le donne dans le mille ; moi et ma vie amoureuse ou plus exactement le désert de ma vie affective.

Devant ces arguments, j'ai fini par capituler. Malgré ses airs dictatoriaux et ses manigances à vouloir tout régenter, j'adore ma sœur. Et si je peux aider à la sortir de son état dépressif, eh bien, je le ferai.

Chaque jour, avant de regagner mes pénates, je passe saluer mes parents et ce soir ne déroge pas à la règle. Je retrouve mon père assis dans le canapé, ses lunettes sur le bout du nez et son quotidien ouvert sur les genoux. Il lève à peine le visage lorsque je dépose un baiser sur son front ridé.

Je rejoins ma mère attablée dans la cuisine, elle est occupée à éplucher les légumes pour le potage du souper.

Après l'avoir embrassée, je prends un couteau dans le tiroir, et m'installe face à elle. Elle suspend son geste en m'épinglant de ses yeux bruns.

— Tu es de sortie ce soir, me semble-t-il. Tu ferais mieux de te préparer à la place de perdre ton temps ici.

— J'ai encore plusieurs heures devant moi, répliqué-je.

Elle pose les mains de chaque côté du tas de pelures grossissant à vue d'œil, posé devant elle.

— Une femme n'a jamais trop de temps pour se faire belle avant un rendez-vous galant.

Il est inutile de la contrer lorsqu'elle a une idée en tête. Je suis fatiguée. Écouter ses tirades sur la façon de me comporter pour ne pas déplaire à cet homme est au-dessus de mes forces. Cela ne manquera pas d'arriver à un moment ou un autre de la conservation. Je préfère battre en retraite et mettre ce temps libre à profit pour me délasser.

Je me relève, résignée.

— Je constate que tu te montres raisonnable.

— À demain, maman.

— À demain, ma fille, et profite de ta soirée.

À demi allongé sur mon lit, les pieds reposant sur le sol, dans une bassine d'eau chaude à laquelle j'ai ajouté quelques gouttes d'huiles essentielles décontractantes, je savoure cet instant de quiétude.

Une musique douce s'échappe en sourdine de mon enceinte, je somnole à moitié lorsque des coups frappés à ma porte me font sursauter.

— Caro, je viens de voir maman, je sais que tu es là. Ouvre-moi !

Carla ! Il ne manquait plus qu'une visite impromptue de ma sœur pour parfaire cette journée.

Je me redresse et attrape la serviette pour essuyer mes pieds grosso modo, tout en jetant un œil à mon réveil, posé à côté de mon lit. Mes yeux

s'écroulaient découvrant les chiffres : 18h30. J'ai dû m'endormir sans m'en rendre compte.

Carla s'acharne de nouveau, elle tambourine de plus belle.

— J'arrive ... inutile de défoncer ce pauvre battant qui ne t'a rien fait.

J'ai à peine le temps de déverrouiller la serrure qu'elle débarque dans la pièce tel un boulet de canon. Elle me jette un regard noir en s'apercevant que je suis loin d'être prête.

— J'en étais sûre, fulmine-t-elle. Jamais je n'aurais dû te faire confiance ! Tu comptes te rendre au restaurant dans cet état ?

Son ton réprobateur me fait culpabiliser.

— Non... Non, bien sûr que non, bégayé-je, penaude.

— Allez, hop, hop à la douche pour commencer.

De gestes furtifs de la main, elle me pousse vers la salle d'eau. J'ouvre la bouche pour protester et m'abstiens au moment où je la vois étaler sur mon lit tout un attirail de pots dont je préfère ne pas connaître le contenu. Sans demander mon reste, je m'enferme dans la salle de bain, bien décidée à n'en sortir que lorsque le champ, enfin, ma chambre, sera libre. Évidemment, ma chère sœur ne l'entend pas de cette oreille.

Les cheveux séchés et bouclés par ses soins, mon visage transformé par une ribambelle d'artifices magiques. Je me contemple dans le miroir sans vraiment me reconnaître.

— Dépêche-toi de passer la robe. Il ne te reste plus beaucoup de temps si tu ne veux pas arriver en retard.

— Le maquillage et la coiffure, c'est déjà pas mal, non ? maugréé-je. Et puis, j'ai toujours entendu dire qu'il fallait se faire désirer.

— Hâte-toi au lieu de bavasser.

— Je porte des pantalons toute l'année, pourquoi devrais-je être vêtue d'une robe ce soir ? C'est un peu tromper ce pauvre homme sur la marchandise, non ?

Carla roule des yeux en me tendant un vêtement.

— Enfile cette robe et cesse de faire l'enfant. J'ai l'impression d'être face à Sofia, même ta nièce est moins récalcitrante que toi.

— Elle n'a que six ans.

Mais tu verras, ma belle, une fois qu'elle aura attrapé une quinzaine d'années si tu peux encore la diriger à la baguette, pensé-je intérieurement en me débattant avec les manches de cette satanée robe.

— Pour répondre à ta question, peu importe que tu portes des jeans pour travailler. Ce soir, tu dois mettre tous les atouts de ton côté. Tu as des jambes superbes, c'est un sacrilège de ne pas les montrer davantage. C'est souvent la première impression qui compte, et il se souviendra de tes gambettes, tu peux me croire ! Quant à le faire poireauter, il vaut mieux éviter. Alvaro m'a avertie que son collègue est pointilleux sur les horaires.

Pour résumer, je vais passer la soirée en compagnie d'un chiant. Super !

OceanofPDF.com

7

Caro

J'arrive sur les lieux du rendez-vous dont j'avais obtenu l'adresse par SMS quelques jours plus tôt, provenant d'un numéro inconnu. Un message succinct, sans fioriture. Un nom de restaurant avec une heure, suivie de trois points d'interrogation, le tout signé d'un certain Juan.

Il ne fallait pas être devin pour comprendre qui se cachait derrière ces mots. Je lui ai répondu de la même manière et un bref OK avait conclu notre accord.

Mon prétendant n'avait pas cherché à engager la conversation par messagerie interposée. Ne sachant que penser de son manque d'intérêt, je l'avais ignoré également.

Mon regard explore le lieu de notre rencontre. Je suis déçue. Le resto ne paie pas de mine malgré le fait qu'il soit situé près du centre-ville. Carla désirait que je l'épate par ma tenue vestimentaire, lui, est loin de me rendre la pareille en sélectionnant cet endroit désuet et dépourvu de charme.

Je garde néanmoins cette première impression pour moi, et passe la porte d'entrée d'un pas peu rassuré, en scrutant les alentours.

L'intérieur n'est pas lumineux, mais ne crée pas une ambiance romantique pour autant. On croirait plutôt que les propriétaires ont choisi d'éteindre certains spots par souci d'économie ou pour éviter que les clients inspectent de trop près le contenu de leurs assiettes. Mauvais signe.

J'avance de quelques pas. La plupart des tables sont libres, ce qui est étonnant pour un samedi soir. Je repère une famille avec des enfants, deux couples qui doivent avoisiner l'âge de mes parents, et un homme seul, de dos.

Un serveur s'approche en me saluant gentiment. Je lui rends un sourire hésitant, légèrement embarrassée.

Je n'ai pas anticipé mon arrivée ni la façon d'annoncer que je suis attendue par un illustre inconnu dont j'ignore pratiquement tout, et surtout le nom. La poisse !

Excepté l'individu attablé qui me tourne le dos et qui ne semble pas montrer une attention particulière aux nouveaux arrivants, je ne remarque aucun homme esseulé.

Il est plus que probable que mon rencard ait du retard ou pire, qu'il m'ait posé un lapin. Avouer la réalité au serveur très mignon n'est pas une option, je prends mon courage à deux mains et requiers d'un ton qui se veut assuré.

— Je souhaiterais une table pour deux, s'il vous plaît. J'ai rendez-vous avec un ami et il n'est pas encore arrivé.

Je ne mens pas vraiment, disons que j'enjolie la vérité pour ne pas perdre la face devant l'apollon se tenant devant moi.

— Vous êtes le « date » de Juan, n'est-ce pas ? demande le garçon sexy tout sourire.

Mes joues s'embrasent. Où se trouve le trou de souris le plus proche pour que je puisse m'y cacher ?

Incapable d'articuler une parole, j'acquiesce de la tête.

— Il est déjà là, suivez-moi, je vous prie.

À ma grande surprise, il me guide vers la table de l'homme repéré un peu plus tôt. Le recto du personnage n'était pas très engageant, dos voûté et calvitie bien prononcée. Je découvre rapidement que le verso n'est guère mieux. Quelle idée est passée dans l'esprit de mon beau-frère de me présenter cet individu ? Il est plus vieux que moi d'une bonne quinzaine d'années !

Une bedaine commence à pointer et le haut de son crâne est dépourvu du moindre cheveu. C'est à croire que ceux-ci ont fui son vertex pour se donner tous rendez-vous sur les tempes, en passant par l'occipital, formant ainsi une sorte de couronne brune parsemée de filaments blancs.

Mais le pire du pire reste la moustache décorant le haut de sa lèvre supérieure. Ces poils sont rédhibitoires pour moi, je hais les moustaches depuis toujours. Toute personne qui me côtoie le sait, y compris mes proches. Je réserve un chien de ma chienne à Carla et à ce traître d'Alvaro.

Le garçon a disparu après m'avoir fait un clin d'œil explicite. Le collègue de mon beau-frère m'attend et pourtant il ne surveille absolument pas les

allées et venues de l'établissement. Bizarre ! Il est toujours absorbé par sa lecture alors que je suis debout, à deux pas de lui.

Je toussote pour l'avertir de ma présence. Il daigne enfin relever le nez de son smartphone et se redresse un peu pour m'accueillir. Comprenant que la galanterie n'est pas son fort, je contourne la table, pas plus grande qu'un mouchoir de poche, tire ma chaise et m'installe face à lui.

— Carodilla, je suis enchanté de faire votre connaissance, déclare-t-il en me présentant sa main.

Je fronce le nez en entendant mon prénom que je déteste et lui présente ma main.

— Moi de même, Juan. Mais, je vous en prie, tous mes amis m'appellent Caro.

Il enserre mes doigts en me les broyant au passage.

— Quel dommage d'estropier un si joli prénom ! Pour ma part je préfère Carodilla, décrète-t-il en me lâchant enfin les phalanges.

Le serveur sexy nous interrompt, ce qui m'empêche de répliquer. Il nous donne les menus pour que nous fassions notre choix, je m'empresse d'ouvrir le mien et me plonge à l'intérieur pour me donner une contenance.

— Je vous conseille le poulet frit, il est excellent.

J'ignore la recommandation et continue l'inspection de la carte.

Décidément, cet homme marque que de mauvais points !

La première impression, si importante aux dires de ma sœur, n'est pas bonne du tout. Plongée dans cette réflexion, je n'ai pas entendu le serveur revenir vers nous.

— Nous optons pour deux poulets frits avec leur accompagnement, intime Juan sans prendre la peine de me consulter. Et une bouteille de vin, Carlos, celui que vous me servez habituellement sera parfait.

Je referme sèchement la carte, non sans avoir remarqué au préalable que les mets commandés sont les moins onéreux de la liste. Le dénommé Carlos s'empare des menus et disparaît en cuisine, tandis que l'homme assis face à moi s'adosse à la chaise en me détaillant sans vergogne.

Ses iris bleus polaires me passent au microscope sans aucune gêne. Je le laisse faire sans baisser le regard, en m'interrogeant des conclusions qui découleront de cet examen approfondi.

— Vous avez dépassé la trentaine, je convoitais une compagne un peu plus jeune.

Ben voyons ! Plus goujat que ce mec, tu meurs !

Je pose mon coude droit sur la table et installe le menton sur ma main, sans le quitter des yeux.

Faire un esclandre n'est pas une option. Je m'astreins au calme par égard pour Alvaro. Les deux hommes travaillent ensemble et je ne désire pas que cette entrevue désastreuse déteigne sur l'ambiance du bureau.

Heureusement, les plats sont servis rapidement. Je mastique mon morceau de poulet avec hargne, tout en observant Juan à la dérobée.

— Vous venez souvent ici, n'est-ce pas ?

Il repose les couverts de chaque côté de son assiette et essuie son abominable moustache d'un coup de serviette.

— C'est un peu ma cantine, je l'avoue. La nourriture n'est pas mauvaise et le coût abordable. J'ai tout calculé. En prenant en compte l'essence pour se rendre au supermarché, le temps passé à faire les courses et à cuisiner, le prix des aliments et de l'eau pour la vaisselle, et je ne parle pas de l'électricité pour ceux qui possèdent une machine. Pour moi, le plus rentable est de dîner ici. Bien sûr, lorsque je serai en couple ce sera différent. Ma compagne me concoctera de bons petits plats. Au fait, cuisinez-vous Carodilla ?

— Absolument pas ! J'avoue me nourrir exclusivement de conserves achetées dans le commerce.

Et toc ! Mon nez va finir par s'allonger de la même façon que celui de Pinocchio. Je mens volontairement pour contrecarrer les attentes de cet ignoble individu et ça fonctionne.

Son enthousiasme se fane aussi vite qu'une rose sous un soleil de plomb, je le vois se ratatiner sur sa chaise. Nul doute que je viens de doucher ses espoirs et perdre des points. Cela me va, car je n'ai pas l'intention de côtoyer de près ou de loin un homme aussi imbu de sa personne et je ne parle pas de ses idées rétrogrades. La femme derrière ses fourneaux, un plumeau à la main et qui attend patiemment le retour de son mari, très peu pour moi !

— Ce n'est pas bien grave. Il faudra juste que nous investissions dans des leçons et le tour sera joué. Je pense qu'au final, l'opération sera rentable, même si je n'ai pas tous les chiffres en main.

Il plaisante, n'est-ce pas ? C'est une caméra cachée, je suis filmée. Carla et Alvaro vont surgir et se moquer de moi.

Carlos revient débarrasser nos assiettes et nous propose un dessert.

Je réfute avant que Juan ne réponde pour moi. Je veux expédier ce supplice le plus rapidement possible. Juan réclame l'addition.

Une question me taraude. Va-t-il exiger que nous la partagions ? À cette pensée, j'ébauche un pâle sourire qui ne passe pas inaperçu auprès de mon compagnon de table.

— Je vois que vous savez vous montrer sensée, ma chère. Un dessert ne serait pas raisonnable et ne fera pas disparaître vos petits bourrelets disgracieux.

Ma mâchoire se décroche devant sa muflerie.

Je me lève et tourne les talons sans un mot. Juan interpelle Carlos et lui ordonne d'ajouter le montant de ce dîner abracadabrant sur sa note. Il me rejoint au moment où je m'apprête à quitter les lieux.

— Carodilla, ne vous sauvez pas ! Nous n'avons pas planifié notre seconde rencontre...

Je me retourne pour lui faire face. Il a déjà dégainé un agenda électronique.

— La semaine prochaine, ce serait bien. Je suppose qu'il me faudra attendre jusqu'au troisième rendez-vous pour vous inviter à passer la nuit chez moi.

Trop, c'est trop ! Je le plante sur le trottoir et me sauve en courant. Dépression ou pas, j'en connais une qui va m'entendre !

8

Rafael

Ma mère me serre contre sa poitrine. Du coin de l'œil, je remarque Olivier qui regarde sa montre, c'est à croire qu'il a un chronomètre dans l'estomac, celui-là !

Je reconnais que Maria nous la joue "drama". D'un autre côté, ce n'est pas comme si nous nous voyons fréquemment, surtout depuis qu'elle est revenue vivre dans son pays natal.

Elle relâche sa prise après une embrassade interminable et me caresse la joue du bout des doigts, les yeux humidifiés. Elle s'approche d'Olivier, l'étreint à son tour un court instant avant de lui rendre sa liberté.

— Prends soin de mon pequeño, amigo.

Olivier lui répond d'un clin d'œil espiègle.

— Ne vous inquiétez pas, Maria, je veille au grain.

Je lève les yeux au ciel, comme si je n'étais pas assez grand pour m'occuper de moi. Ma mère a toujours compté sur Olivier pour me surveiller, peut-être à cause du nombre d'heures que j'ai passé chez lui pendant qu'elle se démenait pour nous sortir la tête de l'eau.

Après moult recommandations de sa part, nous reprenons la route. Pendant un court instant, je me remémore sa réaction en nous découvrant sur son paillason. Je souhaitais lui faire une surprise, j'ai réussi. Elle a cligné des yeux, s'est reculée et s'est mise à tourner sur elle-même à la manière d'une toupie.

Pendant un temps, j'ai craint qu'elle ne fasse une attaque. Mais non, elle a fini par s'arrêter, les joues baignées de larmes de bonheur, et m'a serré dans ses bras un long moment.

C'est en lui tenant la main que je lui ai appris la raison de ma visite et le décès de mon père. Elle a été choquée, plus que je ne l'aurais pensé après le mal que ce salaud lui a fait.

Olivier prétend que l'on n'oublie jamais quelqu'un que l'on a profondément aimé, même s'il nous a fait souffrir. Est-ce la vérité ? Pour ma part, je ne veux rien avoir avec ce père que j'ai idolâtré dans mes jeunes années. J'ai longtemps attendu son retour, il n'est jamais venu.

Au fur et à mesure que nous nous éloignons de la côte, le paysage devient plus aride. Olivier est retranché dans un mutisme troublant et se concentre sur la conduite tandis que j'explore les environs du regard.

J'aperçois au loin un village blanc, tant apprécié des touristes. Plus nous nous approchons de la capitale andalouse, plus ma nervosité augmente. Olivier sent ma fébrilité, il me lance de fréquents coups d'œil.

— Ce sont des Oliviers ? s'enquiert-il en désignant du menton une des nombreuses oliveraies.

— Oui, la région est réputée pour son oléiculture. Lors de la récolte, les olives tombent dans des filets tendus sur le sol, de cette manière elles ne s'abîment pas. L'Espagne est le premier pays producteur de ce fruit qui est renommé pour son huile. Les bâtiments que tu vois plus loin sont une usine à Turron, une autre spécialité locale, c'est un nougat espagnol. Tu devrais en offrir à Emma, il est très bon. En évoquant ta femme, lui as-tu parlé ?

Les traits de mon meilleur ami se durcissent, sa mâchoire se crispe et des plis soucieux apparaissent sur son front.

— Elle prétend ne rien savoir.

Je tourne le visage vers lui. Son regard est rivé sur la route et ses doigts enserrant un peu trop le volant.

— Tu penses qu'elle te cache quelque chose ?

Il cherche ses mots et tarde à me répondre, ce qui ne lui ressemble pas.

— Elle soutient ne pas connaître toutes les fréquentations de Lola.

— Mais...

Je l'encourage à terminer sa phrase, mon instinct me dit qu'il ne me révèle pas tout.

— Mais, reprend-il. Je pense qu'elle a éludé le sujet un peu vite.

Néanmoins, elle m'a affirmé que Lola ne risquait rien, et je la crois. Emma ne resterait pas sans rien faire si elle sentait Lola en difficulté ou en danger. Je te propose d'oublier cette histoire pour quelques jours, de toute façon, cela ne te concerne plus vraiment, non ?

Il appuie sa question d'un coup d'œil en coin pour voir ma réaction, puis pousse un soupir devant mon mutisme et reporte son attention sur la route.

S'il pense que je me fous que Lola ait des ennuis ou non, il se goure. J'ai vécu avec elle et je ne voudrais pas la savoir dans le pétrin, c'est d'ailleurs pour cette raison que je suis resté avec elle. Je sentais qu'elle allait mal, c'est à croire que je ne la connaissais pas si bien que ça ! Elle, elle n'a pas hésité à me jeter à la rue et à faire la fête le soir même.

— Quel est le programme ? demande-t-il après plusieurs minutes de silence.

— Nous pouvons débiter par une visite de la ville, cela nous donnera une idée.

— Pourquoi pas ? J'ai repéré dans un guide touristique que la place d'Espagne et la cathédrale sont à deux pas du quartier de la maison de ton père. Autant commencer par là.

Ce séjour est loin d'être un voyage d'agrément pour moi, cependant je refuse de refroidir son enthousiasme. Après tout, il a tout laissé tomber séance tenante pour m'accompagner, il n'y était pas obligé. Je lui dois bien ça !

Un peu plus tard nous nous dirigeons vers la place d'Espagne après avoir abandonné notre voiture dans un parking assez éloigné du centre-ville.

Je suis éblouie par la beauté de cet ensemble qui a été construit à l'occasion de l'exposition ibéro-américaine de 1929. Le bâtiment central comporte trois étages et se prolonge de chaque côté par des édifices formant un demi-cercle terminé par une tour. Quatre ponts de toute splendeur sont également recouverts de céramiques et enjambent un canal. Ils permettent de rallier le palais au parc situé sur l'autre versant.

Des vendeurs d'éventails cherchent à écouler leur marchandise en alpaguant les quelques touristes présents. Olivier s'approche et se laisse convaincre par leur bagou. Je profite de ce temps pour contempler les trésors architecturaux qui s'étalent sous mes yeux. En cet instant, je ne regrette absolument pas d'être venu.

Nous flânonnons encore quelques minutes et traversons un parc recouvert de terre ocre. Une pancarte explicative requiert mon attention.

— Regarde, il est mentionné que ces arbres sont des ficus. Ils sont aussi fort que les chênes de nos forêts, c'est incroyable. Dire que chez nous, ces plantes stagnent dans des pots de fleurs !

Nous arrivons sur le parvis de la cathédrale de Santa Maria de la Sede, plus communément appelée Notre-Dame. Olivier m'entraîne dans l'escalade de la Giralda. Cette tour haute de 104 mètres surplombe Séville

et permet d'admirer les alentours. Il n'y a pourtant que 17 marches pour atteindre le clocher, m'assure-t-il. C'est la vérité, seulement il a oublié de préciser qu'il fallait gravir 75 rampes et paliers avant d'y parvenir. La Giralda était un ancien minaret. La cathédrale a été construite sur une mosquée en état de détérioration. Elle est immense et se place en troisième position en ordre de grandeur, juste après Saint Pierre de Rome et Saint Paul de Londres.

Nous continuons notre exploration, nous extasiant des trésors découverts au fil de notre visite.

Je la vois devant la tombe de Christophe Colomb. Cette femme, dépourvue de tout artifice, regorge d'une telle aura que je ne peux pas détourner le regard. Je suis comme envoûté. Elle est pourtant à l'opposé de mes conquêtes habituelles. Elle n'est pas très grande, plutôt mignonne. Ses cheveux bruns sont tirés en arrière et rassemblés dans un élastique. Sa tenue est tout aussi élémentaire. Elle est vêtue d'un simple jean et d'un pull bien trop large pour elle. Malgré tout, elle dégage un petit quelque chose qui m'interpelle. Elle parle avec conviction à un groupe de touristes massé autour d'elle. Son visage s'anime autant que ses mains s'agitent, le terme "parler avec les mains" prend alors tout son sens. Je suis captivée par ses mimiques expressives, ses yeux roulent vers la voûte, le coin droit de ses lèvres se relève délicieusement chaque fois qu'elle narre une anecdote cocasse. C'est du moins ce que je suppose, car de là où je me trouve, ses commentaires ne me parviennent malheureusement pas.

Nos yeux se croisent furtivement, un frisson me parcourt. Ses pupilles sombres reviennent vers moi et nos regards s'arriment l'un à l'autre, j'éprouve la sensation étrange d'être chez moi, d'avoir déniché mon port d'attache.

Deux retardataires passent près de moi et rejoignent le groupe, désirant se faire discrets, ils restent en retrait. Je m'en approche et constate avec satisfaction qu'ils conversent dans ma langue natale. Bien que je sois issu d'une famille espagnole, je n'en parle pas un mot, au grand dam de ma mère qui s'est escrimée de m'en apprendre les rudiments pendant des années.

Le couple arrivé en retard s'exprime en français, il y a de grandes chances que leur guide connaisse la langue de Molière. Mes lèvres s'étirent d'un sourire niais à cette idée. C'est l'instant que choisit l'accompagnatrice pour fixer son attention vers moi. Son visage s'empourpre subtilement. Elle

place le bâton de guide décoré de tissus multicolores sur son épaule et reprend son chemin. Je n'aperçois plus que sa queue se dandinant de gauche à droite au grès de ses pas, puis elle est happée par la vague de vacanciers qui l'encercle.

À peine trouvée, je l'ai déjà perdue.

OceanofPDF.com

9

Rafael

Je reste statufié, les yeux dans le vague, à fixer l'endroit où elle a disparu. Olivier me rejoint. Il passe plusieurs fois sa main devant mon visage pour me sortir de mon état de transe.

— Ma parole, tu es parti intégrer une croisade de ce bon vieux Christophe.

Je reviens doucement à la réalité en lâchant un grognement réprobateur. Il ricane de sa plaisanterie et nous reprenons le cours de notre visite sous son sourire narquois.

Je suis encore sous le choc de cette rencontre impromptue, des sensations surprenantes qui ont déferlé en moi, si bien que je ne capte pas un mot des éclaircissements que mon acolyte apporte devant les reliques ou tentures que nous croisons.

Tandis que nous quittons le monument, je reste silencieux. Olivier a fini par se lasser et me laisse dans mon mutisme. Sans doute pense-t-il que la cause n'est autre que notre prochaine étape : la demeure de mon père.

Il ouvre une application de navigation et m'entraîne vers le quartier Santa Cruz.

Le smartphone à bout de bras, il nous aiguille dans un dédale de ruelles étroites. Un vrai labyrinthe bordé de maisons aux façades jaune soutenu accolées les unes aux autres, munies de fenêtres en fer forgé.

Les allées sont recouvertes de tommettes aux tons bordeaux. Les nombreux magasins de souvenirs présents autour de la cathédrale s'estompent peu à peu, laissant place à des échoppes artisanales.

Je suis Olivier stoïquement, il s'arrête brusquement lorsque nous arrivons sur une esplanade et me lance une œillade circonspecte.

— C'est ici, annonce-t-il à mi-voix en désignant la maison qui fait le coin gauche de la ruelle d'où nous venons de déboucher.

Soudain, ma gorge se noue, je scrute l'espace vert au centre de la place pour me laisser quelques minutes de sursis. Je ressens le besoin de ce laps de temps pour réunir mes forces avant d'entrer dans l'ancre de mon père, de cet inconnu, de cet homme qui n'a jamais voulu de moi.

L'allée où nous nous trouvons contourne un petit square arboré. Quelques bancs ombragés permettent aux passants de se reposer à l'instar de la personne âgée qui y lit son quotidien. Olivier secoue devant mon visage un trousseau de clés.

— À toi l'honneur, profère-t-il.

Après un instant d'hésitation, je finis par le prendre, mes doigts tremblent, j'ai du mal à insérer la clé dans la fente de la serrure.

Le rideau de fer se lève laissant un halo de lumière jaillir dans la pièce qui n'a pas dû voir le jour depuis un moment.

Je déverrouille la porte vitrée, une légère pression dans mon dos m'exhorte à franchir le seuil. Ma gorge est nouée par le trac, je suis au bord de l'apoplexie. J'ai hâte et à la fois je redoute d'entrer. J'ignore ce que je vais découvrir, c'est une sensation étrange. Comment vivait cet homme qui m'a laissé sur le bord de la route ? Jamais il n'a cherché à savoir comment j'allais, comment j'étais, si j'avais hérité de ses yeux ou de ses cheveux, si je lui ressemblais ou non...

Des peintures accrochées sur le mur du fond requièrent mon attention. Elles sont épinglées derrière le comptoir de paiement de sorte à ne pas être manipulées facilement.

Je m'en approche, l'esprit titillé de curiosité. Certaines représentent l'Espagne et plus particulièrement Séville, d'autres sont des scènes de quartiers parisiens. Un petit gribouillis illisible signe chaque tableau.

Mes yeux parcourent les autres objets recouverts d'une fine couche de poussière : des dessous de table, des repose-cuillères, des sous-verre ou encore des magnets. Mon regard connaisseur repère vite que ces objets ne sont pas de vulgaires céramiques bas de gamme que l'on retrouve partout. Ils ont été étudiés et peints avec beaucoup de dextérité.

— Rafa, viens voir.

Olivier a disparu par une porte sur le côté gauche, je le rejoins et le localise parmi des pinceaux et tubes de peintures. Un chevalet est installé devant la fenêtre et des toiles terminées sont posées sur le sol, accolées à un mur. Sur des étages s'entassent des objets vendus dans la boutique.

— Je me suis longtemps demandé d’où te venait cette manie de griffonner sur tout et n’importe quoi.

Il est vrai que dès mon plus jeune âge, il fallait que je dessine. C’était un besoin presque viscéral. Mes cahiers étaient toujours remplis de coups de crayon et de caricatures plus ou moins bien réussis. Ces croquis m’ont valu quelques remontrances, et plus tard plusieurs heures de colle.

Olivier était ébahi par ce don. Il a été un précieux soutien lorsque je me suis orienté vers le dessin, au grand regret de ma mère qui voulait que je suive une voie plus rémunératrice. Quelque part, elle n’avait pas tort, j’ai vite compris que la vie d’artiste ne payait pas.

La clochette au-dessus de la porte de la boutique retentit. Nous échangeons un regard surpris et nous précipitons dans son enceinte pour y découvrir un homme d’une soixantaine d’années.

— C’est fermé, éructé-je durement.

L’intrus ne recule pas sous mon temps sec, au contraire, son sourire s’élargit. Il s’avance vers moi et me tend la main pour me saluer. Quelque peu désappointé par son attitude joviale malgré mon accueil glacial, je m’en empare instinctivement.

— La porte était ouverte, vous êtes le fils de Pablo, n’est-ce pas ?

Je fronce les sourcils, surpris.

— Et vous, qui êtes-vous ? demande Olivier en me devançant.

— Je m’appelle Manolo, je suis votre voisin. Je tiens le café d’à côté. Je vous ai vu arriver en servant des clients en terrasse, alors je suis venu vous saluer. Vous ressemblez tellement à votre père que je vous ai reconnu immédiatement, déclare-t-il dans un français hésitant.

Je blêmis sous le choc. Le pauvre bougre se méprend de la raison de ma pâleur et s’empresse de poursuivre.

— Avec quelques décennies de moins, je vous rassure tout de suite.

Je déglutis. Je suis incapable de proférer une parole face à ce cafetier fort sympathique. Savoir que je suis le portrait de mon père me perturbe.

— Vous le connaissiez bien ? s’informe Olivier.

— Pas plus que ça. C’était un homme discret qui parlait peu. Il venait tous les matins boire son café avant de s’enfermer dans son atelier. Au fil du temps, nous avons sympathisé, il est devenu plus bavard, et nous nous sommes trouvés une passion commune par les cartes. Alors, il nous arrivait de tromper notre solitude dans une partie, quand nos emplois de temps

respectifs nous en laissaient le temps. Sa mort m'a beaucoup attristé.
Qu'allez-vous faire de cette boutique ? La vendre ?

— Pourquoi, vous seriez intéressé ?

L'homme met ses mains devant lui pour s'en défendre.

— Non, je ne suis pas loin de la retraite, je cherche plutôt un repreneur pour mon enseigne. Cependant, ce n'est jamais bon pour les affaires d'avoir une échoppe fermée à côté de chez soi.

Olivier rebondit aussitôt en saisissant la perche tendue par notre interlocuteur, non sans avoir marqué un temps d'hésitation.

— Puisque vous abordez le sujet, Pablo arrivait-il à dégager un salaire avec la vente de ces objets ?

Il désigne de la main les étagères poussiéreuses.

— Il peignait le matin et ouvrait le magasin au public l'après-midi, il perdait donc les revenus d'une demi-journée.

— Il s'en sortait financièrement ? insiste mon ami dubitatif.

— Je n'étais pas avec lui pour compter la recette, je suppose que oui, sinon il aurait élargi les horaires d'ouverture.

L'homme baisse le regard, il semble gêné comme s'il en savait plus qu'il n'en disait.

À cet instant, un brouhaha survient de l'extérieur et détourne notre attention. Un groupe d'une vingtaine de personnes arrive. Un amas de tissus multicolores que je reconnais tout de suite dépasse des têtes. Les vacanciers passent devant la vitrine et gagnent l'espace vert au centre de la place.

Je l'aperçois de dos, ses cheveux attachés balancent dans un rythme aussi régulier que celui d'un métronome. Elle s'arrête, le groupe l'entoure et la camoufle, je ne la vois plus. Manolo et Olivier continuent à converser, mais je n'y prête pas attention.

Soudain, les vacanciers se dispersent et elle se retrouve seule. Elle ôte son sac à dos de ses épaules, l'ouvre, et prend une bouteille d'eau pour se désaltérer. Nos regards se croisent alors qu'elle visse le bouchon sur le goulot. Un timide sourire égaie son visage, mon rythme cardiaque s'accélère. Les commissures de mes lèvres se relèvent dans sa direction.

Notre visiteur la salue d'un geste de la main. Son témoignage de sympathie ne m'était pas destiné, je dois avoir l'air d'un idiot. La jolie guide se détourne et va s'asseoir sur un banc.

— Vous la connaissez ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de poser la question, c'était plus fort que moi.

— Pas vraiment...c'est une guide locale. Elle et ses collègues ont pris l'habitude de faire une halte avec les estivants avant de les raccompagner à leur bus. C'est bon pour les affaires, alors nous leur montrons notre gratitude.

Trois couples s'approchent et scrutent l'enseigne du café.

— Vous voyez, je ne vous mens pas, ajoute-t-il en se frottant les mains. À plus tard, les amis, le devoir m'appelle.

À peine a-t-il tourné les talons qu'Olivier me pose la question qui le taraude.

— Le prénom de ton père était bien Paulo, n'est-ce pas ?

Je le lui confirme d'un grognement sourd. Ce qui se passe à l'extérieur est bien plus intéressant que les délires de mon père, il pouvait bien se faire appeler de la façon qu'il voulait, ce n'est pas mon problème !

— Dans ce cas, pourquoi se faire appeler Pablo. C'est étrange, non ?

Toujours happé par ce qu'il se passe dehors, je hausse les épaules.

— Ne cherche pas à comprendre. Ma mère m'a dit un jour qu'il était un grand admirateur de Picasso, il a usurpé son prénom, c'est tout. Avec lui, il ne faut pas chercher à comprendre ou tu vas te faire des nœuds au cerveau.

— Si tu le dis. Et si nous allions jeter un coup d'œil à l'appartement ?

— Mmh mmh.

Je ne bouge pas d'un pouce, hypnotisé par l'extérieur et plus particulièrement par la jolie brunette qui discute désormais avec deux grands-mères installées auprès d'elle.

Olivier suit mon regard, hausse les épaules et disparaît. J'ignore combien de temps je reste ainsi à l'espionner, il m'est tout simplement impossible de détourner les yeux.

D'un coup, elle se lève, consulte sa montre et monte le bâton au-dessus de son crâne tout en tournant son joli visage vers moi. Elle me sourit, et cette fois, le signe de sympathie m'est bien destiné. Je suis figé tel un idiot, incapable de réagir et quand je sors de ma léthargie, il est trop tard. Elle est accaparée par un estivant et ne prête plus attention à moi.

Je reste derrière les carreaux à l'observer jusqu'à ce que le groupe reprenne sa route et disparaisse au détour d'une allée. Je comprends à cet instant que je ne rentrerai pas en France demain soir comme prévu.

10

Caro

— C'est hors de question ! Comment peux-tu me demander une chose pareille après le fiasco d'hier soir ?

— Une promesse est une promesse, rétorque Carla en regardant ses ongles comme si de rien n'était.

— Tu n'as donc rien écouté de ce que je t'ai raconté.

— Bien sûr que si ! Je suis désolée que ton repas ait tourné au désastre. Cela dit, après ton coup de fil, mon cher et tendre a entendu parler du pays. Il m'a avoué que ce Juan est un parasite, il traîne dans les couloirs et passe son temps à les épier pour colporter leurs faits et gestes au patron.

Une fureur identique à celle de la veille me prend. Après avoir quitté ce sale mec, sur le chemin du retour, j'ai téléphoné à ma sœur pour lui dire tout le bien que je pensais de ses plans absurdes. J'étais hors de moi et vociférais dans l'appareil. C'est en voyant les passants me regarder avec effroi que je me suis rendu compte que tout le monde profitait de mon courroux.

— Comment a-t-il eu le culot de me mettre un type pareil dans les pattes ?

— Parce qu'il y a été obligé. Juan est un ver dans une pomme. Il a entendu Al discuter de toi avec Esteban, et s'est immiscé dans la conversation. Il a sous-entendu que s'il n'avait pas le droit lui aussi à une chance avec toi, le patron en entendrait parler. C'est ainsi qu'il a arraché la promesse d'un rendez-vous. Alvaro était coincé.

Je plisse les yeux, suspicieuse.

— Ton mari a quelque chose à se reprocher ?

— Pas à ma connaissance.

— Dans ce cas, il aurait dû l'envoyer se faire voir.

Carla réfléchit, penche la tête sur un côté.

— L'expérience d'hier n'est pas une si mauvaise chose.

— Comment peux-tu prétendre une telle chose ? Ce n'est pas toi qui étais en face de ce misogyne !

— Tu es rouillée avec le sexe opposé, dit-elle en mimant des guillemets. Disons que cette soirée a servi à te remettre en selle, vois là comme une répétition générale avant une première si tu préfères.

Je secoue la tête, ulcérée par le peu d'estime qu'elle a de moi.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans : NE TE MÊLE PAS DE MA VIE ?

— Je t'aime, ma Caro. Je ne veux que ton bonheur, confesse-t-elle en papillonnant des cils.

Je sens ma colère s'effriter devant sa déclaration d'amour et sa bouille comique.

— Je te promets que si le rendez-vous de ce soir se déroule mal, je ne m'immiscerai plus jamais dans tes histoires de cœur.

— Tu me le jures ?

Ma sœur se place face à moi et lève la main droite.

— Croix de bois, croix de fer, si je mens j'vais en enfer.

— Je m'habillerai comme je veux.

Carla soupire en allant s'asseoir sur le bord de mon lit.

— D'accord, finit-elle par lâcher de mauvaise grâce.

— Tu me téléphoneras une heure après le début du rendez-vous.

Elle ouvre des yeux ronds.

— Pourquoi ?

— Je pourrai ainsi évoquer une urgence et m'éclipser, ton appel me servira d'alibi.

— OK.

Le ton employé n'est pas très convaincant.

— Promets-le-moi.

— C'est bon Caro, je viens de te répondre.

Devant mon expression douteuse, elle ajoute en soupirant.

— Je ferai sonner ton téléphone, ne t'inquiète pas. Maintenant, direction la salle de bain.

Je quitte mon appartement fardée et coiffée avec soin, la différence avec la veille réside dans le fait que j'ai pu me vêtir selon mes souhaits. Exit la robe au décolleté provocateur. Cette fois-ci, j'avais pris la précaution de poser mes vêtements près de la douche.

Je me doutais bien qu'il y avait peu de chance de la convaincre d'annuler cette stupide rencontre. Carla m'a jeté un œil noir lorsqu'elle m'a vu apparaître dans un nuage de vapeur d'eau avec un pantalon noir et un pull vert sauge à l'encolure arrondie. Toutefois, ses lèvres sont restées scellées et elle a gardé ses objections pour elle. Une première !

J'aurais pu refuser ce second rendez-vous après le guet-apens d'hier, pourtant me voilà en route pour faire la connaissance d'un certain Esteban Peroti. J'ai accepté pour deux raisons. La première est la promesse arrachée à Carla de me laisser tranquille après cette ultime rencontre. La seconde est que ce mec m'intrigue, il a réussi à éveiller ma curiosité. Il ne m'a pas téléphoné ou contacté par message pour me fixer une heure et un lieu pour nous retrouver, mais il m'a fait parvenir une lettre par l'intermédiaire de mon beau-frère. Une belle écriture avec des mots qui m'ont touchée. Il ne m'impose rien, il déclare être ravi de faire ma connaissance même si le contexte est quelque peu particulier. Il me donne rendez-vous vers dix-huit heures sur la plazuela de Santa Ana.

Je suis surprise qu'il ait choisi le lieu retiré de Triana. Ce quartier est un ancien repère de gitan, quelques familles y résident encore. Esteban fait-il partie de cette communauté ? Toujours est-il qu'il m'y attendra à la terrasse d'un café, une rose à la main pour que je le reconnaisse sans peine. Au pire, s'il me paraît louche ou qu'il ressemble à un gnome, je passerai mon chemin.

J'arrive dans le cœur de Triana, sur cette petite place arborée au loin du fleuve Guadalquivir. Il n'y a personne dehors et le lieu est loin d'être rassurant. Seul un homme est attablé, une rose rouge posée devant lui. Il a gardé son blouson et son cou est entouré d'une écharpe. Dans le sud de l'Espagne, les températures sont généralement douces en hiver, mais le vent s'est levé et les températures chutent vite après le coucher du soleil.

Le bruit de mes talons a dû l'alerter, car il tourne la tête vers moi et un sourire embellit ses traits réguliers et fins. Il m'a repérée, je ne peux plus m'échapper. En ai-je seulement envie ? Non. Ses yeux bleu azur m'en dissuadent.

Il se lève à mon approche, me saisit délicatement les épaules et m'embrasse sur les deux joues comme si nous étions de vieille connaissance.

Une bouffée de sa fragrance m'enivre légèrement, un mélange de santal et de vétiver. Il tire une chaise pour que je prenne place et va se réinstaller

sur la sienne, en face de moi.

— Esteban Peroti, je suis heureux de faire ta connaissance Coradilla.

Je note qu'il privilégie le tutoiement.

— Enchantée, mais, je t'en prie, mes amis m'appellent Caro.

Il esquisse un sourire malicieux.

— Cela veut-il dire que je fais partie de ceux-ci ?

Je me sens idiote. Carla a raison, j'ai perdu les usages et les codes de la séduction.

— Caro, cela me va, reprend-il devant mon silence. Ainsi, tu es la belle-sœur d'Al ? Ton beau-frère m'a beaucoup parlé de toi.

Je ne peux pas dire que la réciproque soit vraie. Je ne connais rien de cet homme et la situation me met de plus en plus mal à l'aise, à moins que ce soit son regard perçant. Il me scrute avec une telle assiduité que cela en devient gênant.

— Es-tu originaire de ce quartier ?

— Non, réfute-t-il. Est-ce que cela te poserait un problème ?

— Pas du tout, m'empressé-je de le détromper. Je suis juste surprise de ce choix pour un premier rendez-vous, c'est tout.

— Pour te dire la vérité, je devais accompagner une amie qui y travaille ce soir et j'ai trouvé que le lieu s'y prêtait. Tu ne pouvais pas faire semblant de ne pas m'apercevoir aux vues de la foule qui nous entoure, éclaircit-il en englobant de la main la place déserte, et je ne pouvais pas te manquer. Tu prends quelque chose ou tu préfères qu'on aille ailleurs ?

Son explication se tient. Je ne relève pas la référence à la soi-disant amie. Ce mec peut avoir toutes les femmes qu'il veut, c'est certain. Je ne comprends pas ce qu'il fait là, à moins de devoir un service à mon beau-frère et encore. Il faudra que je tire cette histoire au clair.

Esteban s'avère être un compagnon plaisant qui a su détendre l'atmosphère et rendre la conversation agréable grâce à sa bonne humeur et à son badinage.

Il me raconte des anecdotes sur son travail, et la façon dont Juan s'est infiltré dans la discussion lorsque Alvaro lui a parlé de moi pour lui extorquer un rencard. Je lui relate mes aventures avec le pingre en question et nous rions de mes déconvenues.

— Il est vrai que j'ai des rondeurs, mais quelle indécatesse de me le faire remarquer lors de la première entrevue, m'offusqué-je.

— J'aurais voulu assister à la scène et voir sa tête quand tu t'es sauvée en courant, pouffe mon compagnon. Cet imbécile est tellement imbu de lui-même qu'il ne recule devant rien. Sais-tu qu'il contingente le nombre de stylos au bureau ? C'est à croire que c'est lui qui les paie !

Je note qu'il n'a rien objecté quand je lui ai parlé de mes rondeurs, j'en suis légèrement chiffonnée.

Tout à coup, mon portable sonne. Le prénom de ma sœur s'affiche. Elle se conforme à notre plan, une bonne heure plus tard que prévu.

D'une pression du pouce, je rejette l'appel. Je n'ai aucune intention d'interrompre ce moment, cela fait longtemps que je n'en ai pas passé un aussi charmant. Carla a peut-être raison, je devrais sortir plus souvent.

Après deux cocktails sans alcool pour moi (c'est préférable pour garder les idées claires), et deux bières pour lui qui doit prendre le volant, nous levons le camp. Nous décidons de poursuivre la soirée dans un endroit plus animé. Esteban m'invite à dîner dans un lieu plus convivial, j'accepte avec joie.

Le restaurant qu'il a choisi est select avec des murs tapissés d'un camaïeu de beige. Le patron nous accueille en personne et nous guide à

notre table, joliment ornée d'une nappe crème, et allume la mèche de la bougie de la décoration centrale. Il tire la chaise comme si j'étais quelqu'un d'important, puis s'éloigne pour nous laisser en tête à tête.

La clientèle est majoritairement jeune. La moyenne d'âge se situe aux alentours de la trentaine. Ils se rassemblent ici et mangent avant de se rendre dans les discothèques ou patientent avant la dernière séance au cinéma du coin. La plupart forment des groupes, il y a très peu de couples malgré l'ambiance feutrée. Je suis étonnée, car la lumière tamisée crée une intimité qui profite aux dîners romantiques.

Une serveuse vient prendre notre commande, trois jeunes femmes sont escortées à une table près de la nôtre. J'observe instantanément les coups de coude échangés et l'intérêt qu'elles manifestent envers mon compagnon. Elles ne sont pas très discrètes et ma présence ne semble pas les déranger.

Esteban n'est pas dupe, il a conscience de leur manège. Il faudrait être sourd pour ne pas entendre les gloussements des furies émoustillées qui font tout pour se faire remarquer. Il les ignore et ne fait rien pour les encourager. Un bon point pour lui.

Je passe malgré tout un bon moment en faisant abstraction des exubérances de la table à notre droite.

Vers la fin du repas, je délaisse mon compagnon quelques minutes et m'échappe en direction des sanitaires. À force de siroter des cocktails, ils doivent bien ressortir... et j'ai besoin de quelques minutes pour moi. Je me sens nerveuse et m'interroge sur l'issue de la soirée. Il y a longtemps que je n'avais pas dîné en compagnie d'un homme attirant. Une chose est sûre, je ne succomberai pas le premier soir. Un baiser ? Peut-être... un second rendez-vous ? Assurément. Je serais même déçue s'il ne me le proposait pas.

Maintenant que tout est plus clair dans ma tête, je m'apprête à le rejoindre. Je reste interloquée devant la scène qui se déroule à quelques mètres de moi.

L'une des trois bécasses se tient debout aux côtés d'Esteban. Ils discutent. L'intruse est une séduisante blonde à la taille fine. En gros, tout mon contraire. Elle lui sort le grand jeu et lui mord à l'hameçon. Pourquoi en suis-je étonnée ? Elle a tout là où il faut pour convenir à un homme.

Elle tient quelque chose entre les mains. J'hésite à les rejoindre et à interrompre ce numéro de charme. La blonde tend l'objet en question, Esteban s'en empare. Je m'approche discrètement et m'aperçois qu'il s'agit

d'un téléphone. Le collègue de mon beau-frère contrôle l'écran, ses lèvres s'étirent. Il pose le smartphone à côté de son assiette, exactement là où trônait le sien depuis le début du repas. Il relève le visage en direction de la tentatrice et acquiesce d'un mouvement de la tête. D'un geste nonchalant, elle replace une mèche derrière son oreille. La jeune femme m'aperçoit et prend rapidement congé pour rejoindre ses copines.

— Je constate que tu t'es fait une nouvelle amie.

J'essaie de plaisanter, mais le cœur n'y est pas.

— Elle me demandait simplement l'heure.

Il me ment effrontément alors qu'en arrière-plan les deux camarades restées assises charrient ma nouvelle ennemie. Elles lèvent leurs pouces en l'air en la congratulant. Ma présence ne les dérange nullement.

Je dévie mon regard et fais semblant de chercher quelque chose dans mon sac pour qu'Esteban ne remarque pas les larmes de déception qui risquent de jaillir d'un instant à l'autre. C'est en redressant la tête que je l'aperçois derrière moi. L'homme de la cathédrale. Celui qui me contemplait comme si j'étais la 7^e merveille du monde.

J'ai d'abord pensé à une méprise, mais non, c'était bien moi qu'il couvait des yeux. Cela m'a tellement déstabilisé que je me suis mise à bafouiller devant le groupe de touristes. Une vraie catastrophe !

Je l'ai ensuite revu sur la Plaza de Dona Elvira, il était aux côtés du tenancier du café. Décontenancée de le trouver de nouveau sur ma route, j'ai levé la main instinctivement pour saluer Manolo, et mon admirateur a cru que ce geste lui était adressé. Il m'a souri en me rendant mon bonjour. C'est la troisième fois qu'il croise mon chemin aujourd'hui, mon esprit soupçonneux ne peut que se poser des questions. Qui est-il ? Est-ce qu'il me suit ?

Nos yeux se rencontrent, un éclat de fureur brille dans les siens. L'homme qui l'accompagne lui parle et pourtant, il continue de me harponner de ses billes sombres.

— Prendras-tu un dessert ?

La voix de mon compagnon de table me rappelle à l'ordre.

— Non, merci, réponds-je froidement.

S'il y a quelque chose qui m'insupporte, c'est bien que l'on se fiche de moi.

— Un café, peut-être ?

Esteban ne semble pas saisir que je viens de le percer à jour. Je secoue lentement la tête en posant les avant-bras sur la table en me penchant légèrement vers lui.

— Pourquoi ne me dis-tu pas simplement ce que je fais là ?

Il accuse le coup.

— Je... je ne comprends pas, bredouille-t-il.

— J'ai vu ton petit numéro avec la blonde.

Il passe la main nerveusement dans ses cheveux et s'agite sur son siège.

— Je ne t'en veux pas, elle est très jolie et semble prête à accéder à tous tes désirs. Ce que je ne comprends pas, en revanche, c'est ma présence devant toi. Il est clair qu'un homme tel que toi attise les convoitises et n'a nul besoin de se prêter au jeu des rendez-vous arrangés pour trouver chaussure à son pied. Ma question est donc simple : qu'est-ce que je fais ici ?

Esteban ne répond pas. Il a écouté ma tirade avec un visage figé, sans manifester la moindre émotion.

— C'est un pari ? Tu devais un service à Alvaro et tu rembourses ta dette en sortant avec sa pauvre belle-sœur esseulée ?

Devant son manque de réaction, je commence à me lever pour quitter la table.

Une main de fer enserre mon poigné.

— Attends !

Sa poigne ferme m'oblige à me rasseoir, je ne tiens pas à attirer l'attention sur moi.

— Je te dois une explication, décrète-t-il en me lâchant enfin.

— Je suis tout ouïe.

— Je ne pensais pas que tu nous avais surpris, je ne désirais pas te blesser, crois-moi. J'ai besoin d'une femme comme toi.

— C'est-à-dire ?

— Ne le prends pas mal, je ne voulais pas te dénigrer, s'empresse-t-il de se défendre. Je veux dire, il me faut quelqu'un de normal. Bon, j'ai conscience que je suis en train de m'enfoncer un peu plus. Donc, je recommence depuis le début.

— Fais donc cela.

Mon ton n'est pas encourageant, mais je me demande quel bobard il va encore inventer.

— Pour faire court, j'ai besoin d'une compagne pour m'accompagner à un mariage.

Il ne me laisse pas le temps d'objecter et continue :

— Je sais ce que tu vas me répondre et tu as raison. Des femmes comme celle de tout à l'heure, je peux en avoir plus que je n'en veux. Mon frère se marie dans trois semaines et il me faut une cavalière, disons "classique".

— Classique, répété-je interloquée.

— Nous avons un point commun, Caro, nous avons tous les deux une famille intrusive. Je t'ai parlé un peu de mes parents, ils aspirent à me voir marié et père de famille. Seulement, ce n'est pas dans mes projets immédiats et cela engendre des dissensions entre nous. Je fréquente quelqu'un, une danseuse de flamenco, et disons qu'elle ne correspond pas à la femme qu'ils imaginent pour moi. Alors, ma question est celle-ci.

Il écarte la bougie d'un geste vif, se penche au-dessus de la table ronde et approche son visage du mien en plantant ses prunelles sur moi.

— Accepterais-tu de m'aider et de te faire passer pour ma petite amie le temps de ce mariage, en tout bien tout honneur, bien sûr ?

12

Rafael

Le temps file vite. Je m'en aperçois malgré ma solitude forcée, cela fait déjà 15 jours que j'ai laissé Olivier devant le comptoir de sécurité de l'aéroport. Je suis resté.

La principale raison réside dans le fait que je ne peux pas vendre la maison de mon père avec tout le bric-à-brac qu'elle contient. Il y en a partout !

Depuis plusieurs jours, je trie, jette et garnis des cartons qui s'entassent dans un coin du bureau.

Je vais de surprise en surprise au milieu de tout ce bazar. La première fois que j'ai pénétré dans son antre, j'ai été stupéfait en découvrant un tableau de ma mère, immortalisé par l'homme qu'elle aimait, épinglé sur un mur de la salle à manger.

Ce matin, j'ai ressenti un nouveau choc en mettant la main sur des dizaines de photographies de moi remisées dans une boîte à chaussures. Elles retracent toutes les étapes de ma vie, de mes premiers jours dans les bras de ma mère à l'été dernier alors que je me baladais avec Lola.

Je méprise mon paternel pour son abandon, son désintérêt. J'ai la preuve qu'il gardait un œil sur ma petite personne et une multitude de questions fourmillent dans ma tête. Pourquoi ne s'est-il jamais manifesté ?

Je l'imagine tapi dans l'ombre, à quelques mètres de moi, et je ne comprends pas. C'est encore pire de penser qu'il me suivait à distance et qu'il n'est jamais venu me voir que de croire à son indifférence. Pourquoi n'est-il jamais entré en contact avec moi ? Je ne le saurai jamais.

Après cette découverte, je me suis précipité chez Manolo. Lui et moi avons sympathisé ces derniers jours. Il m'affirme que Pablo ne quittait jamais son atelier et que la boutique ouvrait chaque jour, à l'exception de Noël et du Premier de l'an. Comment a-t-il fait pour se rendre à Paris s'il

n'a pas quitté Séville ? Qui est l'auteur des photographies ? Encore des questions sans réponses.

Une cacophonie me fait lever la tête. Je refrène un sourire. Un groupe de vacanciers est en approche. Un coup d'œil à la pendule m'apprend qu'il est bien trop tôt : ce n'est pas Elle. Eh oui, je suis incorrigible ! J'ai compris qu'elle était en couple, mais son copain ou son mari, je ne sais pas trop, n'hésite pas à draguer dès qu'elle a le dos tourné. Je devrais laisser tomber. Pourtant c'est plus fort que moi, je ne peux pas.

Dès que j'entends des éclats de voix provenant de l'extérieur, je me précipite à la fenêtre. Je reste planté derrière mon carreau à la guetter pendant tout le temps où les estivants font des emplettes. Elle patiente sur un banc en lisant ou discute avec les personnes âgées qui préfèrent demeurer auprès d'elle.

J'ai tiré quelques enseignements de cette surveillance accrue, elle accompagne les vacanciers le matin vers 11 heures, et l'après-midi vers 16 heures en semaine. Le week-end, le rythme est plus soutenu et je passe ma journée derrière la vitre du salon pour ne pas le rater. Il est donc trop tôt pour que ce soit Elle.

Des coups portés dans le volet en aluminium résonnent dans tout l'appartement. Je les ignore, le nez plongé dans le document qui m'intéresse.

L'intrus insiste, je me précipite à la fenêtre pour lui dire ma façon de penser, mais je ravale ma hargne en découvrant Manolo. Il est en pleine conversation avec Elle.

La discussion est animée, ils ne me remarquent pas lorsque je referme les vantaux pour dévaler l'escalier menant au rez-de-chaussée. Je ne veux pas manquer l'occasion de faire sa connaissance.

J'ouvre la porte vitrée, me penche pour attraper la poignée et hisse le volet jusqu'en haut dans un bruit étourdissant.

— Holà, me salue-t-elle en espagnol.

— Holà.

Ma voix est un peu plus rauque que d'ordinaire, mes doigts tremblotent et je commence à transpirer à grosses gouttes. C'est mauvais signe. Ce sont ceux d'une catastrophe annoncée qui me transporte au temps de mon adolescence.

À cette époque, je perdais tous mes moyens dès qu'une fille me plaisait. Souvent, la fille convoitée se détournait et me snobait, quand elle ne se

moquait pas de moi. Une vraie calamité pour les plans dragues ! J'étais la risée du collègue.

Ces affronts m'ont conduit dans un abyme de solitude, une période de profonde détresse où je me suis replié sur moi. Je regrettais l'absence paternelle, j'étais convaincu qu'il aurait su trouver les mots pour m'aider ou m'abreuver de précieux conseils. Je désertais toutes les invitations à cause de ma faiblesse.

Olivier a pigé mon problème, même si je ne lui ai jamais rien avoué. J'avais bien trop honte ! Les langues se sont déliées, et il a compris. Il m'a engueulé pour ne rien lui avoir dit et m'a aidé à sa façon. Ses drôles de conseils se sont révélés payants : sortir avec des filles qui me laissaient indifférent. Je les ai suivis à la lettre et ça a marché. Au début, nous allions draguer dans des endroits où nous ne connaissions personne. Son stratagème a fonctionné, ma nervosité s'est atténuée et j'ai gagné en assurance... jusqu'à aujourd'hui. C'est pathétique !

Je ne veux pas perdre la face. Je compte le nombre de mes respirations pour me calmer et juguler mon angoisse. Je dois reprendre le contrôle sur mon corps.

La jolie guide se tortille les doigts, son visage reflète une certaine anxiété. Sa joie a disparu. Il se passe un truc anormal.

— Rafael est français, il ne parle pas très bien notre langue, lui signifie Manolo.

Sa bouche forme un rond exquis et elle me salue en français. Je suis hypnotisé.

— On a besoin de toi si tu es disponible, bien sûr.

Oh que oui, je suis dispo ! Cependant, je dois reprendre le dessus sur mon corps, j'exhorte celui-ci de m'obéir sinon je suis fichu.

— En quoi puis-je vous aider ?

— La demoiselle ici présente remplace un de ses collègues. Elle a donné quartier libre aux vacanciers pour une vingtaine de minutes, et deux personnes manquent à l'appel.

— Je ne sais que faire, explique-t-elle, la voix paniquée. Le chauffeur du bus m'avait demandé expressément de ne pas être en retard. Je les ai cherchées aux abords de la place, elles n'y sont pas ! Le groupe veut s'éparpiller pour partir à leur rencontre, mais c'est impossible ! Je crains qu'ils s'égarer à leur tour. Je ne peux pas non plus les laisser seuls, il est l'heure de rejoindre l'autobus.

L'accompagnatrice s'affole. Elle vient de me débiter son topo en scrutant les alentours comme si les fuyards allaient réapparaître par magie.

— Savez-vous comment ces personnes sont habillées ?

— Il s'agit d'un couple. Hélas non, je n'y ai pas prêté attention.

Elle se mordille la lèvre inférieure avec anxiété.

Une dame se détache du groupe qui patiente non loin de nous.

— Ces gens étaient assis devant nous dans le bus. Le monsieur n'est pas très grand, le crâne un peu dégarni. Il porte un pull rouge sur les épaules. Quant à la femme, elle avait un blouson marron et un pantalon noir. Ils ont pris la même direction que nous. Par-là, dit-elle en nous indiquant la rue principale remontant vers la cathédrale. Ils nous précédaient, mais ils sont entrés dans une boutique et nous les avons perdus de vue.

Le quartier de Santa Cruz est un labyrinthe pour les étrangers. Je m'y promène chaque jour et je m'y perds souvent. La rue piétonne à plusieurs intersections et des ramifications qui se ressemblent toutes. C'est une vraie toile d'araignée.

— Je vais les retrouver, ne vous inquiétez pas.

Mon ton est serein alors que je n'en mène pas large. Je sais que l'affaire n'est pas gagnée et que je joue gros en affirmant mettre la main sur les égarés.

— La femme a les cheveux blancs et bouclés.

Je la remercie. Ces détails peuvent paraître insignifiants, mais ils valent leur pesant d'or.

Je viens de parcourir quatre venelles transversales au pas de course, sans croiser les deux fugueurs. Je commence à désespérer en explorant de l'extérieur chaque échoppe rencontrée. Rien, pas l'ombre d'un petit vieux au crâne dégarni muni un pull rouge. C'est lui ma cible, car sa femme a endossé des vêtements bien trop communs pour la repérer aisément.

L'idée de revenir tel un sauveur me plaisait bien. Bon, d'accord, le terme est trop fort. Ils risquent, au pire, de rester sur place et de passer la nuit à Séville. Mais mon retour triomphant me donnait un prétexte pour inviter la femme qui occupe mes pensées à boire un verre, peut-être même la convaincre de dîner en ma compagnie. Après le service que je venais de lui rendre, elle hésitera à refuser. Encore faudrait-il que je ne gâche pas tout en balbutiant comme un débutant. Hélas, je peux faire une croix sur mes aspirations, je vais rentrer bredouille.

Je rumine tout en continuant ma prospection quand mes yeux percutent un point rouge. Je presse le pas et entrevois le couple, quelques mètres plus haut, face à moi.

Ils viennent de déboucher d'une impasse sur la gauche et arrivent tranquillement. Aucun doute n'est possible, ce sont bien mes fugueurs, ils correspondent en tout point la description faite par leur voisine de siège.

La distance qui nous sépare s'amenuise. À leur approche, je remarque leurs traits crispés. Ils se sont agrippés l'un à l'autre, sans doute pour s'encourager mutuellement, et avancent précautionneusement en regardant partout autour d'eux. Des bribes de leur échange me parviennent tandis que j'échafaude mentalement un petit laïus, je ne tiens pas à les effrayer plus qu'ils ne le sont déjà.

— Si tu ne t'arrêtais pas pour reluquer toutes les vitrines, aussi !
bougonne l'homme.

— Moi, je voulais rester près de Caro. C’est toi qui désirais retourner voir le palais princier, s’offusque la dame.

— Peu importe à qui revient la faute, nous sommes égarés.

— Caro nous avait ordonné de ne pas être en retard ! Et si le bus partait sans nous ?

— Arrête de te faire de la bile, Huguette. Tu vas encore avoir des aigreurs d’estomac et rejeter ton acidité sur moi.

Madame angoisse, mais son mari ne perd pas le sens de l’humour. Leur échange m’amuse, je les suivrai bien pour les écouter se chamailler, cependant, le temps presse.

— Hum, hum, excusez-moi.

Le couple s’arrête net à mon interpellation. La femme met la main sur le cœur en écarquillant des yeux.

— Un Français ! Dieu merci, nous sommes sauvés, Roger.

— Laisse donc le seigneur tranquille, il n’a rien à voir dans cette histoire.

Je fourrage dans mes cheveux en me demandant comment je vais persuader ces deux-là à me suivre dans un délai raisonnable.

— Votre guide vous cherche, c’est elle qui m’envoie.

— Je savais bien que cette petite ne nous laisserait pas tomber, s’écrie la femme, ragaillardie.

— Nous nous sommes égarés, renchérit son époux.

— Ne vous inquiétez pas, je vais vous ramener à bon port.

Je m’exprime d’un ton confiant afin de les rassurer alors que je suis loin d’être serein. Ma connaissance du quartier est limitée et il m’arrive encore de me tromper de chemin. J’espère ne pas avoir surestimé mon sens de l’orientation.

Nous reprenons notre route, je m’aperçois que le couple montre de sérieux signes de fatigue. Ils marchent à petits pas et Madame a du mal à garder son équilibre tandis que nous progressons sur une portion parsemée de pavés irréguliers.

Bon gré mal gré, nous débouchons enfin sur la place Doña Elvira. Il n’y a plus de trace du groupe. Manolo nous guettait depuis la terrasse de son café. Il accourt vers nous aussi rapidement qu’il le peut, sa claudication est plus prononcée que d’habitude, je ne l’avais pas remarquée. Il est vrai que chaque fois que nous nous rencontrons, il n’a pas à se mouvoir, ceci explique sûrement cela.

— Caro a dû accompagner les autres, avenue Recaredo, là où le bus est stationné. Le chauffeur lui a téléphoné et le gaillard n’était pas content, dit-il en secouant sa main devant lui en signe d’avertissement. Je lui ai dit que vous les rejoindriez. Vous descendez par là-bas, c’est tout droit.

Les octogénaires sont moins bavards, j’ignore s’ils sont rongés de culpabilité pour leur imprudence ou s’ils sont tous simplement fourbus. À moins que ce soit la peur de louper leur moyen de transport, je ne sais pas trop.

Quelques minutes plus tard, nous arrivons sur l’avenue en question, la circulation est dense. Plusieurs autocars sont garés le long du trottoir.

Je perçois une femme qui nous fait signe, les mains au-dessus de la tête. C’est elle. Son sourire s’élargit au fur et à mesure que nous nous approchons et les battements de mon toquant s’affolent. Ce n’est pas le moment de faire une crise d’angoisse et de perdre mes moyens.

— Caro, je suis confuse, nous nous sommes égarés, confie l’octogénaire, le visage rougi par l’effort qu’elle vient de fournir.

— Ce n’est pas très grave. Montez vite.

— Nous avons déjà assez perdu de temps comme ça, grogne le conducteur en regagnant son siège.

Le couple étreint la jolie guide.

— Merci pour tout, ma chère.

La dénommée Hugnette donne discrètement un petit billet dans la main de l’accompagnatrice dont les joues se colorent délicieusement.

— Merci beaucoup, mais je ne fais que mon métier.

Le chauffeur marmonne dans sa barbe des propos incompréhensibles, tout en faisant vrombir le moteur.

— Grimpez vite, s’il vous plaît. Il est capable de partir sans vous.

Elle aide le couple à gravir les deux marches. Le conducteur grincheux attend qu’ils regagnent leur place avant de fermer les portes. Ils nous font signe par la fenêtre alors que l’autocar démarre. Nous le suivons du regard jusqu’à ce qu’il soit avalé par le flot de la circulation.

Caro se retourne vers moi, l’air ennuyé.

— Ils ne vous ont même pas remercié.

— Ben, ils étaient trop stressés pour penser à cela. Vous savez, je ne suis pas parti à leur recherche pour être congratulé.

— Bien sûr, mais moi, je tiens à le faire. Sans vous, nous étions dans de sales draps. Au fait, je m’appelle Coradilla, mais je préfère Caro.

Elle étire une main gracile devant moi, je m'empresse de la saisir en prenant garde de ne pas la serrer trop fort. Une sensation de chaleur me surprend au point de contact et déferle le long de mon bras.

— Rafael, mais c'est Rafa pour les amis.

Nous nous sourions de concert.

— Dans ce cas, merci de votre aide précieuse, Rafa.

La perche qu'elle me tend est bien trop belle, je ne peux pas la laisser passer, je me dépêche de m'y accrocher en croisant les doigts pour qu'elle dise oui.

— On pourrait commencer par se tutoyer, qu'en penses-tu ? proposé-je.

— Ça me va.

— Nous pourrions aussi fêter le succès de notre sauvetage en allant boire un verre. C'est moi qui invite.

Elle affiche une moue contrariée qui me fait craindre le pire.

— Je suis désolée, je ne peux pas. Une nouvelle visite m'attend et je suis déjà en retard, dit-elle en tapotant la montre qui entoure son poignet.

— Ce n'est pas grave, on peut se retrouver après.

Elle secoue la tête.

— Non, je suis invitée chez ma sœur.

— Demain, tenté-je désespérément.

— Je ne suis pas disponible non plus, j'accompagne un ami à un mariage.

Je suis convaincu que le gars en question est celui avec lequel elle dînait l'autre soir. Si tel est le cas, c'est que leur relation est assez sérieuse pour qu'elle accepte d'être sa cavalière.

Ce mec a tout pour plaire aux femmes, la silhouette, le charme et le charisme. Elles tombent toutes dans ses filets comme les olives bien mûres sans qu'il ait à bouger le petit doigt. Je n'ai aucune chance. À côté de lui, je fais pâle figure.

Mon physique est d'un banal affligeant. Je ne suis pas un laideron, ça, je le sais. Malgré tous mes traits sont ordinaires : mes cheveux châains, mes yeux marrons. Je suis grand, trop mince ou plutôt pas assez musclé. La faute en incombe à ma passion, à force de rester des heures derrière un chevalet, je n'ai plus le temps de pratiquer un sport et d'entretenir mon corps de la manière qu'il le faudrait.

— Dimanche, je suis libre dimanche, propose Caro d'une voix indécise.

Mon moral remonte immédiatement en flèche.

— Va pour dimanche.

— On se retrouve sur la place vers 15 heures, devant chez toi, renchérit-elle joyeusement. Je dois vraiment me sauver. Au revoir, Rafa.

J'hésite à me pencher pour l'embrasser sur la joue. Elle exécute un pas en arrière avec un petit signe de la main qui me prend de court et contrarie mon plan, avant de se détourner pour poursuivre son chemin.

Je stagne en la regardant s'éloigner. Je m'amuse à un jeu idiot auquel je me prêtais enfant, avec Olivier. Si elle se retourne, j'ai une chance avec elle, pensé-je intérieurement. Non, mais, quel âge as-tu, Rafael ? se moque la voix de la raison.

Je croise les doigts, physiquement cette fois, sans la lâcher des yeux. Caro fait volte-face et m'adresse un dernier au revoir avant de bifurquer sur la droite et de disparaître.

Yes !!!

OceanofPDF.com

Je détourne le regard tout en reculant d'un pas. Je dois m'arracher d'urgence au magnétisme de cet homme. La lueur de tristesse traversant ses iris au moment où je refuse son invitation me heurte de plein fouet. Il m'a apporté son aide et j'ai conscience de le décevoir en prenant la fuite de cette façon. Trop d'émotions diverses se bousculent en moi, pourtant, je suis incapable de retenir les mots qui sortent de ma bouche. Certes, je ne suis pas libre ce soir ni demain, mais dimanche, je n'ai aucune obligation. D'ici là, j'espère avoir retrouvé mes esprits.

Son rictus soulagé me récompense de mon audace. Je prends congé et je me retourne une dernière fois pour lui faire signe, avant de m'engager sur le chemin allant à la cathédrale.

Le groupe patiente auprès de la statue El Giralddillo, face à l'entrée du monument. Après m'être présenté et avoir distribué des écouteurs à chacun d'entre eux, je place le micro devant ma bouche. C'est parti pour une heure trente de visite.

Je connais mon texte par cœur, les mots sortent par automatisme, ce qui autorise mon cerveau à quelques divagations. Mes pensées rejoignent un certain français au charme et à l'accent irrésistibles.

Cet homme remue quelque chose en moi, cela ne m'était pas arrivé depuis des mois voire des années. Les réactions de mon corps m'effraient, je crains de perdre le contrôle, de me ridiculiser, cela fait si longtemps...

Une femme me questionne et me tire de mes réflexions. Je décide d'arrêter d'extrapoler l'avenir.

La fin de la visite se termine comme toujours par un moment de liberté, place Donã Elvira. J'espère apercevoir mon nouvel ami, en vain. Il n'y a personne. Le rideau de fer recouvrant la vitrine est descendu. J'avais cru

percevoir une lueur d'intérêt dans son regard, je me suis encore trompée. Je ne comprends plus les codes comme le prétend ma sœur.

Rafa est charmant, il ne recherche probablement que mon amitié. Ce ne doit pas être évident de se retrouver dans un pays étranger, sans en comprendre la langue et sans connaître personne. Je me fais la promesse de l'aider à s'intégrer.

Il est 19 heures quand j'arrive chez Carla avec le vêtement que je porterai demain. Ma sœur expédie le dîner malgré les protestations de son mari. Le coup d'œil appuyé qu'elle lui envoie suffit à le calmer. Ces deux-là n'ont jamais eu besoin de mots pour se comprendre.

Dès la dernière bouchée avalée, Al rejoint son fauteuil fétiche devant le poste de télévision. Pour Sofia, c'est plus compliqué. Elle rechigne à aller au lit, tempêtant tout ce qu'elle peut pour avoir le droit d'assister au "défilé de mode" des grandes.

Face à son insistance et pour avoir la paix, sa mère finit par céder. De toute façon, nous sommes vendredi et il n'y a pas école demain. Nous nous retrouvons donc toutes les trois dans la chambre parentale. Moi, plantée devant le miroir dans une robe qui me paraît soudainement immonde. Elles, assises côte à côte sur le bord du lit, retenant un fou rire.

Cette tenue acquise spécialement pour ma sortie avec Esteban s'avère être une horreur. Sous le halo des spots de la cabine d'essayage, j'étais pourtant certaine d'avoir trouvé la perle rare. À moins que ce soit le baratin de la vendeuse qui m'est induite en erreur.

Un doute m'assaille tandis que je me dodeline devant le reflet que me renvoie le miroir. Je surprends les grimaces que font mes spectatrices, devenues étrangement muettes. Mes pires craintes se confirment lorsque Carla brise le silence.

— Je te signale que tu vas à un mariage, pas un enterrement.

Le ton est sec, sans appel. Cette robe qui me paraissait être un bon choix me donne vingt ans de plus. Je ne ressemble pas à une trentenaire bien dans sa peau, mais à une madone qui vient d'inhumer un être cher.

— Il est possible de l'agrémenter en l'accessoirisant, suggéré-je d'une voix chancelante.

Carla secoue la tête, consternée.

— Ce chiffon ne conviendrait même pas à maman. Encore heureux que je t'aie contrainte à cet ultime essayage. Je ne te raconte pas la tête

d'Esteban demain, en te voyant arriver avec cette antiquité sur le dos.

— Si je ne lui plais pas, tant pis pour lui. Il pouvait demander à quelqu'un d'autre de l'accompagner, attaqué-je, froissée.

— Bon. Je pense que j'ai quelque chose pour toi.

Elle quitte la pièce et revient quelques instants plus tard, munie d'une housse. Carla dézippe la fermeture éclair et une robe corail apparaît.

— Passe ça, ordonne-t-elle en me la tendant. Je l'ai acquise sur un coup de folie, mais je n'ai jamais eu l'occasion de la porter.

Je comprends tout de suite que ce vêtement vaut une petite fortune, enfin toujours plus cher que le morceau de tissu informe bleu marine et blanc échoué à mes pieds. La texture est douce et soyeuse, la teinte vive et pétillante.

Il s'agit d'une robe portefeuille qui s'enroule autour du corps. Avec ma gaucherie légendaire, je redoute le pire ! Un lien unit les deux parties et s'il se dénoue par un tour de passe-passe, me voilà en sous-vêtements devant toute l'assemblée. C'est à croire que ma sœur arrive à lire dans mes pensées et perçoit mes craintes.

— Il y a un bouton camouflé sous la ceinture et une pression au niveau du décolleté. Ils t'éviteront tout accident intempestif.

— Tu ressembles à une princesse, tía, ajoute ma nièce, les yeux luisants d'envie.

Une princesse, c'est beaucoup dire. Mais, il est vrai que ce vêtement est magnifique et qu'il me va comme un gant. Le décolleté croisé met en valeur ma poitrine tout en affinant ma taille et en camouflant mes hanches trop rondes.

— Elle est faite pour toi, confirme sa mère après s'être reculée de deux pas pour m'inspecter sous tous les angles. Esteban va être sous le charme et va abandonner sa gitane.

— C'est quoi, une gitane ? rebondit Sofia qui ne perd pas une miette de nos échanges.

Carla lève les yeux au plafond, je la laisse se dépêtrer avec les questions de sa fille. Lorsque je lui ai annoncé qu'Esteban voyait une danseuse et que je n'étais qu'un pis-aller pour lui. Carla a balayé ce désagrément d'un geste de la main. Selon elle, s'il était vraiment épris de cette femme, il ne m'aurait pas invitée pour la remplacer et l'aurait imposée à sa famille. J'ai laissé tomber.

Quand ma sœur a une idée dans la tête, il est difficile de l'en déloger, je suis bien placé pour le savoir.

Elle se place derrière moi, le miroir reflète son visage à côté du mien. Nous sommes si semblables et pourtant si différentes.

OceanofPDF.com

Le regard approbateur qu'Esteban me lance lorsqu'il arrête la voiture le long du trottoir me conforte dans mon choix vestimentaire. Cette robe est parfaite pour l'occasion et me donne le courage d'affronter la journée qui m'attend. Mon cavalier sort du véhicule, le contourne, et m'ouvre la portière en me gratifiant de compliments auxquels je ne suis pas indifférente. La beauté naturelle de cet homme est sublimée par une tenue de cérémonie seyante. Une chemise bleu ciel et une cravate à la nuance plus soutenue rehaussent le ton cobalt de ses iris. Ce n'est pas si souvent que je suis au bras d'un individu si attrayant. Cette journée ensoleillée s'annonce parfaite et je veux en savourer chaque seconde.

Je déchanter vite. Esteban conduit tambour battant. Je me mords la langue à plusieurs reprises pour lui demander de ralentir. Celui-ci remarque mes silences ainsi que mon teint cireux. Il saisit que quelque chose ne va pas et se gare sur le bas-côté en pestant.

Je me précipite hors du véhicule, mes talons s'enfoncent dans un monticule de terre. Je reviens vite sur le macadam en prenant quelques goulées d'air pur. Mon cavalier m'oblige à manger une vieille barre de céréales qu'il a retrouvée au fond du vide-poche pour conter le mal de la route. Puis, il me fait comprendre en employant un ton réprobateur qu'il nous faut remonter en voiture, nous sommes en retard.

Vingt minutes plus tard, il stoppe enfin son bolide dans un crissement de pneus. J'ai le cœur au bord des lèvres et me demande comment l'encas ingurgité sur le pouce est resté au fond de mon estomac. J'ai peur en voiture, la vitesse m'insupporte et Esteban a frôlé celle de la lumière pour arriver avant le début de la cérémonie.

Un couple de cinquantenaires se précipite à notre rencontre. Je comprends rapidement qu'il s'agit de ses parents. L'homme lui ressemble

comme deux gouttes d'eau avec quelques années de plus. La femme, aussi mince qu'une liane, est vêtue d'un tailleur strict et d'un chapeau assorti. Elle me toise de haut en bas d'un air dédaigneux, c'est à peine si elle ébauche un signe de la tête pour me saluer. Son époux est plus jovial, il s'empare de ma main pour la porter à sa bouche. Une bouffée de vent s'engouffre sous ma robe et en fait remonter les pans, dévoilant ainsi mon entrecuisse.

— Hâtons-nous, vous êtes en retard, claque la femme d'un ton sec.

— Carodilla souffre du mal des transports, j'ai dû m'arrêter en chemin.

Quel culot ! Non seulement il a occulté les présentations, mais en plus, il n'hésite pas à reporter la faute sur moi, alors que nous nous sommes attardés que quelques minutes.

Sa mère émet un claquement de langue pas très distingué en me tançant d'un regard méprisant.

— Tu as bien les alliances ?

Mon cavalier tapote sur les poches de sa veste en acquiesçant de la tête.

— Très bien, dépêchons-nous d'entrer, la mariée ne va pas tarder.

Nous prenons la direction de la petite église de ce village blanc très pittoresque. Personne ne fait plus attention à ma présence. Ils marchent à grandes enjambées et me distancent rapidement. Je me demande comment cette mégère parvient à tenir le rythme avec des talons hauts. Pour ma part, j'ai du mal à crapahuter avec les miens.

Je rejoins mon cavalier sous la nef. Je m'empare de son bras et nous nous engageons dans l'allée centrale pour regagner nos places sous les regards curieux des convives déjà installés.

Mon attention se porte sur l'aîné de la fratrie, debout devant l'autel. Il porte un costume noir et une chemise blanche resserrée par une cravate sombre. La tradition espagnole voudrait que la chemise du futur époux soit brodée par la promise. Je ne pense pas que ce soit le cas. Je me demande si les mariés respecteront nos anciennes coutumes ou s'ils ont opté pour une célébration plus moderne, à l'image de beaucoup de jeunes gens d'aujourd'hui.

La réponse arrive en même temps que la mariée. Elle arbore une sublime robe de soie noire ainsi qu'un voile court en dentelle. La tradition l'a donc remporté. La cérémonie est très sobre et très longue et s'achève par les félicitations d'usage.

Les festivités se déroulent dans une hacienda louée pour l'occasion. Durant le court trajet en voiture pour s'y rendre, Esteban s'extasie sur l'union de son aîné avec Lolita. Une séquence photo est prévue dès notre arrivée, je regarde les jeunes épousés se soumettre aux directives exigeantes du photographe. Ensuite, c'est au tour des proches d'être immortalisés aux côtés du jeune couple. Les mariés prennent la pose auprès de leurs parents respectifs. Puis, défile les témoins, les frères et sœurs, les oncles et tantes et les membres plus éloignés.

Je note que personne ne m'a appelée pour que je pose près d'Esteban, non pas que je veuille être absolument sur les clichés, mais je me sens mise à l'écart. Sorti des contraintes de proche du marié, celui-ci est happé par de la famille ou par de vieilles connaissances. Les gens se retrouvent, se congratulent et discutent tambour battant. Solitaire parmi ces inconnus, je m'éloigne dans le parc, un verre de sangria à la main.

J'ignore combien de temps je reste à admirer les orangers et les bougainvilliers. Mon esprit s'égare et je rallie par la pensée la journée d'hier. Je revois le visage heureux de Rafael au moment où je lui ai proposé de se retrouver dimanche. J'aurais préféré être en sa compagnie aujourd'hui, je suis certaine que je ne me serais pas ennuyée. Franchement, je ne me sens pas à ma place ici.

Monsieur Peroti vient à ma rencontre.

— Ah, je vous trouve enfin, nous nous demandions si vous n'étiez pas rentrée à Séville à pied, plaisante-t-il. Nous passons à table, si je peux me permettre de vous escorter, jeune dame.

Il me présente son bras et je ne peux pas faire autrement que de m'en emparer.

L'homme adapte son pas au mien, il me raconte des anecdotes ce qui m'empêche de ruminer. N'était-ce pas à Esteban de venir me chercher ?

Nous pénétrons dans une salle décorée de brins de fleur d'oranger symbolisant le bonheur et la fécondité. La tradition perdure... Les invités sont déjà attablés. Je n'aurais pas dû m'éloigner, une fois encore, je me fais remarquer.

Mon cavalier est assis à la table principale entre son frère et la nouvelle belle-sœur de ce dernier. Monsieur Peroti surprend mon regard étonné. Il bredouille de vagues explications en me conduisant vers une chaise libre.

En gros, je comprends qu'il était impossible de m'inclure à la table des mariés sans déséquilibrer l'esthétique de celle-ci. La sœur de la mariée étant

célibataire, elle a été placée auprès d'Esteban. Ils ne pouvaient décemment pas l'éjecter de la table d'honneur sans froisser la famille de la mariée.

Me voilà remise en bout de table entre tata Rosita et tonton Pedro.

Je rumine ma déception. La conversation tourne vite sur ces "chers disparus", puis s'oriente vers leur état de santé. Je suis lotie on ne peut mieux !

Mon visage se tourne vers Esteban, nos regards se croisent et il hausse les épaules en écartant les mains en signe d'impuissance, avant de concentrer son attention sur sa voisine de gauche.

Isabella semble sous son charme et le lui fait bien comprendre en posant les doigts sur son bras. Je décroche les yeux avant d'en perdre l'appétit.

Le déjeuner est exquis, il y en a pour tous les goûts, le vin coule à flots, mais je préfère m'abstenir.

La cérémonie religieuse était interminable, mais que dire du repas qui ne dure pas moins de quatre heures ? Quatre longues heures passées à écouter Pedro déblatérer sur ses crises hémorroïdaires et Rosita sur les facéties de sa vésicule biliaire. Je n'en peux plus !

Mon calvaire s'achève au moment du découpage de la cravate du marié à l'épée de corrida. Ensuite, les invités se dispersent, certains rejoignent une salle adjacente où une piste de danse les attend, d'autres préfèrent discuter et rejoignent leur chaise.

Mes compagnons de table décident de dégourdir leurs articulations en allant explorer le parc arboré. Ils me proposent de les accompagner, ce que je décline gentiment.

Esteban arrive près de moi, Isabella pendue à son bras comme un koala à sa branche.

— Ça va, Caro, tu t'amuses bien ?

Il se fiche de moi !

Les premiers danseurs s'élancent sur la piste à la suite des mariés, rejoints rapidement par mon pseudo-cavalier et de la mante religieuse. Je les regarde virevolter un bon moment.

— Ils forment un beau couple, n'est-ce pas ? persifle une voix féminine derrière moi.

— Oui, la mariée est splendide.

— Je ne parlais pas de Lolita, mais de sa sœur et Esteban.

Un coup d'œil sur de mon épaule m'apprend que mon interlocutrice n'est autre que madame Peroti en personne.

— Nous n'avons pas eu le loisir d'échanger ensemble. Que faites-vous dans la vie, Carodilla ?

Non, ni celui d'être présentées d'ailleurs ! Je note toutefois qu'elle a retenu mon prénom.

— Je suis guide touristique.

— Oh, vous voyagez sans cesse donc. Enfin, je suppose que vous arrêterez lorsque vous convolerez à votre tour.

— Je suis sédentaire, j'ai cessé de courir d'un bout à l'autre du pays, il y a deux ans. J'en ai eu assez de partir du matin au soir, je n'étais jamais chez moi et ratais tous les événements familiaux majeurs. Et puis, je voulais profiter de ma nièce.

— Vous avez la charge de votre nièce ?

— Pas du tout ! Sofia réside avec ses deux parents, je vous rassure. Mais mon métier de guide locale me permet de la voir aussi souvent que je le souhaite et de vivre des moments privilégiés avec elle.

— Ainsi vous faites partie de ces personnes qui aident les étrangers à polluer notre ville ! Vous faites même pire puisque vous travaillez pour eux.

— Selena, cesse donc d'ennuyer notre invitée, gronde son mari, arrivé en renfort. Ta sœur a abusé du bon vin, elle commence à chanter des chansons grivoises. Tu devrais aller la calmer.

Sa femme témoigne son mécontentement en émettant un affreux bruit avec la langue et s'enfuit sans rien ajouter.

Je la regarde s'éloigner tandis que ses accusations tournoient dans ma tête. Polluer Séville ? Je suis très fière de montrer aux étrangers les joyaux de notre belle ville. Je n'apprécie pas du tout cette accusation gratuite.

— Veuillez excuser mon épouse, elle peut parfois se montrer blessante. Je vous assure que ses paroles dépassent souvent sa pensée. Bon, je ferais bien de la retrouver avant qu'elle ne bâillonne sa sœur.

J'esquisse un signe d'assentiment. Blessante, cassante, humiliante, les adjectifs ne manquent pas pour définir cette mégère.

J'attends encore une heure, accolée à un pilier, à regarder les autres s'amuser. Je pourrai me mêler à eux, mais l'envie n'y est pas et mes pieds me font affreusement mal. De jeunes femmes ont échangé leurs sandales à talons hauts contre des chaussures plates. Elles ont eu plus de jugeote que moi ou plus d'expérience en la matière et n'ont pas laissé leurs orteils piégés dans ces camisoles de force.

Le ballet des serveurs derrière moi m'oblige à penser qu'un dîner se profile. Je me sens lasse et incapable de supporter de nouvelles doléances de mes acolytes de table. J'en ai assez de faire tapisserie, j'ai envie de rentrer.

Esteban ne me raccompagnera pas, il s'amuse et ne boit pas que de l'eau, il m'a oubliée depuis longtemps.

Il ne me faut qu'une poignée de secondes pour prendre ma décision. Je m'éloigne afin de ne pas être gênée par la musique et appelle un taxi. Puis, je retourne dans la salle pour prendre congé des mariés et leur réitérer mes vœux de bonheur. Mon cavalier se déhanche toujours sur la piste, je choisis de ne pas le déranger, il ne s'apercevra même pas de mon absence. Quant aux Peroti, ils ont disparu de la circulation et sont probablement affairés à dessouler la sœur de Madame.

J'attends dans l'entrée lorsque des pas résonnent derrière moi, Esteban apparaît à mes côtés.

— Mon frère vient de me dire que tu partais.

— C'est exact, j'ai appelé un taxi, je ne voulais pas t'ennuyer avec ça.

Je lui fais comprendre à demi-mot que c'était son rôle en tant que cavalier de me raccompagner et qu'il manque à son devoir.

La silhouette gracile d'Isabella se détache dans l'encadrement de la porte, elle a la bonne idée de ne pas s'approcher.

Je la désigne d'un mouvement du menton.

— Je me demande ce que ta danseuse penserait de tout ça.

Esteban détourne le regard tout en s'ébouriffant ses cheveux, ce qui lui donne un air encore plus sexy.

— Elle et moi, c'est compliqué.

J'arque un sourcil.

— Tu m'étonnes !

Mon ton est ironique.

— Écoute, Caro, je suis conscient de t'avoir délaissée aujourd'hui et je m'en excuse.

La moutarde me monte au nez. Il y a encore quelque temps, j'aurais pris sur moi et serais rentrée sans rien dire, la tête basse et mon estime en berne. J'aurais noyé son manque de considération dans un pot de glace et dévoré une tablette de chocolat pour me venger. Cette fois, je ne peux pas parce que je vaudrais bien davantage que quelques mots rabâcher à la va-vite sans aucune sincérité.

— Pourquoi t’excuses-tu ? Pour m’avoir accusée d’être responsable de ton retard ce matin ou pour m’avoir ignorée toute la journée ?

— Je constate que tu m’en veux, réplique-t-il en se passant la main sur le menton.

— Tu accablais Juan de goujaterie, mais tu ne vaux pas mieux que lui.

Un silence de plomb s’abat sur nous. Je me détourne de cet individu aussi séduisant qu’égoïste et reprends :

— Je ne te demande qu’une chose, efface mon numéro de ton répertoire et oublie-moi. Les hommes comme toi ne m’intéressent pas.

Je replace l’anse de mon sac sur mon épaule pour me donner une contenance et sors attendre mon taxi.

J’ai passé une journée horrible, mes pieds me font un mal de chien à cause de ces maudits escarpins, mais je monte dans le taxi la tête haute. Pour une fois, j’ai dit ce que j’avais sur le cœur, je suis fière de moi.

Je passe une bonne nuit malgré la journée fastidieuse de la veille et me lève en super forme. Le sentiment de superbe qui m'a bercée jusqu'au sommeil n'y est pas étranger. Pour une fois, je ne me suis pas laissé monter sur les pieds. J'ai osé dire ce que je ressentais et énoncer mes griefs au principal intéressé.

Un nouveau jour, un nouvel homme. J'éclate de rire devant mon miroir tellement ce concept me semble irréal. J'enchaîne les rendez-vous comme Sofia les sucreries, c'est dire !

J'ai reçu plus d'invitation la semaine passée qu'au cours de la dernière décennie. Bon, d'accord, Carla n'y est pas étrangère. Mais pour une fois, cette invitation n'est pas de son fait.

Je n'attends rien de mon entrevue avec Rafael. J'ignore la raison qui m'a poussée à ouvrir la bouche pour lui proposer de se voir aujourd'hui. Peut-être est-ce la déception perçue lorsque je rejetais chacune de ses tentatives ? Ou le sentiment de culpabilité ressenti alors qu'il n'avait pas hésité à voler à mon secours et à celui des deux retardataires ? Quoi qu'il en soit, je lui dois bien ces quelques heures. Il m'a retiré une sacrée épine du pied, car le chauffeur voulait repartir sans le couple d'étourdis, me les laissant ainsi sur les bras. J'ai dû déployer un trésor de diplomatie pour l'astreindre à la patience. C'est finalement un peu d'argent qui l'a convaincu de faire preuve de plus de mansuétude.

Des coups tambourinés à la porte me font sursauter, j'en lâche mon lait pour le corps qui atterrit dans le lavabo en prononçant une flopée de jurons. Il ne me faut pas longtemps pour deviner qui s'annonce à cette heure matinale : Carla.

Elle avait décrété qu'elle viendrait récupérer son bien, prétextant en avoir besoin. Mon œil ! Ce joli morceau de tissu dormait depuis des mois au

fond d'une penderie. Je ne suis pas dupe, elle vient débriefer. Elle désire que je lui raconte la journée de la veille dans les moindres détails, curieuse comme elle est ! Elle ne va pas être déçue !

Mon enquiquineuse de sœur réitère ses coups. Je lâche un soupir, tout en enroulant un drap de bain attrapé à la va-vite autour de mon corps.

Carla hausse un sourcil dubitatif en m'apercevant habiller en tout et pour tout d'une serviette qui ne cache pas grand-chose.

— Je ne dérange pas, j'espère ? dit-elle en pénétrant dans la pièce tout en sculptant partout autour d'elle.

C'est à croire qu'elle s'attend à découvrir un adonis nu planqué dans un recoin. Elle va jusqu'à lancer un coup d'œil dans ma salle de bain dont la porte est restée entrouverte.

— Je me doutais que tu passerais, mais pas aux aurores, grommelé-je en étouffant un bâillement. La robe est là.

Je désigne de la main le vêtement suspendu à un cintre et remisé dans sa housse.

— Cela me gêne de te la rendre dans cet état, c'était déjà sympa de ta part de me l'avoir prêtée. Es-tu certaine de ne pas vouloir attendre afin que je la fasse nettoyer ?

— Il est presque midi ! Oh, toi, tu n'as pas dû t'ennuyer hier, s'écrit-elle joyeusement en remuant son index devant mon nez. Pour la robe, je m'en occuperai dans la semaine. Alors, raconte.

Elle s'installe sur le bord de mon lit, l'unique endroit où l'on peut poser son postérieur confortablement dans mon micro studio.

— La mariée était belle et la cérémonie longue.

Je souris intérieurement devant sa mine dépitée. J'imagine qu'elle s'attendait à autre chose, d'ailleurs, elle mouline des deux mains pour me signifier d'enchaîner. Seulement, ce matin, j'ai envie de jouer la coquine et de m'amuser avec ses nerfs. Je décide de la faire lambiner et passe mettre un grand tee-shirt qui me sert de chemise de nuit avant de tout lui raconter.

— Ils ont respecté les vieilles traditions. Lolita portait une superbe robe en soie noire et un voile en dentelle. Je suis partie avant la fin, j'ai loupé le moment où un invité les encercle autour de la cordelette ressemblant à un chapelet. Comment s'appelle-t-elle déjà ?

— El Lazo. Comment ça, tu es rentrée avant la fin ?

— Bref, le repas était succulent et le lieu magique. Pourtant, cette journée a été la plus minable de mon existence.

— Et tu t’es enfuie, termine-t-elle, consternée.

— Je m’ennuyais et mes orteils me faisaient tellement mal que je ne pouvais plus mettre un pied devant l’autre. Figure-toi qu’Esteban n’était pas à ma table, et puis il était trop occupé à faire le joli cœur auprès de la sœur de la mariée. Remarque, ça n’avait pas l’air de lui déplaire à celle-là. Que voulais-tu que je fasse ?

— Pourquoi as-tu laissé cette fille lui faire les yeux doux ? Il faut que tu apprennes à te battre, Caro, sinon nous n’y arriverons jamais.

Nous ?

Je la rejoins et m’assois à la tête du lit. Je m’appuie contre le mur en prenant soin de caler mon oreiller derrière mon dos pour plus de confort. Je plie les jambes et entreprends de lui relater la façon dont j’ai été écartée de la table d’honneur et l’horrible comportement de mon cavalier tout en me massant les orteils. Au fur et à mesure de mon récit, les traits de ma sœur se durcissent.

— Je t’avais prévenue, j’ai accepté de l’accompagner pour lui rendre service. C’est toi qui émettais toutes sortes d’hypothèses farfelues sur l’issue de cette sortie. Néanmoins, sa désinvolture à mon égard m’a blessée, je ne m’attendais pas qu’il m’ignore de la sorte.

— J’avais mis tant d’espoir en lui, s’insurge-t-elle en venant me rejoindre. Je pensais naïvement qu’il tomberait à tes pieds en te voyant.

Sa déception m’émeut. Je l’attrape par le cou et la serre contre moi. Nous restons ainsi quelque temps, comme nous le faisons quand nous étions enfants et que l’une de nous deux en avait gros sur le cœur. Je ferme les yeux pour apprécier ce moment fugace de complicité.

Carla s’écarte d’un coup sec.

— Enfin ce n’est pas la fin du monde, scande-t-elle en me frappant la cuisse. Hier, je pensais au fils Canuto. Comment s’appelle-t-il déjà ?

— Louis, réponds-je d’une voix atome.

— C’est ça. Je constate que tu te souviens de lui, c’est bon signe. Savais-tu que maman était toujours en contact avec sa mère ? Elles se sont rencontrées il n’y a pas si longtemps et il paraît qu’il est célibataire.

— Stop ! Tu m’avais promis.

— Tes premiers rencards n’ont pas été à la hauteur de tes attentes, je te le concède. Tu es déçue, ce que je comprends aussi. Mais est-ce une raison pour baisser les bras ? Crois-tu que les athlètes olympiques accèdent à leur meilleur niveau du premier coup ? Non. Ils tombent, se relèvent, et

recommencent jusqu'à ce qu'ils atteignent le but désiré. Ils n'abandonnent jamais.

— Je ne vois pas le rapport. Je n'ai jamais eu l'ambition de me lancer dans une carrière sportive.

Carla s'énervé. Elle quitte le lit et arpente la pièce.

— Arrête de jouer les idiots. On verra si tu feras toujours la maligne lorsque tu auras l'âge de nos parents et que tu te rendras compte que tu es passé à côté de ta vie. Tu dois persévérer jusqu'à trouver le bon.

De guerre lasse, je ferme les paupières, ma tête retombe lourdement contre le mur. Carla ne lâchera pas l'affaire, me caser est devenue une marotte obsessionnelle. Il faut que cela cesse, qu'elle me laisse tranquille.

— Qui te dit que je n'ai pas rencontré quelqu'un ?

Elle plonge ses prunelles ébène dans les miennes et me sonde du regard, sans doute pour deviner si je mens ou pas. Est-ce que j'affabule ? Oui et non. Pourtant, je ne cille pas devant son introspection oculaire.

— Je te rappelle que pas plus tard hier, tu étais encore célibataire.

— Je n'ai jamais prétendu ne plus l'être. Je t'annonce seulement que j'ai rencontré quelqu'un.

Elle se rapproche en plissant les paupières tel un fauve s'apprêtant à se jeter sur une proie.

— Qui ? Où ? Quand ? Comment ?

— C'était avant-hier. Il est français et s'appelle Rafael et...

— Pfff... encore un de tes touristes, me coupe-t-elle. Il va prendre du bon temps avec toi et repartir dans son pays. Adios, Caro, et merci pour la partie de jambes en l'air.

— Non, je ne crois pas. J'en serai plus sûr sur lui tout à l'heure, nous devons nous voir cet après-midi.

Carla me lance un regard soupçonneux.

— Tu es sûr que c'est prudent d'y aller seule ? Après tout, tu ne le connais pas vraiment. C'est peut-être un piège.

— Il faudrait savoir ce que tu veux !

— J'ai une idée. Donne-moi l'adresse, et je vous suivrai discrètement. Si ça tourne à l'aigre, compte sur moi pour appeler du renfort.

Elle plaisante, là ? Non, visiblement, elle est sérieuse. J'éclate de rire en imaginant le tableau.

— Écoute, Carla, tenté-je de la raisonner en gardant mon calme. Je suis assez grande pour savoir ce que j'ai à faire. Retourne chez toi et occupe-toi

de ta fille et de ton mari. Ce sera mieux pour tout le monde.

Devant son scepticisme, j'ajoute :

— Je te promets de t'appeler dès que je rentrerai pour te rassurer.

Elle finit par hausser les épaules.

— OK, je capitule. Après tout, si ce mec te plaît, c'est l'occasion parfaite pour te remettre en selle, mais j'en te supplie protège ton petit cœur.

OceanofPDF.com

Je rumine toute la journée en imaginant Caro dans les bras du gars de l'autre soir, la savoir avec un tel salaud me fiche en rogne. Comment a-t-elle pu tomber entre les griffes de ce dragueur invétéré ? Elle m'a tout l'air censée.

Je ne comprends pas qu'elle ne remarque pas les tromperies de son compagnon. Peut-être ferme-t-elle volontairement les yeux sur l'infidélité de son mec ? Qu'une fille comme elle fréquente un goujat pareil m'exaspère. Elle mérite tellement mieux. Je devine chez cette femme une belle personne, douce et pleine d'empathie, avec une gaieté et une joie de vivre inégalable. Caro irradie, elle est un rayon de soleil dans la grisaille de la vie.

Je n'étais pas amoureux de Lola et pourtant je la respectais. Je ne suis jamais allé voir ailleurs. Les occasions de la tromper au bar de Jack ne manquaient pourtant pas, je n'ai jamais cédé à la tentation.

Tous les vendredis soir débarquaient une brochette de filles prête à tout pour évacuer le stress de la semaine, un vrai défilé de chattes en chaleur. Un sourire enjôleur de ma part et c'était le jackpot. J'aurais pu en entraîner une paire dans les toilettes et faire mes petites affaires. Personne n'aurait trouvé à y redire, seulement je ne l'ai jamais fait.

Pour éviter de penser à Carodilla, je décide de m'occuper l'esprit. Je suis ici dans un seul but : vider cet appartement. Autant passer ma frustration sur le tri qui m'attend. Je marque un moment d'arrêt devant le portrait de ma mère qui me nargue. Je scrute ses traits fins, et l'amour débordant de son regard. Tout ceci m'interpelle et ne fait rien pour apaiser mon humeur orageuse. Au contraire, ce tableau suscite une multitude de questions auxquelles je n'ai aucune réponse.

Mon père nous a lâchement éjectés de son existence. Dans ce cas, pourquoi a-t-il gardé ce portrait sous les yeux ? Pourquoi n'a-t-il pas cherché à me rencontrer puisqu'il s'intéressait à ma vie et m'épiait de loin ? C'est un mystère qu'il me faut éclaircir.

Je regarde le fourbi qu'il me reste à trier en espérant y trouver des réponses.

Je jette l'éponge une demi-heure plus tard, je n'ai pas la tête à ça. Ce travail n'atténue en rien le feu qui coule dans mes veines. Je vis par procuration ce maudit mariage en me demandant sans cesse ce que fait Caro à l'instant présent. Je l'imagine avec l'autre et cela me tue. J'étouffe, j'ai besoin de prendre l'air.

J'attrape mon trousseau de clés, range mon smartphone dans la poche arrière de mon jean et pars sillonner la ville jusqu'à ne plus pouvoir réfléchir.

Hélas, je ne vais pas bien loin, mes plans tombent à l'eau en repérant une silhouette avachie sur une chaise. Manolo est assis à l'une des tables de son troquet, la tête entre les mains. L'expression "porter le poids du monde sur les épaules " prend alors tout son sens.

J'entre pour tenter de lui apporter un peu de réconfort. Manolo souffre et n'a pas les moyens de s'offrir les services d'un extra. Ses douleurs s'accroissent le soir, l'empêchant de trouver le sommeil. Il n'a pas le moral et me prévient d'une voix éraillée qu'il n'a plus le choix, il doit vendre son établissement. Sa peine est évidente. C'est alors que je pense au pécule hérité de mon père. Je n'en veux pas, mais je peux en faire profiter quelqu'un, Manolo par exemple.

Ne souhaitant pas lui donner de faux espoir, je préfère contacter le notaire avant de lui en parler, mais s'épancher et discuter un peu lui fait du bien. Je le quitte après plusieurs heures passées à converser de tout et de rien, et finis par lui arracher la promesse de consulter un médecin avant de contacter un agent immobilier. En mon sens, c'est la première chose à faire. Il est trop tard pour aller prendre l'air, je rentre directement. Je dois demander conseil à Olivier.

Je m'enveloppe d'un nuage de parfum, rabats une mèche récalcitrante. Les ridules au coin de mes yeux m'apparaissent plus prononcées que d'ordinaire, vraisemblablement le résultat de la nuit agitée. Je n'ai pas cessé de ressasser en me retournant dans le lit.

Je m'approche de la fenêtre pour la énième fois pour la guetter. Cette fois est la bonne, je la vois approcher.

Je consulte mon portable et étire un sourire satisfait en constatant qu'elle est en avance. J'aimerais la rejoindre immédiatement, mais je refrène mon empressement craignant éveiller ses soupçons. Je l'espionne à son insu, mais je préfère qu'elle l'ignore. Elle me prendrait pour un détraqué !

Caro ôte le sac à dos de ses épaules, l'ouvre et en retire ce qui me semble être un livre. Elle s'assoit toujours sur le même banc, celui du milieu, et se plonge dans son roman. Les nerfs à vif, je finis par la rejoindre.

— Holà, me salue-t-elle d'un ton enjoué en me découvrant devant elle.

— Holà.

— Tu as la tête des lendemains difficiles, la soirée a été longue ?

Si elle savait !

— Je suis resté tranquillement chez moi, mais j'ai mal dormi. Et toi, comment s'est passé le mariage ?

Elle referme son bouquin et le range dans son sac avant de se mettre debout.

— Il est encore tôt. Où veux-tu aller ?

J'enregistre qu'elle esquivait ma question.

— Tu es plus amène de connaître des endroits sympas, je te laisse le choix.

— D'accord, opine-t-elle.

Elle réfléchit en mordillant son index.

— Je sais, s'écrie-t-elle d'un coup. C'est très animé, je suis sûre que cela te plaira.

J'acquiesce d'un signe de la tête. Aucun de nous ne possédant de véhicule, nous optons pour les transports en commun.

Je reconnais tout de suite l'endroit, j'y suis déjà venu avec Olivier. Nous dépassons le restaurant où nous avons dîné, le fameux soir où j'avais surpris son fameux « ami » draguer ouvertement une autre femme en son absence.

Je lui suggère de prendre une table dans un petit bistrot intimiste, bien loin de l'établissement huppé de l'autre soir. Mon choix s'avère excellent, il n'y a pas grand monde. Caro me propose de nous installer en extérieur afin de profiter des premiers rayonnements du soleil. Nous sommes en mars et il

fait bien 18 degrés. J'accède à sa requête, je suis prêt à accepter à tous ses désirs.

Un serveur s'avance et prend notre commande. Elle opte pour un jus de fruits. Moi, pour un Coca.

— Alors, ta journée d'hier ?

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. La mariée était belle, mais ce samedi a traîné en longueur.

Sa moue dépitée me laisse à penser qu'elle ne s'est pas amusée autant que je le pensais.

— Pourtant, tu as dû retrouver de la famille ? C'est en général lors de ces évènements que l'on se rapproche des oncles et tantes que l'on n'a pas vus depuis longtemps.

Le garçon revient à notre table et dépose nos boissons devant nous avant de disparaître à nouveau. Je redoute qu'elle profite de cette interruption pour ignorer ma question. Elle secoue la tête en prenant une gorgée de son jus.

— Non, je ne connaissais personne. Le marié était le frère d'Esteban, un ami.

Elle enchaîne en me détaillant les pratiques des mariages espagnols. Elle a une façon passionnante d'expliquer les choses, son visage est le miroir de ses émotions, je suis hypnotisé. Elle sait captiver son auditoire et pourrait me réciter des versets de la Bible que je serais fasciné.

— Et toi, Caro, te marieras-tu en noir ?

Mais qu'est qui m'a pris de dire ça !

Elle éclate de rire.

— Je n'ai jamais pensé à ça et je ne suis pas prête à convoler. Il faudrait déjà que je déniche l'heureux élu et ce n'est pas gagné.

Elle semble réfléchir, les yeux perdus dans son verre et reprend :

— Je crois que je choisirai une robe blanche avec des pois noirs uniquement pour embêter ma sœur, elle en fera une syncope.

— Tu ne t'entends pas avec elle ?

— Elle s'est mise en tête de me trouver un mari, m'entraînant dans des rencards plus improbables les uns que les autres, je ne te raconte pas ! Mais mes histoires de famille ne doivent pas t'intéresser. Depuis tout à l'heure, je ne parle que de moi, c'est gênant. À ton tour de te dévoiler un peu.

Voilà qui pique ma curiosité.

— Je veux tout savoir de tes affreux tête-à-tête. Alors, je t'écoute. Je répondrais ensuite à tes questions.

OceanofPDF.com

La chape de plomb qui écrase mes épaules et tenaille mon cœur depuis deux jours s'amenuise au fur et à mesure que Caro me narre ses déboires.

— Vas-y, ne te gêne pas, moque-toi de moi, tu n'attends que ça !

Elle prend un ton fâché, démenti par l'éclat amusé de ses yeux, tout en tendant une main vers le plat de tapas posé à mi-distance entre nous. Elle hésite, en choisit un, et croque un morceau délicatement tout en fermant les yeux pour le savourer. Sa gourmandise m'amuse.

— Pas du tout, je t'assure. Je suis heureux que les manigances de ta sœur n'aient pas fonctionné sinon tu ne serais pas assise en face de moi.

Elle réfléchit, immobile, le coude droit en appui sur la table, les restes de l'amuse-bouche en suspension au bout des doigts.

— Pas faux, concède-t-elle en enfournant le dernier bout du Péquillos farci entre ses lèvres.

Encore une fois, elle ferme les yeux, se délectant des saveurs qui encensent les papilles.

Seigneur, je souhaite devenir un tapas et finir sur ses lèvres !

— Bon, maintenant c'est ton tour.

— Que veux-tu savoir ?

— Tout.

Elle s'accoude à la table et pose le menton sur ses mains jointes, pour écouter un résumé condensé de ma vie. Je lui révèle les grandes lignes, enfin presque.

Je passe sous silence ma dernière relation et surtout la façon minable dont elle s'est achevée.

— Et tu as décidé de rester, achève Caro, les yeux luisants d'espoir.

— Tout s'entremêle dans ma tête. Pour être tout à fait franc, j'ignore ce que je vais faire. Dans un premier temps, je dois trier les affaires de Pablo.

Je marque un moment d'arrêt, ne sachant plus comment prénommer celui à qui je dois la vie. Après tout, Paulo ou Pablo, quelle importance ?

— Son appartement est un vrai capharnaüm, il y a du boulot. J'ai déjà trié des choses, mais il devait être atteint de syllogomanie. Il y en a partout ! J'espère découvrir parmi ce bric-à-brac des pans de sa vie, avec un peu de chance, cela m'aidera à le comprendre et à trouver des réponses aux questions que je me pose.

Caro acquiesce d'un air entendu.

— Je te le souhaite, et tes grands-parents ?

— La famille de mon père ne s'est jamais manifestée, tant pis pour eux, affirmé-je d'un timbre un peu trop cassé à mon goût.

Caro doit ressentir mon mal-être, elle pose la main sur mes doigts en marque de soutien. Je m'éclaircis la voix en reprend :

— Ma mère vit à Malaga. Elle est venue rejoindre sa sœur à la mort de son mari. Mes parents sont nés ici, je ne sais plus si je te l'ai dit.

Elle réfute en secouant vigoureusement la tête.

— Ils se sont exilés en France pour trouver du travail, ma mère y est restée jusqu'à la retraite. Ma tante à une fille qui vit à Barcelone. Elle est mariée et a des enfants, mais je ne les connais pas.

— Il n'y a donc personne qui t'attend en France.

Je sens poindre une question dans son ton affirmatif. Tiens, tiens, cherche-t-elle à savoir si je suis déjà pris ?

— Personne, excepté Olivier. Nous passons moins de temps ensemble depuis qu'il est en couple et qu'il va être papa.

Et je pense le voir encore un peu moins maintenant que je ne suis plus avec la meilleure amie de sa femme ! Cependant, je garde cette réflexion pour moi, Caro n'a pas besoin de le savoir.

— Et ton travail ? s'enquiert-elle.

— Je peins, cela ne suffit pas à payer les factures, donc je fais de petits boulots supplémentaires pour arrondir les fins de mois.

Je me remémore l'ultimatum de Jack et la façon dont il m'a éjecté de son entreprise, sans aucune considération pour les services que je lui avais rendus auparavant.

Une idée se fraye alors doucement dans mon cerveau.

— Je n'ai pas pris de décision ferme et définitive à propos de mon avenir. La vie parisienne ne me manque pas autant que je l'aurais cru, et puis ma

mère serait heureuse de me savoir ici, plus proche d'elle. Et il y a Manolo, le patron du café d'à côté.

— Oui, je me suis précipité chez lui l'autre jour.

— Il a des ennuis de santé, et réfléchis à céder son établissement. En attendant, je vais lui proposer mon aide.

Caro affiche une grimace.

— Il va sans doute recevoir la visite du clan Cortès.

Devant mon regard interrogatif, elle continue :

— Ce sont des vautours qui s'emparent des commerces du quartier. Je suis assez étonnée que l'un des deux fils ne t'ait pas encore démarché puisque tu es étranger et susceptible de vendre. Leur procédé est toujours le même, ils s'en prennent aux plus faibles. Ils guettent leurs futures proies de loin à la manière des prédateurs et lorsqu'elles sont fragilisées, ils lui donnent le coup de grâce.

— C'est-à-dire ?

— Ils négocient plus bas que le prix du marché et obtiennent le bien malgré tout, c'est exaspérant. Ils ont pour cible des commerçants ou artisans dans le besoin ou endettés. Ils ont acquis déjà cinq emplacements de cette façon. Le dernier en date était la boulangerie, un peu plus haut. Madame Quijada venait de perdre son époux et avait du mal à recruter un employé pour le remplacer. L'un des fils Cortès a réussi à l'embrouiller, arguant qu'elle ne trouverait jamais personne. Elle a cédé sous sa pression. C'est désormais l'enseigne d'une chaîne industrielle qui a ouvert ses portes.

— La municipalité laisse faire ?

— Ils sont malins et ne dépassent pas la ligne de l'inégalité. Tant que les contraintes liées au quartier sont respectées, et que les façades ne sont pas dénaturées, la ville ne peut rien faire. Je pressens que ton voisin va bientôt être contacté.

Elle regarde sa montre et s'aperçoit de l'heure tardive. Cela fait plusieurs heures que nous conversons, nous dévoilant tour à tour.

Je hèle la main pour appeler le garçon.

— C'est réglé, je te devais bien cela après le service que tu m'as rendu l'autre jour, conclut-elle, fière de sa manœuvre.

— Je n'ai pas pour habitude de laisser la note à mon invitée.

— Ce que je ne suis pas vraiment. Disons que la prochaine fois, elle sera pour toi et n'en parlons plus.

Je rebondis immédiatement.

— Quel soir de cette semaine es-tu libre ?

Elle lâche un rire cristallin devant mon empressement.

— À bientôt, Rafael.

— Hey ! Tu ne penses tout de même pas te débarrasser de moi si facilement ? Je te raccompagne.

— Inutile, je n'habite pas très loin.

— J'insiste, je m'en voudrais jusqu'à mon dernier souffle s'il t'arrivait quelque chose.

Ses épaules s'affaissent légèrement, je perçois le moment où elle capitule.

Nous sortons de l'établissement, la nuit est tombée et le temps s'est rafraîchi. Caro ressert les pans de son vêtement, je retire mon pull et le dépose sur ses épaules.

— Tu vas être gelé.

Elle proteste pour la forme, mais je suis certain qu'elle apprécie mon geste.

— Mais non, j'ai une veste chaude et n'oublie pas que je suis parisien, j'ai l'habitude aux températures basses.

Durant le trajet, Caro m'avoue demeurer dans une dépendance contiguë à la maison de ses parents. Nous débouchons dans une rue pavillonnaire, ma compagne semble plus fébrile.

— C'est ici, dit-elle en se tortillant les doigts nerveusement. Je te remercie de m'avoir raccompagnée, cela va te faire un bout de chemin pour rentrer. Je ne travaille pas dimanche prochain, si ça te dit, nous pourrions visiter Séville, ainsi nous serons quittes.

Elle vient déjà de régler le resto, c'est amplement suffisant, mais je ne vais pas me tirer une balle dans le pied en le lui faisant remarquer, alors j'accueille sa proposition avec enthousiasme.

Pourtant, elle détourne le regard, je ressens son anxiété. J'avance et me penche vers elle afin de déposer un léger baiser sur sa joue, mettant ainsi un terme à son supplice.

— Bonne nuit, Caro, fais de beaux rêves. À dimanche, n'oublie pas.

Je recule à regret en ébauchant un rictus contrit, puis opère un demi-tour improbable. Je n'ai aucune envie de la laisser. Je marche à bonne cadence, en m'astreignant à ne pas regarder au-dessus de mon épaule, sinon je suis capable de la rejoindre en courant.

Arrivé au carrefour, je ne tiens plus, je ne peux pas m'empêcher de me retourner. Elle est restée statufiée à l'endroit où je l'ai quittée. Elle me fait un dernier signe de la main et regagne son logement. Elle a disparu. La semaine va être longue.

OceanofPDF.com

Je passe une seconde nuit merdique, un pressentiment me dit que la journée à venir ne le sera pas moins. Mon insomnie n'incombe pas pour cette fois-ci aux beaux yeux de Caro. Il faut avouer qu'elle s'est frayée une place de choix dans mes rêves les plus intimes. Dans un sens, j'aurais préféré que ce soit elle qui me tienne éveillée. Hélas, cela n'a pas été cas. Les rouages de mon cerveau nébuleux en ont décidé autrement, même si la douce accompagnatrice n'est jamais loin de mes songes.

Hier soir, sur le chemin du retour, des bribes de notre conversation me revenaient sans cesse. Elles m'ont poursuivi et m'ont tenu éveillé une bonne partie de la nuit, de la même façon qu'elles me tirent de mon état de somnolence avant l'aube.

Agacé de ne pas retourner au pays des rêves, je finis par me lever et me faire couler un café. J'emporte ma tasse jusqu'à ma paillasse de fortune, le canapé. Ma couche est inconfortable, mais mes côtes ont déjà connu pire.

J'ai décidé de m'installer là, dans la salle à manger qui fait office de salon. Je n'ai pas pu me résoudre à dormir dans le lit de Pablo, tout comme je n'ai pas pu vider son armoire et me débarrasser de ses vêtements. Je l'ai ouverte, puis refermée. Je sais, c'est idiot !

L'appartement tout entier à la même superficie que la boutique et l'atelier assemblé, il n'est par conséquent pas très grand. Tout y est condensé. Il comprend un salon débouchant sur une cuisine aussi étroite qu'un couloir, impossible d'y prendre un repas. Au fond, un petit vestibule mène à la salle de bain et aux deux chambres dont l'une a été transformée en bureau. La seconde est la tanière de l'ancien maître des lieux. Pour le moment, je me suis attelé à jeter les flyers publicitaires, les canettes vides ainsi que des cartons alimentaires usagers, c'est d'ailleurs ainsi que j'ai découvert la boîte contenant les photos de moi.

Alors que je cogitais cette nuit, allongé sur le dos, les mains derrière la nuque en fixant le plafond, je me suis demandé si les Cortès n'avaient pas déjà contacté Manolo. Il ne m'en a pas parlé, mais cela expliquerait sa mine décomposée et son état défaitiste. Je vais devoir tirer cette histoire au clair, et pour cela, il me faut davantage de temps. De la même manière qu'il m'en faudra davantage pour vider ces lieux de l'amoncellement de choses qui y règne.

Je réfléchis, assis sur les coussins à moitié défoncés qui me servent de matelas, une tasse à la main.

Un jet de luminosité perce au travers des vantaux fissurés, je les ouvre et m'appuie sur le chambranle pour admirer le spectacle. Une quiétude s'échappe de la place. Le soleil prend son envol au-dessus des toits, le ciel vire dans un ton orangé et je retrouve un semblant de paix.

Un cycliste pédale à cadence régulière alors que les lieux se réveillent doucement. Mes pensées rejoignent Caro. Que fait-elle à cette heure matinale ? Dort-elle encore ou s'affaire-t-elle à se préparer pour attaquer une journée de travail ? Je voudrais être le premier à entendre les intonations de sa voix encore ensommeillée, avoir la primeur de lui murmurer les premiers sons de la journée. Je n'ai même pas pris son numéro, quel imbécile !

Tout se déroule tellement naturellement, simplement entre nous, que je n'y ai même pas pensé. Je vais devoir corriger cet impair rapidement.

Des oiseaux ont élu domicile dans les orangers et gazouillent gaiement. Ici, je me sens bien, je suis à des années-lumière du chaos parisien où chaque matin mes tympanes sont dérangés par des cacophonies de klaxons et du vacarme de la circulation.

Un bruit de roulement attire mon attention. Il s'agit qu'un coursier qui pousse un chariot, un rideau métallique se relève en brisant le silence. La ville se réveille doucement.

Je viens de prendre la décision de rester, au moins le temps d'élucider ce qu'il se trame avec Manolo et de finir de vider l'appartement. Cela signifie aussi que je vais devoir appeler Olivier pour le lui annoncer et régler un petit souci : récupérer mes toiles endommagées.

Je passe une main nerveuse dans mes cheveux, en arpentant la pièce de long en large. J'en suis à mon quatrième café, espérant me doper à la caféine pour compenser mon manque de sommeil.

Malheureusement, ce stratagème exacerbe un peu plus mon agitation. Manolo n'est pas à son poste, il n'a pas ouvert son bistrot. Chacune de mes tentatives pour le retrouver a été infructueuse, la porte reste désespérément close. J'ai déniché le numéro de téléphone de l'établissement, personne n'a daigné répondre.

En désespoir de cause, j'ai fini par envoyer de petits cailloux dans les fenêtres de l'étage, celles de son appartement, sans résultat.

Je ne comprends pas, il semblait aller mieux au moment de mon départ, la veille il m'a encouragé à rejoindre Caro. Je n'aurais pas dû l'écouter et l'abandonner aux prises de sa mélancolie.

J'imagine mille scénarios plus sinistres les uns que les autres. Est-il tombé pendant son sommeil ?

Des flashes de l'homme, gisant dans son sang, au pied de son lit me donnent la chair de poule. A-t-il décidé d'en finir une bonne fois pour toutes avec ses souffrances et ses tracas ? Je relègue cette horrible idée dans un coin de mon cerveau, préférant ne pas penser à cette hypothèse radicale.

Je ressens le besoin de parler à quelqu'un, et Olivier ne répond pas. C'est ma cinquième tentative, je tombe une fois de plus sur la boîte vocale. Je balance mon portable de frustration, il rebondit sur les coussins du canapé.

Quelques minutes s'égrènent avant que je ne perçoive un son indiquant la réception d'un texto. La déception est cuisante. Ce n'est pas Olivier, mais une alerte de ma banque.

Ma conseillère me somme de la rappeler rapidement. Je pressens les problèmes arrivés. À coup sûr, mon compte a viré au rouge carmin et je vais avoir droit à un sermon en bonne et due forme. Lola est dans une mauvaise passe, je ne me résous pas à empirer les choses, même si elle n'a pas eu cette générosité envers moi. Je n'ai pas supprimé le virement correspondant au montant qu'elle me réclamait chaque mois. Je le lui verserai jusqu'à ce qu'elle trouve une solution ou du boulot.

J'appuie sur la touche de rappel en m'astreignant au calme, je vais devoir me montrer persuasif. Surpris de ne pas tomber sur un répondeur, mais sur miss sangsue en personne. Je prends ma plus belle voix pour plaider ma cause. Elle ne me laisse pas le temps d'en placer une.

J'entends du bruit à l'extérieur, je me dirige vers la fenêtre, le smartphone collé à l'oreille, espérant apercevoir Caro. Malheureusement, son banc préféré reste vide, je ne la vois nulle part. Je me reconcentre sur le

monologue de mon interlocutrice. Il est question d'investissements, de livrets aux noms syllabiques et de CAC 40.

Je comprends que l'héritage de Pablo vient d'atterrir sur mon compte. Je n'en voulais pas, mais maître Lambert m'avait suggéré de prendre le temps de la réflexion, et que si je ne changeais pas d'avis, je pourrais toujours en faire don à une œuvre de charité de mon choix.

Je raccroche à la fois hébété et rasséréné. Cette nouvelle m'ôte une épine du pied. Je ne désirais rien de mon père, mais je suis heureux de piocher dans le pécule qu'il me lègue. Je ne suis pas dépensier, il en restera. Et puis, j'aimerais inviter Caro et aider Manolo.

Je n'avais pas remarqué la présence d'une petite enveloppe sur le coin gauche de mon écran. Il s'agit d'un SMS d'Olivier. Il est écrit en majuscule que ce n'est pas la peine de le harceler, il est en réunion toute la journée, et donc injoignable. C'est vraiment une journée de merde !

Je tape un message lui annonçant ma décision de rester un moment et lui demande de récupérer mes toiles, je ne veux pas déranger Mireille plus longtemps avec mes croûtes.

Je pose le doigt sur la touche d'envoi avec un sourire railleur aux lèvres. Je connais Olivier, il va ruminer toute la journée en se questionnant sur les raisons de mon revirement.

Tiens, il me semble entendre la voix de Manolo, je me penche au-dessus du rebord. Il discute avec un homme, une canne à la main. Il porte un costume écriqué et un couvre-chef ridicule repose sur son crâne, mais il est en forme. Un poids énorme s'envole de mes épaules.

Je refrène mon inquiétude en débouchant sur la place avec un groupe de mamies plutôt dissipé. Je garde plus particulièrement un œil sur quatre d'entre elles.

Je les ai repérées immédiatement à la sortie du bus à leurs vêtements colorés et leurs paupières outrageusement fardées. Ce quatuor me donne du fil à retordre. Elles gloussent, ricanent pour un rien et se trémoussent comme des adolescentes dès qu'un bel homme se trouve sur leur chemin. J'ai bien remarqué qu'elles reluquaient plus les postérieurs de ces Messieurs que les œuvres d'art que je leur présentais.

Je rejoins le centre du square avec un poids en moins sur la poitrine. Le café de Manolo est ouvert, ce n'était pas le cas ce matin. J'ai trouvé étrange cette fermeture au lendemain de la troublante conversation avec Rafael. Cela m'a chamboulée et tourmentée. Je n'ai pas pu m'ôter de ma tête que quelque chose de grave était survenu.

Je glisse un œil vers la terrasse, un homme est attablé en lisant un quotidien. Tout a l'air normal.

Les têtes blanches (enfin, pratiquement toutes le sont) s'évalent autour de moi. Je leur débite mon speech habituel en insistant bien sur le fait qu'elles doivent être im-pé-ra-ti-ve-ment de retour dans 20 minutes précisément.

Mon groupe s'éparpille comme une flopée de moineaux. Je regagne mon banc préféré, sors ma bouteille thermos qui ne me quitte jamais, et bois une lapée d'eau. Parler toute la journée m'assoiffe. Puis, j'ouvre un roman afin de retrouver les personnages que j'affectionne, prête à dévorer un nouveau chapitre de leur aventure. Mon marque-page m'échappe, je me penche pour le ramasser. Je ne peux pas empêcher mon regard de glisser vers la maison qui fait l'angle, celle dans laquelle l'homme qui occupe mes pensées demeure. Les persiennes sont closes et le rideau abaissé.

Je vois le client de la terrasse quitter les lieux, son journal sous le bras. Rafael apparaît un plateau à la main et un torchon immaculé coincé dans la ceinture de son jean. Il dessert ce qui me semble être une tasse à café et hausse le visage vers moi. Nos regards se heurtent, les commissures de ses lèvres se relèvent et un petit sourire en coin apparaît.

Mon corps est parcouru d'un délicieux frisson tandis que mon palpitant accélère, le traître ! Rafa me fait signe d'approcher. Je m'exécute en réduisant rapidement la distance qui nous sépare.

— Holà,

— Holà, répète-t-il en me gardant prisonnière de ses iris pailletés d'or.

Il tire une chaise et m'invite à m'y installer en exécutant une petite révérence.

— Assieds-toi, je t'offre une consommation.

Je tente d'objecter, il ne m'en laisse pas le temps.

— C'est la moindre des choses, après t'avoir laissé régler le dîner hier soir.

J'ai cru bien faire, je comprends que je l'ai vexé.

— Je te devais bien ça après l'aide que tu m'as apportée vendredi.

— Je te préviens, le week-end prochain, tu ne pourras pas manœuvrer si facilement. Te voilà avertie, conclut-il avec un clin d'œil espiègle.

— Si la proposition tient toujours, je veux bien une menthe à l'eau.

— C'est parti.

Rafa exécute un quart de tour et file vers l'intérieur, le plateau en équilibre manié avec une dextérité maîtrisée.

Je le suis du regard de la manière que le feraient les mamies dragueuses. Je lorgne son recto et plus précisément l'endroit en dessous de la ceinture. Mes joues me cuisent, je détourne vivement les yeux pour ne pas ressembler à une tomate bien mûre. Rafa vient de me surprendre en pleine séance de voyeurisme grâce au reflet de la porte vitrée. Ben oui, je suis coupable et prise en flagrant délit de contemplation fessier.

Il revient quelques minutes plus tard, et dépose ma boisson devant moi.

— Je me suis inquiétée ce matin en découvrant le bar fermé, surtout après notre conversation d'hier. Manolo va bien ?

Mon serveur préféré passe une main dans ses boucles folles, ce qui lui donne un style décoiffé drôlement sexy.

— Ne m'en parle pas ! Je me suis fait des cheveux blancs en inventant des hypothèses toutes plus farfelues les unes que les autres.

Il se penche vers moi et ajoute sur le ton de la confidence.

— Je suis allé jusqu'à imaginer qu'il avait été enlevé par le clan Cortès, c'est dire !

La bouche de Rafael est si proche et si tentante. Une bouffée de fragrance boisée envahit mon espace et perturbe mes sens. Heureusement, il a la sagesse de reculer avant que je ne commette une bêtise.

— J'ai fait la même chose, avoué-je.

— Tu es venue ce matin ? Je ne t'ai pas aperçue.

— Oui, mais je ne suis pas restée. J'ai dû accompagner certains excursionnistes désireux de vider leur vessie dans un autre bar, un peu plus loin.

C'est à cet instant que les mamies chahuteuses pénètrent sur la terrasse. Claudie passe derrière mon serviteur et le bouscule sans aucune gêne.

— Veuillez m'excuser, jeune homme, à mon âge et vu l'ampleur de mon postérieur, mes gestes ne sont plus si habiles.

Je jurerais qu'elle l'a fait exprès. Rose pouffe dans sa main tandis que Josie lève deux pouces en l'air dans ma direction, tout en clignant de l'œil de façon explicite. La plus discrète, Janine, rougit en fixant le sol. Elle est la première à prendre congé et à rejoindre une table à l'intérieur. Les autres finissent par la suivre en se dandinant, sous le regard goguenard de Rafael.

— Cette basse-cour est avec toi ?

— Elles font partie du groupe que j'accompagne, oui. Et je serais à ta place, je me méfieraient et ne les laisserais pas sans surveillance indéfiniment. Elles risqueraient de faire des misères à ce pauvre Manolo.

— Il n'est pas présent.

Je fronce les sourcils, inquiète.

— Comment va-t-il ?

— Il était chez le médecin ce matin, mais je n'ai pas le temps de t'en dire plus si je ne veux pas que les Miss bigoudis se servent elles-mêmes et dévalisent le bar. On peut se voir dans la soirée, je t'expliquerai tout, après ton travail ?

— Je vais rentrer tard, j'ai encore deux visites après celle-ci, et un rendez-vous avec ma supérieure.

— Des problèmes ? s'inquiète-t-il.

— Non, nous devons discuter des plannings pour les mois à venir.

— Dans ce cas, je t'invite à dîner. Que dirais-tu de goûter ma spécialité ?

J'ouvre la bouche, mais je suis dans l'incapacité de prononcer une parole. Que sous-entend-il exactement ?

Il perçoit mon trouble et s'empresse d'ajouter :

— En tout bien tout honneur, bien sûr. Cela me dédouanera pour t'avoir laissé payer hier. Tu me fais confiance, n'est-ce pas ?

Je porte mon index à mes lèvres et les tapote en faisant mine de réfléchir.

— Je ne sais pas, réponds-je, taquine.

Un pli soucieux barre son front.

— D'accord. Où nous retrouvons-nous ? m'empresse-je de demander.

— Chez moi. Donne-moi ton téléphone.

Je fouille dans mon sac à dos et lui tends l'appareil après l'avoir déverrouillé. Il pianote un bref instant et me le rend.

— Je me suis envoyé un message, tu n'as plus qu'à enregistrer mes coordonnées. Tu pourras me contacter et moi aussi. Préviens-moi dès que tu es arrivée et je viendrai t'ouvrir. Je vais rejoindre tes mamies en chaleur avant qu'elles ne brisent quelques cœurs. À ce soir.

Rafael appuie son dernier mot d'un clin d'œil complice. Quelques minutes plus tard, un son retentit, je regarde l'écran et découvre un émoticœur provenant d'un numéro inconnu. Rafael...

J'arrive devant le seuil de la boutique passablement en retard et furibonde. Ma réunion me laisse un arrière-goût amer.

Une de mes collègues est enceinte et je viens de me rendre compte que j'étais la seule à l'ignorer. Et ce, pour une simple et bonne raison, je vais devoir la remplacer durant son absence. Absence qui tombe à la pire période de l'année, celle où la foule est dense et les chaleurs torrides.

Ma supérieure m'a amadouée avec une augmentation substantielle. Encore une fois, j'ai cédé. Je suis incorrigible et surtout incapable de lui dire non. Tout le monde connaît l'expression "trop bon trop C ..." c'est clair, elle a été créée pour moi.

À peine ai-je envoyé le SMS que le mur d'aluminium se hisse.

— C'est ce qu'on appelle un service rapide, plaisanté-je dès que le visage de Rafael apparaît.

Il me rend un sourire en coin craquant.

— Je t'attendais.

Il s'efface pour me laisser entrer, redescend la grille et se tourne vers moi.

— Qu'est-ce que cette vilaine barre ? dit-il en passant son pouce sur mon front.

La douceur de son doigt sur ma peau me chamboule. Il est proche, beaucoup trop proche pour ma tranquillité d'esprit. Je recule légèrement pour rompre le contact avant de perdre pied.

Rafa fronce les sourcils.

— Tu n'as pas peur de moi, j'espère ? J'ai rabattu le rideau, car la porte vitrée n'a pas de serrure, elle ne ferme pas à clé.

— Non, non, m'empressé-je de le détromper, mais j'aurais dû annuler. Je ne suis pas de très bonne compagnie, je le crains. Ma réunion a été plus

longue que prévu et ne s'est pas déroulée de la meilleure des façons.

— Montons, tu vas me raconter tout ça.

Mon hôte me guide, nous passons dans une pièce sombre où sont entreposés des articles vendus en boutique, je présume qu'il s'agit d'une réserve.

Dans le fond, un escalier mène à l'étage. Rafa l'emprunte en se retournant à intervalle régulier afin de vérifier si je le talonne toujours.

— Bienvenue chez moi, enfin chez mon père.

La vingtaine de marches débouche dans un petit vestibule. Il m'invite à le suivre dans un salon, je devine rapidement qu'il s'agit de la pièce principale.

Un canapé aux coussins affaissés est accolé à une cloison, une table basse est enfuie sous un tas de papiers. Sur la gauche, je découvre une cuisine pas plus grande qu'un mouchoir de poche. Elle est tout en longueur et très étroite, je doute que deux individus puissent s'y croiser sans se tamponner.

Une immense bibliothèque remplie de livres reliés orne un pan de mur, à côté d'une fenêtre dont la vue plongeante donne sur le croisement de l'allée piétonne menant vers la cathédrale. En face se trouve le square et les bancs sur lesquels je me repose volontiers chaque jour, en attendant le retour de mes protégés. Mon hôte a donc tout le loisir de m'observer, je secoue la tête pour chasser cette idée. Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

Je continue d'observer les lieux. Un portrait de femme est mis à l'honneur, il fait face au divan de façon à être admiré. Une ouverture près du canapé donne accès à trois autres portes, sans doute des chambres. Rafa me laisse observer les lieux à ma guise.

— Ce n'est pas très grand et encore très encombré, je n'ai pas eu le temps de ranger avant ton arrivée, explique-t-il avec un rictus crispé.

Je roule les yeux au plafond et remarque l'absence de lustre, il y a uniquement une douille suspendue à un fil et une ampoule.

— Comment va Manolo ?

— Son médecin l'envoie faire des examens complémentaires, des radios, je crois. Ensuite, il devra consulter un rhumatologue. Mais selon les dires de son praticien, l'intervention est inéluctable.

— Le pauvre doit être effondré.

Le séduisant français se frotte la nuque, ce qui a pour effet de faire valser ses boucles folles qui frôlent l'encolure de son tee-shirt. Une envie subite de

passer ma main dans ses cheveux se manifeste, je regarde par la fenêtre pour penser à autre chose.

— C'est peu de le dire ! Néanmoins il prend mieux la chose depuis que je lui ai proposé mon aide, je l'épaulerai jusqu'à ce qu'il soit remis sur pied.

— Ça risque de durer des mois, m'exclamé-je en surprise.

— J'ai tout mon temps. Et toi, ta réunion ?

Je n'ai aucune envie d'en parler et encore moins de lui démontrer à quel point je suis une looseuse quand il s'agit de négocier mes conditions de travail. Je zappe le sujet et l'interroge sur un thème qui me tient à cœur.

— L'as-tu questionné à propos des Cortès ?

— Pas encore, je préfère le laisser digérer ce qui lui a annoncé le docteur avant d'aborder ce point. Je te fais visiter ?

Ravie qu'il n'insiste pas, j'opine vivement de la tête.

En plus de la pièce à vivre et du minuscule coin repas, je découvre un bureau surchargé de papiers en tout genre, certains jaugeant même le sol. Dans un angle, des cartons et des sacs poubelles remplis sont entassés et attendent d'être emportés à la déchetterie.

— Ne fais pas attention au désordre, déclare Rafa, un peu gêné. J'ai trouvé ce lieu dans un état déplorable et je n'ai pas eu le temps de jeter les encombrants. Et voilà la chambre, dit-il en ouvrant la porte en vis-à-vis.

Je regarde depuis le seuil bouche bée, le dessus de lit est couvert de cartons et de couvertures.

— C'est ici que tu dors ?

— Non. À vrai dire, je passe mes nuits sur le canapé. Je hais mon père depuis des années et pourtant je ne parviens pas à me débarrasser de ses effets personnels. Je n'arrive pas non plus à me coucher dans son lit. C'est là-dedans, dit-il en désignant sa tête. C'est idiot, je le reconnais, alors pour le moment, je me concentre à ranger les placards de la cuisine, désencombre le salon, et trie la tonne de documents délaissée dans le bureau. Ce que tu vois sur le lit était coincé en dessous, mon père ne jetait rien. Je voudrais le comprendre, mais mon esprit est de plus en plus confus.

— Pourquoi ?

— As-tu remarqué le portrait de femme dans l'autre pièce ?

C'est une question rhétorique, car il enchaîne.

— C'est ma mère, la femme qu'il a lâchement abandonnée il y a des années, à ma naissance plus exactement. Quel homme garde sous ses yeux les traits de sa compagne qu'il disait ne plus aimer ?

— C'est singulier, en effet.

— J'ai fouiné dans ses affaires et je suis tombé sur une boîte contenant des photos de moi, prises aux diverses étapes de ma vie. Il n'a jamais cherché à entrer en contact, alors qu'il se trouvait à quelques mètres, termine-t-il d'une voix fêlée.

Je pose une main sur son bras pour le réconforter.

— Il craignait probablement ta réaction ou alors c'est ta mère qui les lui envoyait.

— Non, je ne crois pas.

— Quoi qu'il en soit, tu ne peux pas continuer à dormir sur ce truc, affirmé-je en lui désignant du menton le canapé défoncé. Je pense qu'il va falloir réagencer cette pièce, ainsi que la chambre et pour cela tu peux compter sur moi.

OceanofPDF.com

Je souffle aussi fort que si j'effectuais un marathon de vingt kilomètres. En traversant les jardins de Murillo, je ralentis le rythme en me promettant de reprendre un footing quotidien. Je n'ai pas couru depuis le fameux jour où Lola m'a jeté dehors comme un vaurien. Depuis ce jour, je n'ai pas réussi à tenir un pinceau.

Un point de côté me pique le flanc droit. Je m'arrête, pose mes mains de part et d'autre de mes côtes et me penche en avant en soufflant longuement. Je réitère ce geste trois ou quatre fois, puis j'enchaîne avec une séance d'étirement. Les écouteurs toujours enfoncés dans les oreilles, je profite de la douceur des températures, je suis conscient qu'il pleut à Paris. Caro m'a dit que les horaires s'accommoderont bientôt à la chaleur estivale, nous ne pourrons plus travailler en début d'après-midi, il faudra s'adapter en fermant plus tard le soir.

Caro, je revois sa mine affligée en découvrant l'état de l'appartement. J'étais mortifié quand elle a été dénichée une pile de draps pour la mettre sous ses fesses en guise de coussin. Nous avons dîné assis à même le sol, autour de la table basse. Je n'ai même pas de mobilier décent pour l'inviter convenablement. Quelle honte ! Heureusement, le poulet basquaise à rattraper le coup, elle s'est régalée.

Elle m'a proposé son aide pour dégager la chambre. J'ai d'abord refusé, puis je me suis ravisé. Après tout, pourquoi pas ? Cela me donnera une excuse pour la revoir et pour passer du temps auprès d'elle.

Le dîner terminé, je l'ai raccompagnée sagement devant sa porte. Au moment de prendre congé, elle s'est hissée sur la pointe des pieds et a déposé un doux baiser au coin de ma bouche. Machinalement, mes doigts effleurent l'endroit où ses lèvres se sont posées. Cette fois, aucun voilage de la maison parentale n'a virevolté inopinément.

En empruntant la Calle Primienta, la musique est interrompue par une communication entrante. Le visage d'Olivier s'affiche sur mon écran. Je m'empresse de prendre l'appel, heureux d'avoir enfin de ses nouvelles.

— J'ai cru que tu étais mort, pourquoi ne m'as-tu pas répondu plus tôt ?

— Quel accueil ! Tranquillise-toi, je suis toujours vivant. Je ne t'ai pas rappelé, car nous étions partis quelques jours. Emma avait besoin de se changer les idées. Et hier, je n'ai pas vu le jour au boulot.

J'arrête de marcher, soucieux.

— Quelque chose ne va pas ? Ce n'est pas le bébé, rassure-moi.

— Non, ne t'inquiète pas. Alors, raconte, tu as décidé de rester finalement ?

J'éprouve une sensation étrange, il me cache quelque chose. Il réagit trop vivement et élude le sujet en orientant la discussion sur moi, exactement comme la fait Caro lundi soir, lorsqu'elle a refusé de me parler de sa réunion de travail.

Je n'insiste pas et lui relate la raison de mon revirement. Je tiens à aider Manolo, Olivier comprend, mais il renâcle en apprenant l'existence des Cortès.

— Dans quel pétrin vas-tu encore te fourrer ? râle-t-il. Je suis à des kilomètres, je ne pourrais pas te filer un coup de main si ça tourne à l'aigre.

— Je ne cherche pas les ennuis, je veux juste soutenir un ami. Quant aux Cortès, j'ignore s'ils ont déjà contacté Manolo, c'est Caro qui m'en a parlé.

Je me rends compte de ma bourde dès que j'ai prononcé le prénom de mon accompagnatrice préférée.

— Caro ? Qui est-ce ? Je comprends mieux pourquoi tu restes là-bas. Ce n'est pas le vieux cafetier qui te retient, n'est-ce pas ? raille-t-il.

A-t-il raison ? Lui aurais-je proposé mon aide s'il n'y avait pas Caro ? Franchement, je n'en sais rien.

Cela n'empêche pas que le ton sarcastique d'Olivier m'agace.

— Pourquoi ? Tu es jaloux ? C'est pourtant toi qui me conseillais de me mettre au vert quelque temps et de tenter l'aventure à Séville.

— Ouh là, ne te fâche pas ! En réalité, je m'inquiète pour toi et tu me manques.

Je ne m'attendais pas à un tel aveu. Lui aussi me manque, cependant Olivier a désormais Emma et bientôt un bambin. Je ne veux pas m'immiscer dans sa vie et devenir le célibataire "boulet" que l'on invite plus par pitié que par plaisir.

— Ce n'est pas toi qui me serinais que Séville n'était qu'à trois heures de vol de Paris et que c'était plus rapide que de descendre en voiture dans le sud de la France ?

— C'est vrai.

— Rien ne t'empêche de venir passer un week-end ou une semaine si le cœur t'en dit, avec Emma cela va sans dire, m'empressé-je d'ajouter.

— Je vais y réfléchir, mais je doute que tu puisses nous accueillir chez ton père, tu as vu l'état de l'appart ? Je ne sais pas comment tu fais pour vivre là-dedans.

— Je suis en train de le refaire, réponds-je un peu trop sèchement.

C'est vrai, quoi ! Sa remarque est vexante. Je n'y suis pour rien s'il était bordélique, et qu'il entassait tout.

— Tu n'as jamais tenu une perceuse de ta vie, pouffe-t-il.

— Eh bien, j'apprendrais. Il n'est jamais trop tard pour apprendre, n'est-ce pas ?

— Tout doux, Rafa, je ne voulais pas te vexer, mec. Bon, j'ai récupéré tes toiles, c'est vrai qu'elles ont morflé. Ta voisine...

— Ex-voisine.

— Oui, ex-voisine si tu y tiens. Bref, elle ne désirait pas me les restituer. C'est un sacré phénomène cette grand-mère, je comprends pourquoi tu frôlais les murs en rentrant chez toi. Elle m'a questionné comme un agent de la CIA et a fini par me demander un justificatif pour lui prouver mon identité. J'ai proposé de sonner à la porte d'en face. Lola aurait pu lui confirmer que nous nous connaissions, elle a refusé et m'a tout rendu.

— Comment va-t-elle ?

— Qui ? Lola ou le chien de garde qui habite sur le même palier ?

— Je vois que tu es en grande forme. Je parlais de Lola.

Un blanc s'éternise au bout de la ligne.

— Tu es toujours là ? m'enquiers-je au bout d'un moment.

— Oui, oui. À vrai dire, on n'a plus trop de nouvelles. C'est pour cela que j'ai emmené Emma au bord de la mer, je souhaitais lui remonter le moral.

Merde, je ne pensais pas qu'elle laisserait tomber sa meilleure amie à cause de moi. Maintenant, je m'en veux à mort.

— Je suis désolé, je n'imaginais pas qu'elle rejetterait Emma à cause de moi. Elle n'était plus pareille depuis Noël.

Olivier soupire bruyamment.

— Nous en avons longuement discuté durant ces trois jours, Emma a admis que sa copine était étrange depuis un moment. Je suppose que ça lui passera. Bien, je dois retourner bosser, on se rappelle bientôt. Et surtout pas d'imprudence avec ton clan de mafioso, je ne tiens pas à te retrouver entre deux planches.

— Je suis en Espagne, pas en Italie.

Il n'a pas entendu, il avait déjà raccroché.

Un sourire aux lèvres, je regagne la place. En parlant de gang, il est grand temps que je sache si Manolo a été contacté par cette clique d'escrocs.

OceanofPDF.com

Je brandis une enveloppe cachetée, Rafa s'en empare, une lueur interrogative dans ses prunelles obscures.

Il a vraiment des yeux magnifiques bien moins communs que ce que l'on pourrait croire de prime abord. Ses pupilles sont cerclées d'une teinte vert kaki, se dégradant petit à petit en un joli camaïeu de brun. Des paillettes plus claires sont parsemées çà et là, on imaginerait de petites pépites d'or se trouvant là par hasard.

— C'est pour moi, s'étonne-t-il en arquant les sourcils.

— Carla a déniché ce courrier dans la table de chevet de ton père.

Ma sœur apparaît sur le seuil de la pièce, derrière le dos de Rafael. Elle me fait comprendre d'un signe de la main qu'elle part, et s'éclipse discrètement. Elle a la décence de ne pas s'imposer, supposant le moment plus propice à une certaine intimité.

Lors de notre soirée hebdomadaire, mardi dernier, je lui avais confié la mission gigantesque qui m'attendait. Ses yeux se sont mis à pétiller. Elle se trémoussait sur sa chaise. La reine de l'agencement et de l'organisation dans la famille, c'est elle. Tout le monde le sait.

Elle m'a proposé ses services avec un regard suppliant. Une aide que je ne pouvais pas accepter sans en référer au principal intéressé.

Le lendemain matin, Rafael approuvait. Carla a hurlé de joie à m'en percer le tympan lorsque je lui ai annoncé la nouvelle. Elle a déployé un plan d'attaque pour mener sa tâche à bien. Mes parents ont été mis à contribution également. Leur mission : aller chercher Sofia à l'école, et la garder jusqu'au retour de son père.

Ma sœur a un don, elle n'a pas son pareil pour aménager une maison, il n'y a qu'à visiter la sienne pour en être persuadé. Cependant, dans le cas présent, ce n'est pas par amour de la décoration qu'elle a postulé, mais par

curiosité. Elle voulait approcher mon nouvel ami français de près, et surtout voir s'il était digne de confiance.

Je trouve ça un peu présomptueux de sa part après les crétins qu'elle m'a obligé de rencontrer...

Mercredi soir, son vœu a été exaucé. Je lui ai présenté Rafa et elle a craqué au charme à la française, et a son petit sourire canaille. Il nous a laissées seules pour que nous puissions mener notre tâche à bien. Nous avons donc vidé l'armoire sur le lit après en avoir débarrassé le fourbi qui l'encombrait. Aujourd'hui, nous partageons les vêtements en deux tas distincts. Les habits encore corrects rejoindront des œuvres de charité. Les autres, la poubelle.

Pendant que je repliais les dernières fripes, ma sœur curieuse comme une pie, a ouvert le tiroir de l'unique chevet afin d'en inspecter le contenu. Elle y a découvert une pile électrique, un livre écorné, des boîtes de médicaments et une enveloppe libellée au nom de Rafael.

Nous nous sommes fixées sans échanger une parole, pressentant que cette lettre ne sera pas sans conséquence.

Rafa s'assoit sur le canapé, à l'extrémité du coussin. Il me sonde du regard, je l'encourage à en prendre connaissance. D'un coup sec, il décachette le rabat comme on arrache un pansement. Il en ressort un feuillet qu'il déplie soigneusement.

J'observe ses pupilles suivre les lignes, découvrir les mots d'un père qui ne sait jamais préoccuper de lui. Mon cœur bat la chamade, je retiens mon souffle.

À la fin de sa lecture, Rafael en forme une boule et l'envoi furieusement trois mètres plus loin. Je suis la trajectoire des yeux et vois la sphère de papier échoir sur le sol.

— Des conneries tout ça, tonne-t-il rageusement en se levant.

Il se dirige vers la cuisine, en passant à quelques centimes de la boulette prohibée, ouvre le frigo et en sort une bière.

— Tu veux quelque chose ?

Je secoue la tête en signe de négation alors que j'ai le gosier asséché par le stress. Rafa shoote dans le papier qui atterrit à mes pieds.

— Lis, ordonne-t-il.

Je me penche en avant et ramasse l'objet de sa colère, le défroisse et commence ma lecture.

Rafael,
mon fils

Si tu lis ces lignes, c'est que je ne suis plus et que tu as, malgré ma désertion, choisi de découvrir la maison de ton vieux père.

Je sais que je ne mérite pas ce titre, j'aurais tellement voulu être un papa pour toi. Te voir faire tes premiers pas, t'apprendre à faire de la bicyclette et te donner quelques conseils avisés pour draguer les filles.

La vie en a décidé autrement et mon passé m'a rattrapé de la plus atroce des façons en me privant de toi et de ta mère. C'était une bêtise de jeunesse, et cela m'a poursuivi toute mon existence et m'a éloigné de vous. Sache que je ne l'ai pas fait de guetter de cœur, mais pour vous protéger. Vous abandonner a été la chose la plus difficile que j'ai eu à faire.

J'ai contemplé toute ma vie le regard de ma muse, de mon unique amour ; ta mère. J'ai veillé sur toi de loin en mandatant un privé qui me donnait de tes nouvelles et me faisait parvenir régulièrement des photos afin que je te voie grandir. Pour ta sécurité et celle de Maria, je ne vous ai jamais approché.

En accord avec ta maman, tu as pris son patronyme et nous avons mis en place un scénario qui te dissuaderait de venir me rencontrer. J'ai aussi changé de nom de telle sorte que personne ne puisse me retrouver, toi y compris. Alors, pourquoi te confier tout cela maintenant ? La réponse est simple. Pour que tu puisses te construire, tu dois comprendre que tu étais désiré, tu n'étais pas une erreur, et que je ne t'aie pas laissé de mon plein gré. Rafael, tu es ma fierté, la plus belle chose qui me soit arrivée. Ta mère a fait du sacré bon boulot avec toi.

Je te souhaite le meilleur, mon fils. Vis tes rêves, croque la vie et si tu croises sur ton chemin une femme qui te met la tête sens dessus dessous, n'hésite pas. C'est tout le mal que je te souhaite.

Une dernière précision, méfie-toi des yeux d'émeraude, fuis-les comme la peste.

Si tu savais comme je regrette...

Je t'aime.

Paulo, ton papa.

Je replie le feuillet consciencieusement, la gorge serrée par l'émotion. Rafa a repris sa place sur le divan, les coudes en appuient sur le genou, il a enfoui la tête entre ses doigts.

Soudain, il redresse le visage, une larme serpente le long de sa joue qu'il essuie d'un revers de main. C'est la première fois que je vois un homme pleurer.

— Qu'en penses-tu ?

— Tu devrais montrer cette lettre à ta mère.

Rafa se laisse choir contre le dossier du canapé.

— C'est tout ce que tu as à me conseiller ?

J'approche timidement en cherchant mes mots pour ne pas l'attrister davantage.

— Visiblement, elle ne t'a pas tout raconté. En lisant ces lignes, elle pourrait t'expliquer les blancs qui te tourmentent.

— Ça lui va bien, de se défausser sur la femme qu'il disait aimer. J'ai vu ma mère souffrir et se battre pour notre survie durant des années. À cause de lui, elle n'a jamais donné la moindre chance à un autre homme parce qu'elle avait perdu toute confiance à cause de lui, et tu voudrais que je lui montre ce torchon de débilés, vocifère-t-il, les yeux exorbités par la rage.

Sa hargne me fait reculer. Il a raison, je ne connais pas son histoire. Qui suis-je pour lui dicter sa conduite ?

Je le sens nerveux, furieux. Il a besoin de temps pour digérer les révélations de son père et se calmer. Il a besoin d'être seul pour réfléchir, ma présence n'est plus requise. Je rejoins le vestibule et m'empare de mon sac à dos.

— Non, ne pars pas.

Rafael se précipite vers moi et me fait pivoter pour que je me retrouve face à lui, ses mains agrippant mes bras.

— Ma colère n'est pas dirigée contre toi, je suis désolé.

Il plonge son regard perdu dans le mien, je comprends que je suis foutue.

— Je t'en prie, reste, murmure-t-il.

Il est proche, tellement proche que son souffle chatouille mon visage.

Cette fois, c'est moi qui suis perdue.

J'ai tellement peur qu'elle me quitte que je sers un peu trop ma prise. Caro ébauche une grimace de douleur. Je relâche la pression sur ses bras et laisse glisser mes mains sur ses poignets. Des traces rouges zèbrent sa peau.

— Je t'ai fait mal, désolé.

Son regard délaisse mon visage pour se poser sur les stigmates de ma brutalité.

— Je suis furieux, c'est vrai, répété-je d'une voix étranglée, mais ce n'est pas dirigé contre toi. Je n'ai pas senti ma force autour de ton bras. Je regrette de t'avoir fait souffrir. Je... je ne veux pas que tu partes.

Ses yeux remontent vers mon visage. Ils sont habituellement si pétillants, en cet instant, ils me paraissent éteints, tristes. Je donnerai n'importe quoi pour réparer le mal que je viens de lui infliger. Elle recule d'un pas, prête à m'échapper.

— Je conçois que tu sois chamboulé. Tu devrais réfléchir tranquillement et faire le point.

Elle agrandit davantage la distance entre nous malgré l'étroitesse du lieu. Je m'apprête à combler le mètre qui nous sépare, cependant, je crains de l'effrayer. Je ne bouge pas, tandis qu'une boule se forme dans ma gorge. Je vais perdre pied d'un instant à l'autre.

— Reste, j'ai besoin de toi, supplié-je.

Caro se mord la lèvre inférieure. Je la place devant un dilemme et pourtant je ne me sens nullement coupable. Je ne veux pas être seul ce soir. Cette femme m'apaise par son unique présence, j'ai besoin d'elle. Elle doit ressentir ma détresse, car elle finit par hocher la tête.

— D'accord, acquiesce-t-elle. Je te tiens compagnie encore une heure. Je travaille demain et je ne tiens pas à me coucher tard.

L'énorme poids qui alourdissait mon cœur s'allège soudainement. J'ébauche une petite révérence en prenant garde à ne pas la frôler pour l'inviter à entrer dans la pièce principale.

Elle passe devant moi avec raideur, ce qui m'attriste beaucoup. Elle, qui est ordinairement si volubile et lumineuse ne prononce pas une parole et fuit mon regard. Je me fais la promesse de lui redonner le sourire en la rejoignant sur ce qui me sert de canapé.

Les coudes en appui sur mes cuisses, je relis silencieusement les déclarations de mon père.

— À ton avis, pourquoi me recommande-t-il de me méfier des yeux verts ?

Heureusement, Caro en a de jolis et ils sont marrons !

— Je n'en sais rien.

Sa réplique est laconique. Visiblement, elle m'en veut encore de mon emportement.

— Tout s'embrouille dans ma tête, je n'y comprends rien.

— Je te dis ça et je ne te dis rien, mais il n'y a qu'une seule personne qui peut répondre à tes questions. Tu as deux solutions, Rafa. La première, tu fais la politique de l'autruche. Tu déchires cette lettre, dit-elle en la pointant du regard, et tu fais comme si tu ne l'avais jamais eue entre les mains. La seconde, tu prends le mors aux dents et tu interrogas ta mère. C'est à toi de décider ce qui est le mieux pour toi.

Elle n'a pas tort, je dois l'admettre. Et si c'était Olivier qui se trouvait dans cette situation, je lui conseillerais de crever l'abcès pour connaître le fin mot de l'histoire.

— Tu as raison. Je dois montrer la lettre à ma mère et voir sa réaction.

— Cela me semble être une sage résolution. Maintenant que tu as pris ta décision, je vais te laisser.

— Une dernière chose, j'ai un service à te demander.

Elle tourne son joli visage vers moi. Un pli soucieux apparaît entre ses yeux, je résiste à la tentation d'y apposer mes doigts pour l'effacer.

Une boule se forme dans ma gorge, encore cette maudite timidité qui refait surface.

Caro m'observe de façon curieuse, elle devine que je ne suis pas bien alors que je prends de longues respirations tout en fixant un point au-dessus de son épaule gauche. C'est une méthode qui fonctionne habituellement. Or, aujourd'hui, mon rythme cardiaque refuse de m'obéir. Je sens la crise de

panique imminente. Caro fronce les sourcils, une lueur d'inquiétude traverse son regard.

— Tu es tout pâle, tu devrais t'asseoir.

Je suis son conseil et retourne m'enfoncer dans les coussins. Je positionne ma tête en arrière et ferme les paupières, tentant de reprendre le contrôle de mon corps. Je décompte cinq temps sur une inspiration et autant sur l'expiration. Généralement cette tactique m'apaise.

Caro s'éloigne. J'ouvre un œil pour m'assurer qu'elle ne fuit pas. Elle se dirige vers la cuisine et revient avec un verre.

— Bois ceci, c'est un verre de sirop, le glucose te fera du bien. Je vais aussi te confectionner un encas, manger ne te fera pas de mal non plus.

Je le vide d'une traite et le lui rends. Aussitôt, elle rebrousse chemin. J'entends des portes s'ouvrir et se refermer tandis que je reprends petit à petit possession de mes facultés.

Je me sens nettement mieux lorsque Caro revient vers moi. Elle me tend une assiette dans laquelle repose une tortilla.

— C'est délicieux, la félicité-je dès la première bouchée avalée. Je ne vais pas manger seul, nous allons partager.

— C'est inutile, ma part m'attend dans la cuisine.

Elle effectue un aller-retour, et revient s'asseoir près de moi, une assiette similaire à la mienne à la main. Nous dévorons en silence.

— Tu allais me demander un service avant ton malaise, quel est-il ?

Je débarrasse nos couverts et les transporte dans l'évier pour me donner quelques secondes de réflexion. Je sens le regard de mon invitée suivre chacun de mes gestes, tout en cherchant la meilleure formulation pour arriver à mes fins.

À mon retour, Caro n'a pas bougé.

— Je souhaiterais que tu m'accompagnes à Malaga.

Ses yeux s'écarquillent légèrement.

— Je ne sais pas si...

Je lève la main pour l'arrêter, ne lui laissant pas le temps d'argumenter.

— J'ignore ce que je vais découvrir, et j'aimerais que ma seule amie soit à mes côtés pour me soutenir.

Elle se mord la lèvre, preuve ultime qu'elle se débat avec ses tergiversations.

— Nous partirons le dimanche matin et reviendrons le soir. N'objecte pas que tu travailles, je sais que c'est faux puisque nous devons passer la

journée ensemble et visiter Séville.

— Tu n’as pas oublié.

— Je n’oublie jamais rien te concernant, Caro.

J’appuie ma déclaration en plongeant mon regard dans ses prunelles. Elle rompt le contact en tournant le visage, j’ai le temps de percevoir l’embrasement de ses joues.

— C’est d’accord, j’irai avec toi. Je dois rentrer.

Ses paroles sont saccadées, sa voix plus enrouée. Elle est aussi troublée que moi. Néanmoins, je la laisse m’échapper. Pour ce soir.

— Je te raccompagne.

— C’est inutile. Je te rappelle que tu ne te sentais pas bien il n’y a pas si longtemps. Nous avons rendez-vous demain soir, tu te souviens ? Carla viendra avec son mari, ils nous aideront à transporter les encombrants avec leur voiture.

— C’est sympa à eux de me filer un coup de main.

Caro enfile sa veste et passe les deux lanières de son sac à dos sur ses épaules. Nous dévalons l’escalier et atteignons la boutique.

— Envoie-moi un message dès que tu es chez toi.

Mon ton est autoritaire et lui tire un sourire. J’en profite pour me pencher vers elle et lui effleurer les lèvres.

— File avant que je ne t’en empêche, susurré-je à son oreille, et n’oublie pas de me prévenir en arrivant.

Je hausse le rideau. Elle hoche la tête et disparaît dans la nuit.

Mon visage pivote vers ma passagère. Elle offre son ravissant minois au soleil, profitant ainsi des premiers rayons printaniers.

Le vent s'engouffre par le carreau entrouvert. Ses yeux sont fermés et ses cheveux lâchés dansent autour d'elle, fouettant par moment son visage. L'envie me prend de tendre le bras pour repousser une mèche récalcitrante. Elle est belle, je ne me lasse pas de la regarder.

Vendredi, elle est arrivée avec son éternel enthousiasme retrouvé. Nous n'avons pas reparlé de la soirée de la veille ni de mon baiser avorté.

Carla et son mari nous ont rejoints peu de temps après. Alvaro avait stationné dans une rue ouverte à la circulation assez proche de chez moi, et le balai des cartons a commencé.

Caro est reparti en leur compagnie, après m'avoir averti qu'elle ne pourrait pas me rendre visite le lendemain. J'ai dissimulé ma déception du mieux possible, les yeux perçants de sa sœur étaient rivés sur moi.

Caro ouvre un œil.

— Regarde la route, je tiens à arriver en un seul morceau.

— Tu es tellement ravissante que j'ai du mal à ne pas te contempler.

Elle éclate d'un rire franc, cristallin.

— Le stress te fait dire n'importe quoi ! Concentre-toi sur la conduite, s'il te plaît.

Ne désirant pas l'irriter, je prends sa remontrance sur le ton de la plaisanterie. Après tout, elle n'était nullement obligée de m'accompagner. Je ne souhaite pas la contrarier, alors qu'elle m'a confié appréhender cette journée et la rencontre avec ma mère. Je me concentre donc sur la conduite.

Je n'ai pas informé Olivier des nouvelles turbulences qui secouent mon existence. Je n'en ai pas eu le temps, entre le travail au café et mes soirées occupées à vider l'appart.

Nous arrivons sur Malaga en fin de matinée, j'emprunte la voie menant au quartier populaire où se situe le logement de ma mère. Pendant la première partie du voyage, je lui ai raconté mon enfance et les tourments rencontrés par celle qui m'a élevé pour nous offrir une vie meilleure.

J'écoute ensuite d'une oreille distraite les précisions de mon accompagnatrice préférée. Elle m'explique qu'elle venait souvent ici lorsqu'elle travaillait pour les tours opérateurs. Elle me décrit la cathédrale et les rues piétonnes l'entourant ainsi que le musée Picasso. Elle réussit à piquer ma curiosité. Je lui pose quelques questions à ce propos, me doutant que nous n'aurons pas le temps de le visiter aujourd'hui. Il nous faudra revenir.

Mon cœur bat un peu plus vite lorsque j'enclenche le clignotant et tourne dans une petite rue sur la droite. Je me gare devant un immeuble datant des années 70. Je repère une femme sur son balcon avant d'arrêter le moteur : ma mère.

Elle nous fait de grands signes au moment où nous nous extirpons de nos sièges. Caro contourne le véhicule et vient me rejoindre sur le trottoir et m'insuffle un peu de courage en posant sa main sur la mienne.

— Ça va aller, ne t'inquiète pas, tente-t-elle de me rassurer.

Je n'en mène pas large en tirant la porte pour l'inviter à me précéder dans le hall d'entrée.

Nous montons en silence jusqu'au premier étage du bâtiment qui en comporte trois. Il n'y a pas d'ascenseur, mais les communs sont propres et la peinture refaite récemment. Maman guette notre arrivée depuis son palier, un grand sourire aux lèvres. Elle n'attend pas que je gravisse la dernière marche pour me presser contre elle. Chaque fois que je lui rends visite, elle m'accueille avec chaleur et émotion, peu importe le temps écoulé depuis notre précédente rencontre.

Elle desserre son étreinte et reporte son attention vers Caro, restez en retrait derrière moi.

— Tu ne nous présentes pas, Rafael ?

Je m'exécute en passant mon bras autour des épaules de mon amie qui n'en mène pas large.

J'avais annoncé que je n'arriverais pas seul, sans plus de précision, ma mère a dû supposer qu'il s'agissait d'Olivier venu en week-end.

— Enchanté de faire votre connaissance, Madame, dit Caro en avançant la main.

— Madame ! Oh non, je vous en prie, appelez-moi Maria. Mais je suis une piètre hôtesse et manque à tous mes devoirs. Entrez, les enfants, nous n'allons tout de même pas faire connaissance sur le paillason.

Nous pénétrons dans l'appartement en file indienne. Celui-ci est encore plus petit que celui que j'occupe actuellement, mais maman a eu le coup de cœur pour le balcon et ses modestes revenus ne lui permettaient pas d'acquérir un logement plus grand. Caro parcourt du regard la pièce principale avec un air ébahi sur le visage. C'est l'effet que fait l'intérieur de ma mère à quiconque le visite pour la première fois. Maria adore les teintes relevées et les tons chauds. Les murs sont tapissés d'un orange vif, un canapé jaune poussin où jonchent plusieurs coussins rouges est placé devant le balcon. Et encore, Caro n'a pas tout vu. Que dire des toilettes rose fuchsia et de la chambre vert pomme !

Nous prenons place sur le sofa, ma mère nous abandonne le temps d'aller chercher des rafraîchissements sans alcool. Caro n'en boit pas une goutte et je tiens à garder les idées claires. Elle revient munie d'un plateau avec trois verres qu'elle pose sur la table basse, ainsi que d'un plat d'amuse-bouches.

La maîtresse des lieux retourne une chaise et s'installe face à nous. Son regard virevolte de Caro à moi pour se fixer sur la jeune femme.

— Parlez-moi un peu de vous, mademoiselle.

— Je vous en prie, appelez-moi Caro. Que voulez-vous savoir ?

— J'ai bien peur que mon gremlin de fils ne m'ait pas appris grand-chose vous concernant. Eh bien, Caro, vous pourriez commencer par me dire votre âge.

— Maman !

La femme qui m'a donné la vie reporte son attention sur moi.

— Il faut bien débiter par quelque chose, Rafa. Et puis, ton amie est assez grande pour repousser mes questions si celles-ci sont trop intrusives.

Je peux voir d'ici les rouages de son cerveau se mettre en branle.

— J'ai 30 ans, et rien à cacher.

— Parfait, parfait, s'enorgueillit-elle. Que faites-vous dans la vie, ma chère ?

— Je suis guide local, à Séville, répond fièrement la jolie brune assise à mes côtés.

— C'est très intéressant. Et c'est grâce à votre métier que vous avez fait la connaissance de mon garçon ?

— Rafa m'a apporté un gros soutien avec un groupe de touristes.

— Je n'ai pas fait grand-chose, déclaré-je.

Je relate cette journée où je suis allé à la chasse aux retraités égarés pour secourir leur accompagnatrice, tout en gardant sous silence que j'étais ravi d'avoir enfin l'occasion de l'aborder.

— Je te reconnais bien là, mon fils, toujours à aider ton prochain.

J'émetts un grognement de protestation. Je m'attendais à beaucoup de choses en embarquant Caro avec moi, mais pas à ce que ma mère cherche à me vendre en vantant mes mérites.

— Je vais vous abandonner quelque instant, les casseroles m'appellent.

Notre hôtesse nous quitte, Caro se lève et lui emboîte le pas.

— Je vais vous aider, Maria. Dites-moi ce que je peux faire.

J'entends le son de leur voix me parvenir de la cuisine. La femme qui m'a donné la vie continue son inquisition, mais Caro répond volontiers à chacune de ses questions. J'ai tout de suite perçu que maman l'appréciait. Comment aurait-il pu en être autrement ? Caro est un soleil qui illumine l'existence des personnes qui ont la chance de croiser sa route.

Je les entends discuter avec plaisir, un rire gai me parvient, celui de ma mère. Ce n'est pas avec Lola qu'elle aurait plaisanté de cette façon. D'ailleurs, mon ex ne l'aurait pas rejoint en cuisine, elle serait restée les fesses collées au canapé.

Lola n'aimait pas ma mère qui le lui rendait bien. Les deux femmes se supportaient à peine et n'ont jamais eu ce type de complicité.

Je suis trop préoccupé pour profiter pleinement de leur bonne entente. J'appréhende la discussion qui va suivre et mon petit doigt me dit qu'elle va changer mon existence. Pour la première fois de ma vie, j'ai peur.

Je sors l'enveloppe de ma poche et la pose sur la table en prenant soin de camoufler l'en-tête.

— Qu'est-ce que c'est ? demande ma mère avec curiosité.

Du plat de la main, je la fais glisser vers elle.

Ses yeux interrogatifs virevoltent de moi au courrier.

Visiblement, elle ne comprend pas.

— Lis.

Elle attrape le pli de mauvaise grâce. J'observe attentivement ses réactions et perçois le moment où elle la retourne en déchiffrant mon prénom sur le recto, rédigé d'une écriture tremblante.

— Lis, répété-je pour l'encourager.

Ma mère me coule un regard étrange, tout sourire ayant déserté son visage.

Elle sort le feuillet et le parcourt.

Ses yeux sont embués au moment où elle me rend la missive.

— J'aimerais que tu m'expliques ce que cela signifie.

— C'est une histoire compliquée.

Je m'adosse à ma chaise et déploie mes bras vers les montants avoisinants, prenant ainsi une posture décontractée.

— Cela tombe bien, nous avons tout notre temps.

— Rafael, gronde-t-elle.

Ce ton, je le connais bien, c'est celui qu'elle utilisait lorsque j'avais fait une bêtise ou que je ne lui obéissais pas. Malheureusement pour elle, j'ai grandi et cela ne fonctionne plus.

— Non, c'est toi qui vas m'écouter. Je veux apprendre la vérité, pas les mensonges que tu m'as servis toute ma vie. J'en ai le droit et je ne partirai pas d'ici tant que tu ne m'auras pas tout raconté.

— Si nous t’avons menti, c’était avant tout pour te protéger.

— Mais me protéger de quoi, bon sang ! explosé-je.

— Tout a commencé avant ta naissance.

Elle se recroqueville sur sa chaise en braquant son regard sur Caro, je comprends que sa présence la gêne. Je pose ma main sur celle de ma voisine de table.

— Tu peux parler devant Caro, elle connaît la version que vous m’avez servie depuis mon enfance.

Ma mère me lance un coup d’œil accablé et se renfrogne un peu plus. Elle me fait de la peine, mais je ne cède pas. Je dois savoir.

— Nous venions de nous marier et de découvrir que je t’attendais. Paulo prenait de petits boulots pour arrondir les fins de mois et améliorer notre quotidien. Il piochait dans les annonces du journal local. Un matin, il est tombé sur une proposition très rémunératrice pour quelques heures de travail. Après avoir téléphoné, il s’est présenté à l’adresse transmise, celle d’un bar. Cela aurait dû nous mettre la puce à l’oreille, nous aurions dû nous méfier. Ton père a rencontré deux hommes plutôt sympathiques. Ils lui ont demandé son permis de conduire, et de remplir des documents. Bref, tout semblait correct, c’était une place de chauffeur. Paulo devait utiliser son véhicule, ce qui expliquait leur offre généreuse. Le jour J, Paulo est parti tôt aux aurores, après m’avoir embrassée. Nous ignorions que cette journée allait changer le cours de notre vie.

Une larme coule sur la joue de ma mère, elle tourne le visage vers le balcon et noie son regard perdu dans le lointain.

— Que s’est-il passé ?

Elle pivote de nouveau vers moi.

— Il est revenu peu avant treize heures, paniqué et effrayé. Il venait de participer à un braquage, une bijouterie.

Maria s’arrête pour reprendre son souffle et me laisser digérer ces informations. Ainsi, je suis le fils d’un voyou.

— Mon père est un gangster, répété-je à voix haute comme pour intégrer ce fait.

— Non, je t’interdis de dire cela. Ces hommes l’ont trompé, Paulo ignorait tout de leur projet. Ils lui avaient raconté une histoire de permis confisqué à cause d’une soirée trop arrosée pour le plus âgé, et l’autre était encore trop jeune pour l’avoir obtenu. Comment pouvait-il se douter qu’il allait tomber dans un traquenard ? se fâche son ex-femme avec véracité.

— Que s'est-il passé ensuite ? questionne Caro, restée silencieuse depuis le début.

— Les deux hommes ont été appréhendés, ils n'ont pas eu le temps de s'échapper. L'un d'eux a réussi à jeter le butin par le carreau conducteur ouvert en criant à Paulo de démarrer, avant de se prendre une balle dans l'épaule.

— Et ensuite ?

— Paulo était paniqué, il a obéi. Nous ne savions pas quoi faire, nous aurions pu nous enfuir et garder les bijoux, mais Paulo n'aurait jamais eu la conscience tranquille. Nous avons passé une nuit atroce. Au petit matin, il s'est rendu.

— Il a fait de la prison ?

— Non, ton père a eu de la chance. Il est tombé sur un juge clément. Il a restitué le butin et a raconté sa version, allant jusqu'à montrer au jeune policier chargé de l'affaire l'annonce à laquelle il avait répondu. Il a coopéré, ce qui a beaucoup aidé. Il a pris du sursis, et une grosse amende que sa famille s'est empressée d'acquitter, avant de le bannir.

— Je suis né à Toulouse.

— Sous les conseils de lieutenant Blanco, nous avons quitté l'Espagne pour le sud de la France et laissé cette aventure misérable derrière nous.

— Je présume que l'histoire ne s'arrête pas là.

— Hélas, non, soupire ma mère. Tu venais de naître et nous étions sur un petit nuage. Nous sortions de la maternité avec toi, niché au creux de mes bras. Ton père m'a poussé soudainement sur le côté. Nous venions de croiser un homme avec le même signe distinctif que les deux voyous emprisonnés. Il était affolé et ne cessait de répéter que ce ne pouvait pas être une coïncidence. Selon lui, cet individu avait eu vent de ta naissance et était à nos trousses. Il ne voulait pas que nous rentrions à notre domicile, c'était trop dangereux. Nous nous sommes cachés dans un hôtel pendant quelques jours. Paulo craignait que l'homme découvre notre adresse et nous fasse du mal pour l'atteindre lui. Il a demandé à un voisin de nous apporter quelques affaires. Il n'avait qu'une obsession, nous protéger. Il était persuadé que nous ne serions pas en sécurité tant qu'il était près de nous. Alors, il est parti.

— Vous parliez d'un signe distinctif. Quel était-il ?

— Les hommes arboraient le même tatouage sur le dos de la main. Un serpent enroulé sur lui-même avec des yeux vert émeraude en forme de

losange.

— Et vous avez divorcé, termine Rafa d'une voix lasse.

— Oui, uniquement pour me permettre de reprendre mon nom jeune fille, tout comme il a renoncé à ses droits parentaux pour que le juge accepte que tu portes mon nom, toujours au nom de ta sécurité.

Soudain, j'étouffe, je me sens oppressé. Je n'ai qu'une idée en tête, fuir au plus vite. Je me lève et dans ma précipitation renverse la chaise. Caro s'empresse de la redresser, ma mère pleure désormais à chaudes larmes.

— J'ai besoin de prendre l'air.

La main déjà sur la poignée de la porte, je fais volte-face en sondant le regard de ma mère.

— Tu l'as revu ?

Malgré moi, je reviens sur mes pas et me rassois.

— Il est venu me rendre visite.

Elle s'arrête, plongée dans ses pensées.

— Je n'ai jamais cessé de l'aimer, tu sais, reprend-elle en affichant un sourire mélancolique.

— C'est pour ça que tu repoussais les hommes. J'imaginais que c'était à cause de ce qu'il t'avait fait endurer. Tu m'as toujours dit qu'il s'était tiré sans explication en te laissant avec moi sur les bras. En vérité, tu n'as jamais tourné la page.

— Tu as raison. En me quittant ou plutôt en nous quittant, ton père m'a fait promettre de l'oublier, de poursuivre mon chemin sans lui et de trouver un mari fiable qui te chérirait comme son fils. Je n'ai jamais pu respecter cette volonté.

— Que voulait-il après toutes ces années ? Une visite de courtoisie, peut-être ? raillé-je.

— Il souhaitait te rencontrer.

Lors de notre départ de chez Maria, après ce que j'appelle "le grand déballage", Rafa a refusé d'embrasser sa mère.

Dans la voiture j'ai pris la défense de cette pauvre maman. Maria a commis des erreurs, certes, mais elle en a tellement bavé. J'éprouve de la peine pour cette famille déchirée. Pour cet homme et cette femme qui ont vu leur histoire d'amour avorter.

Rafa a écouté mes arguments, terré dans un mutisme profond. Puis il a pris la parole, me confiant lui en vouloir, elle lui a ôté l'occasion de rencontrer Paulo. Rafa n'en démord pas, c'était à lui de décider, dévaluer le danger. Pas à sa mère.

Le reste du trajet s'est déroulé dans un silence tendu.

Contrairement à mes prévisions, il ne m'a pas raccompagnée chez moi. Il s'est garé à proximité de son quartier et m'a imploré de ne pas le laisser seul avec des yeux suppliants. Ses lèvres se sont rapprochées pour s'unir aux miennes. J'étais foutue. Pendant une fraction de seconde, les conseils de ma sœur me sont revenus et j'ai cédé à la tentation.

C'était il y a quinze jours et depuis nous ne nous quittons plus. C'est simple, je vis sur un petit nuage où Rafa m'emmène dans un monde de volupté et d'érotisme. Il me fait découvrir des plaisirs dont j'ignorais même l'existence. Il est désormais invité aux dîners hebdomadaires de Carla, il y a fait la connaissance de mes parents. Ceux-ci étaient curieux de rencontrer celui qui avait réussi à atteindre mon cœur.

Au cours du premier dîner, Rafa ne leur a rien caché de son enfance, des difficultés de la vie d'artiste et des raisons de sa présence à Séville. Il a narré aussi les révélations récentes de Maria concernant le passé de son père. Le mien a apprécié sa franchise et admire sa dévotion envers Manolo, un voisin qu'il connaît à peine. Pendant son récit, tous buvaient ses paroles.

Son ami Olivier prévoit de nous rendre visite avec sa femme en juin, lors du week-end de la Pentecôte. Ils arriveront le vendredi soir et regagneront

la capitale française le lundi suivant. Il est impatient de me rencontrer. Leur venue me fait beaucoup stresser et pourtant j'ai hâte de découvrir celui qui a été un roc dans le quotidien de mon homme. Mon homme, c'est ce qu'est devenu Rafa en peu de temps. C'est simple, je ne conçois plus ma vie sans lui, cette sensation m'émerveille et m'effraie à la fois. Nous avons décidé d'un commun accord de vivre notre histoire au jour le jour, sans nous projeter plus loin.

Rafael soutient Manolo chaque jour au café, tandis que je révèle les trésors de Séville à des visiteurs curieux et de plus en plus nombreux.

Le soir nous nous retrouvons et tombons dans les bras l'un de l'autre.

Mon petit ami est déterminé de réaménager le logement afin de le rendre plus gai et fonctionnel. Il a requis mon aide pour le choix des coloris des murs ainsi que pour l'achat de nouveaux meubles, et ensemble nous avons sillonné les allées des boutiques pour nous créer notre nid douillet rien qu'à nous.

Avec le renfort d'Alvaro et Carla, nous nous attelons à repeindre le bureau, exit le blanc terni par les années, c'est un joli grège pâle qui y siègera désormais.

La famille Cortès a fait son apparition alors que les rénovations n'étaient pas terminées. Le clan désire acquérir les deux entreprises, celle de mon homme et celle de Manolo, pour une bouchée de pain. Ils ont obtenu une fin de non-recevoir, mais leur idée a semé une graine dans l'esprit de mon compagnon. Il ne lui reste plus qu'à trouver la façon ou plutôt le financement pour la faire germer.

Vivre dans la dépendance rénovée par mes parents m'a permis d'économiser de l'argent, je pourrais le lui confier pour qu'il mette le projet à exécution, seulement, un petit quelque chose que je peine à définir me retient.

Un bruit me tire de mon sommeil. Je ne veux pas me lever, pas déjà. Je me retourne pour me pelotonner dans les bras chauds de Rafael. Mon corps ne rencontre que du vide.

Je tâtonne le drap encore tiède et attends son retour en somnolant à moitié. Il ne revient pas, que fait-il alors qu'il fait nuit ?

Cette fois, je suis bien réveillée et consulte mon portable. Quatre heures dix ! Que peut-il bien fabriquer à une heure pareille ? Peut-être a-t-il suivi une inspiration subite, et est parti retrouver les pinceaux qu'il vient d'acheter ? Il m'a avoué qu'il y pensait sérieusement dernièrement. Ou alors

il est malade, et je suis là, bien au chaud à rêvasser alors qu'il a besoin de moi.

Je ne tergiverse plus et saute hors du lit en attrapant un haut à la va-vite que je m'empresse d'enfiler, et je pars à l'assaut des pièces sans plus de vêtements sur moi. Il n'y a personne.

Je descends l'escalier menant à l'arrière-boutique, un rai de lumière filtre sous la porte de séparation. Malgré ma semi-nudité, je m'en approche silencieusement, me doutant que le bruit entendu un peu plus tôt n'était autre que le rideau de fer.

La voix de mon petit ami me frappe comme une gifle. Elle est tranchante, incisive. Cela ne lui ressemble pas ! J'espère qu'il ne s'agit pas d'un des frères Cortès qui insisterait. Les commerçants se plaignaient de leur comportement qui frisait parfois le harcèlement. Mais de là à enquiquiner le monde au milieu de la nuit !

Une voix enjôleuse me sort de mes réflexions.

Une femme ???

Je tends l'oreille.

— Nous avons eu une petite altercation et tu décampes à des milliers de kilomètres ! accuse la voix féminine en minaudant.

— Une petite altercation ! Tu plaisantes, j'espère ? Je te rappelle que tu m'as jeté dehors en détruisant des mois de travail.

— J'ai été excessive, je te l'accorde. Mais c'était pour la bonne cause, pour que tu réagisses et que tu t'investisses plus dans notre relation. Mes amies se marient, tombent enceinte les unes après les autres, même Emma attend un heureux évènement. Je veux que tu reviennes, gémit-elle en se rapprochant dangereusement de sa bouche.

Mon sang pulse dans mes veines, la tête me tourne, je ne veux pas voir ça.

Je recule et grimpe à l'étage le plus précautionneusement possible. La chose n'est pas aisée à cause des larmes qui envahissent mes yeux. Il ne manquerait plus que je trébuche et qu'ils me découvrent l'intimité à l'air, affalée dans l'escalier.

Rafa m'a menti. Je me sens flouée. Il prétendait n'avoir aucune attache en France, il disait vivre en colocation. Tu parles !

Il a sauté dans le premier avion parce que sa copine l'avait fichu dehors.

Je rassemble mes esprits en même temps que mes affaires. J'emporte uniquement le nécessaire, Carla récupérera le superflu plus tard.

Je suis obligée de passer devant eux, il n'y a pas d'autre issue possible. Il faut que je prenne mon courage à deux mains et que je me confronte à eux.

J'essuie mes larmes d'un revers de main, coiffe rapidement mes cheveux avec les doigts pour les démêler et relève le menton.

Je dévale l'escalier sans aucune précaution, mon pas est lourd et bruyant de façon à être entendu. Je ne tiens pas à être le témoin de leurs retrouvailles, j'espère que Rafael m'épargnera ça ! Rien que l'idée de les surprendre dans les bras l'un de l'autre, mes yeux s'humidifient à nouveau. Je pince les coins internes, là où débouche le canal lacrymal, afin de refouler une nouvelle crise de larmes.

Je traverse la réserve comme une tornade et pousse brutalement la porte de la boutique. Ils sont là, face à face, la femme toujours est postée devant l'entrée, mais s'est éloignée de Rafa qui me tourne le dos. Elle percute ma présence avant lui.

Elle est belle, grande, enfin plus grande que moi, mince et sophistiquée. Je me sens misérable à côté d'elle et me rapetisse un peu plus. Qu'a-t-il bien pu me trouver ?

La fille affiche un sourire moqueur.

— Je comprends mieux tes réticences à rentrer, crache-t-elle d'une voix acerbe. Tu n'as pas pu t'empêcher de me tromper ! C'est de bonne guerre, je ne t'en veux pas. Toutefois, je t'ai connu plus exigeant sur les poufiasses que tu mettais dans ton lit.

Elle me détaille avec dédain. Rafa se retourne, il fronce les sourcils en m'apercevant prête à quitter les lieux.

— Caro, je...

La femme ricane tout en pivotant légèrement sur la droite pour me laisser le champ libre. Je reste immobile, mon regard plonge dans celui de mon amant.

— Caro ne part pas, je vais t'expliquer.

— Lui expliquer quoi, Rafael ? Que nous vivions ensemble depuis plusieurs mois ? Que la veille de ton départ, tu étais encore dans mon lit ?

— Est-ce que c'est vrai, Rafa ? demandé-je d'une voix éteinte.

Il baisse les yeux vers le sol. Toute précision est inutile, j'ai compris.

Je passe devant lui sans un regard et disparaîs de sa vie.

Je suis devenue un robot. Une sorte d'androïde dernière génération exécutant toutes les tâches quotidiennes automatiquement. J'affiche un sourire factice et une fausse joie de vivre au travail et retrouve mon visage de clown triste tous les soirs, dès la porte de mon modeste studio refermée. Je n'ai plus d'appétit, ce qui n'est pas une mauvaise chose en soi, mes kilos disgracieux se sont enfin fait la malle.

Revoir Rafael est au-dessus de mes forces, alors j'ai changé l'itinéraire de mes visites. Je ne m'arrête plus sur la place Donã Elvira pour un moment de détente, les vacanciers n'effectuent plus leurs achats à cet endroit. J'adorais pourtant cette place ombragée et l'ambiance qu'elle dégageait. Ça aussi, je l'ai perdu.

J'ai aperçu Manolo de loin mercredi, il m'a saluée d'un signe de la main avec un petit sourire triste. Je suis navrée qu'il pâtisse de ma décision, mais je ne prendrais pas le risque de m'effondrer en croisant mon ex-petit ami en compagnie de sa copine.

Quand je ne travaille pas, je me terre chez moi, occultant les dîners hebdomadaires de ma sœur.

Je reviens directement après ma journée de travail en évitant de rendre visite à mes parents. Je n'ai de toute façon guère de temps, j'ai requis auprès de ma supérieure davantage d'heures pour m'occuper l'esprit, si bien que je rentre tard. Je n'ai pas bénéficié d'un seul jour de congé depuis cette fameuse nuit. Ma famille s'inquiète pour moi, ma sœur m'inonde de messages depuis que je lui ai annoncé notre rupture sans m'appesantir sur les raisons. Inutile d'ajouter de la commisération à mon désespoir, je ne le supporterai pas.

Je n'ai pas revu Rafa. Il a tenté de me joindre des dizaines de fois et m'a envoyé une multitude de SMS que j'effaçais au fur et à mesure, sans les

lire. J'ai fini par bloquer son numéro pour pouvoir me reconstruire et retrouver ma vie d'avant. Une vie solitaire, sans homme, sans amour, sans trahison.

Ma cheffe m'a octroyé un jour de repos, je me suis rebiffée arguant que je n'en avais nullement envie. Elle n'a pas pris de gants pour me demander depuis combien de temps je ne m'étais pas regardé dans un miroir. La délicatesse et elle, ça fait deux ! Après tout, les robots ont sans doute besoin que l'on appuie sur le bouton « pause » de temps en temps !

Bénéficier de ce répit ne fait pas mon bonheur. Je dois m'occuper l'esprit, j'ai donc décidé de ranger mon armoire. Mauvaise idée, car cela m'a évoqué le tri effectué dans celle de Pablo et j'ai de nouveau été noyée par un torrent de pleurs.

Je retourne mes étagères pour trouver mon sweat favori avant de me rappeler qu'il est encore chez Rafael avec le restant de mes affaires. J'ai totalement oublié de demander à Carla de les récupérer. Je me dépêche de la contacter, autant en finir une bonne fois pour toutes.

[Cc, ça va ? Peux-tu me rendre un service ?

La réponse ne tarde pas à s'afficher.

[Tu te souviens de mon existence ? Tout dépend dudit service.

OK, elle m'en veut.

[C'est important.

[J'arrive.

Carla est réactive et n'a pas perdu de temps pour sauter sur l'occasion. Je me précipite dans la salle de bain et recule en apercevant mon reflet dans le miroir, entre ma chute de poids et le travail harassant des derniers jours, je ne vais pas couper à un sermon.

J'essaie de camoufler les dégâts du mieux que je le peux, mais il est évident que cela ne suffira pas.

Mes yeux sont cernés, mes joues creusées, même mes cheveux paraissent plus ternes qu'avant. Je renfile mon masque de bonheur quelques minutes avant l'arrivée de mon enquiquineuse de sœur, celui-ci se fissure dès que Carla s'avance vers moi et m'étreint avec force.

— Comment vas-tu ? s'enquiert-elle en plongeant ses iris inquisiteurs dans les miens.

— Je me porte bien, ne t'inquiète pas, assuré-je d'une voix trop éraillée à mon goût.

— Bien sûr que je me fais du mouron pour toi ! Sofia te réclame, les parents sont sens dessus dessous et moi je me fais un sang d'encre. Nous t'aimons et tu ne nous laisses aucune chance de te venir en aide.

Elle s'écarte légèrement sans pour autant me libérer et me détaille de haut en bas.

— Tu as maigri. Si c'est à cause de ton frenchy, oublie-le et passe à autre chose. Tiens, Alvaro m'a déclaré qu'Esteban lui parle régulièrement de toi. Il regrette son comportement lors du mariage de son frère.

Ah non ! Elle ne va pas recommencer avec cette histoire.

— Tu me prends pour qui, Carla ? explosé-je. J'ai le cœur brisé et tu ne penses qu'à me refourguer avec un naze !

Oups, elle m'a fait sortir de mes gonds et je me suis vendue toute seule.

— Tu voulais que je te rende un service. Quel est-il ?

Surprise qu'elle ne rebondisse pas sur ma bévue, je m'empresse de lui expliquer la situation.

— J'ai laissé quelques vêtements et affaires de toilette chez lui. J'espérais que tu irais les chercher pour moi.

Carla serre les lèvres, je me doute que cette mission lui déplaît.

— J'irai à la condition que tu me racontes tout.

Elle s'installe sur le bord de mon lit, croise les jambes et attend sagement que je me décide. Nos regards se rencontrent, je comprends que je n'y couperai pas. Elle tapote la place à ses cotes pour m'inviter à la rejoindre. Je m'exécute. Elle enlace mes doigts pour m'inculquer un peu de sa force. Je me lance, lui dévoilant tout.

— Cette femme est grande, mince, raffinée. On dirait un top model. En gros, elle est tout ce que je ne suis pas. Je n'ai aucune chance à côté d'elle. Tu avais raison, Rafa se sentait seul et je lui ai servi de pis-aller, c'est tout.

— Mais quand vas-tu apprendre à te battre pour ce qui est important ? s'insurge ma sœur, les yeux luisants de colère.

Elle bondit sur ses pieds et avance de quelques pas avant de faire volte-face, les poings plantés dans les hanches.

— Et ton français n'a pas nié les allégations de cette fille ? s'étonne-t-elle.

Je secoue la tête de gauche à droite.

— Il n'a rien objecté et s'est contenté de baisser les yeux et de fixer le sol. J'ai alors compris qu'elle disait vrai. Il affirmait vivre en colocation, il s'est bien gardé de me dire que c'était avec sa copine.

— Mais, ensuite, vous vous êtes bien reparlé. Quelle explication t’a-t-il servie ?

— Nous n’avons pas conversé depuis cette nuit-là. C’était inutile. Que pouvait-on ajouter de plus ?

— Une explication. Il te devait bien ça, non ?

— J’ai bloqué son numéro. Il est même sûrement reparti avec elle depuis le temps.

Carla pousse un soupir éloquent. Ses yeux coulent vers mon téléphone abandonné sur la commode.

Elle le capture avant que je puisse le saisir, dessine le code du bout de son index qui n’a visiblement aucun secret pour elle et réactive le contact banni.

Il t’a envoyé au moins dix messages par jour alors que tu ne lui réponds pas. Je la vois froncer les sourcils tandis qu’elle en prend connaissance. Tiens, regarde ! Il jure que tout est terminé entre eux et qu’elle a repris un avion à destination de Paris.

Mon cœur manque un battement tandis que je la rejoins. Elle me tend l’appareil pour que je constate par moi-même.

— Qu’attends-tu pour aller le retrouver ?

J’hésite. Ma visite surprise ne va-t-elle pas l’incommoder ? Travaille-t-il au café ? Les dimanches ne sont pas des jours chômés en haute saison. Ce n’est pas encore le cas, mais je suis la première à reconnaître l’accroissement des touristes ces derniers jours.

— Je vais sûrement le déranger, j’irai demain en accompagnant un groupe.

J’ai la trouille et cela me laissera davantage de temps pour me préparer.

— Cesse de raconter n’importe quoi ! Allez, un peu de courage. Je vais me faire inviter chez les parents en attendant de tes nouvelles. Quand j’ai annoncé à mon cher et tendre que je devais te remonter le moral, il a décidé de rendre visite aux siens avec Sofia, ils ont prévu d’y rester tout l’après-midi. J’ai donc tout mon temps.

Tout en parlant, elle me met ma veste et mon sac à dos dans les mains.

— Et préviens-moi si tu ne rentres pas ! ajoute-t-elle juste avant de me pousser dehors. Elle appuie sa phrase d’un clin d’œil et referme le battant sur moi.

Je dépose avec trop de fougue le verre devant le client, quelques gouttes de liquide s'en échappent et atterrissent sur la table. Je grommelle quelques mots d'excuse inaudibles. Sa compagne glousse, le quadragénaire qui l'accompagne me fusille du regard.

Je regagne l'arrière du bar en me passant une main sur le visage. Manolo a raison, je vais finir par faire fuir les clients. C'est pourtant lui qui m'a recommandé d'arrêter de harceler Caro de coups de fil à répétition et de messages envahissants. D'après lui, elle a besoin de temps pour réfléchir. Je me demande pourquoi je suis les conseils d'un vieux garçon, car à ma connaissance, mon voisin n'a jamais été marié ni même en couple.

D'ailleurs, je ne les écoute pas vraiment, j'ai stoppé de chercher à la joindre (je tombe immédiatement sur la boîte vocale, je pressens qu'elle m'a bloqué), mais je ne peux pas m'empêcher de lui envoyer des messages, c'est plus fort que moi ! Je garde secrètement l'espoir qu'elle finira par les lire. Un jour.

L'autre nuit, j'ai failli étrangler Lola de rage. Nous nous sommes engueulés après la fuite de Caro et elle a avoué la raison de sa présence ici : le fric. Mademoiselle a su pour l'héritage, et comptait bien me mettre le grappin dessus pour me pressurer comme un citron. C'est hors de question ! Je n'ai pas apprécié son petit cinéma. J'étais tellement hors de moi que je lui ai annoncé par la même occasion que le virement émis serait le dernier, elle n'a qu'à travailler. Après tout, je ne lui dois rien !

Avec le recul, je me demande si elle ne restait pas avec moi uniquement pour le pognon. Je n'en avais pas beaucoup, mais je trimais comme un dingue entre ma passion et mon boulot chez Jack. Les paroles de Mireille se rappellent à moi. Elle affirmait que j'étais naïf et sous-entendait que Lola se servait de moi. Elle avait vu juste.

Après le départ des deux femmes, je me suis retrouvé seul comme un con. Il ne me restait plus qu'à rattraper le coup avec ma brunette. J'ai cherché mon téléphone pour lui expliquer la situation, je l'ai déniché dans la chambre, posé sur le chevet.

La vue des draps froissés m'a fichu un uppercut dans l'estomac. Je me suis assis et j'ai enfoui ma tête dans l'oreiller pour humer son odeur. C'est à cet instant que j'ai compris que je l'aimais.

Mon portable a bipé. Mon cœur s'est mis à tambouriner dans ma poitrine. Et si...

Hélas, mes espoirs furent vite douchés. Je me suis aperçu en le déverrouillant qu'Olivier avait tenté de me joindre la veille au soir à plusieurs reprises. Un message m'avertissait de la venue imminente de Lola. Malheureusement pour moi, l'appareil était en mode silencieux, et je ne les ai pas eus assez tôt. Je ne voulais pas être dérangé pendant que je prenais du bon temps. Je n'ai pas pu anticiper l'arrivée de la tornade Lola et elle a tout ravagé sur son passage.

Je n'ai pas fermé l'œil, mon cerveau ressassait sans cesse la même scène, celle dans laquelle Caro me fuyait.

Je me suis levé, j'étais comme un lion en cage. Manolo m'a découvert auprès de la grille au moment de l'ouverture de son troquet. Il m'a fait entrer et m'a écouté lui raconter mes déboires devant un café noir. Je voulais me rendre chez Caro puisqu'elle ne décrochait pas. Mon nouveau conseiller du cœur m'en a dissuadé arguant que cela risquait de l'exaspérer davantage. C'était il y a un mois.

J'attrape un torchon et commence à essuyer les verres. Manolo s'approche et me le reprend des mains.

— Vas-y mollo, tu vas finir par les briser.

Il a raison. Mon regard survole les tables et je constate que le couple de quadras a déjà déserté la terrasse. Ils sont partis sans régler la note.

Je peste entre mes dents.

— Ils n'ont pas filé à l'anglaise, je leur ai notifié que c'était offert par la maison. Je ne pouvais pas faire autrement après le service désastreux auquel ils ont eu droit !

Je suis blessé, mais je m'abstiens de tout commentaire. Je m'empare d'un chiffon et commence le nettoyage des machines.

— Tu devrais aller discuter avec elle avant de couler ma boutique, ajoute-t-il.

J'arrête d'astiquer la tireuse à bière. Elle est bien bonne, celle-là ! C'est lui qui me conseillait l'inverse, soi-disant que je devais la laisser respirer !

— Je l'ai vue, reprend-il.

Mon cœur s'accélère. J'attends la suite avec impatience tandis qu'il balance le torchon sur son épaule.

— Elle n'est pas en meilleur état que toi.

— Tu lui as parlé ?

Il secoue vigoureusement la tête.

— Non. Je l'ai juste entraperçue de loin, elle conduisait les excursionnistes à un autre endroit, un peu plus haut, près de la cathédrale.

Depuis cette funeste nuit, Caro n'amène plus les visiteurs sur la place. J'ai d'abord cru qu'elle était malade ou qu'elle avait pris quelques jours de vacances. J'ai dû me rendre à l'évidence, elle ne voulait pas risquer de m'y croiser.

Elle prétendait avoir des sentiments pour moi, son comportement dément ses dires. Elle a baissé les armes un peu vite, sans me donner la moindre chance ! Une fureur déferle en moi.

Je reprends le lavage avec ardeur pour l'assouvir.

— Oh là ! doucement, cette tireuse ne t'a rien fait. Tu vas y aller ?

Je ne réponds pas. Tout s'embrouille dans ma tête.

— Ne fais pas la même connerie que moi, tu le regretteras toute ta vie.

Sur ces mots, Manolo s'éloigne en claudiquant.

Je reste prostré chez moi tout l'après-midi. Les mots susurrés par Caro au creux de mon oreille ne signifiaient-ils rien ? Certes, je n'ai pas nié les affirmations de Lola de peur que cette dernière ne s'en prenne directement à elle. Cela, je ne le voulais pas !

D'un autre côté, Lola ne mentait pas. Comment réfuter la vérité ?

J'entends la cloche de la Giralda sonner 18 heures. Je décide d'agir. Caro a écouté les bêtises de Lola, elle est en droit de connaître ma version. Bien sûr, je vivais chez Lola, et nous partagions le même lit, mais nous ne couchions plus ensemble depuis un moment et nous nous engueulions tout le temps. Je serais partie bien plus tôt si cette dernière n'avait pas perdu son emploi.

Je me prépare rapidement quand des coups résonnent dans la grille. J'ouvre la fenêtre pour découvrir Carla devant la vitrine. Elle lève le visage vers moi, son air affolé m'interpelle.

Je referme les battants et dévale l'escalier, mon cœur tambourinant dans la poitrine. Je pressens qu'une catastrophe est arrivée.

Carla bondit littéralement dans la boutique, me poussant sur le côté au passage. Elle inspecte la pièce d'un coup d'œil circulaire, puis fixe son attention sur moi.

— Caro n'est pas avec toi ? finit-elle par demander.

— Je n'ai pas vu ta sœur depuis un mois.

Une lueur de panique passe dans son regard, mon rythme cardiaque s'accélère.

— Montons, tu vas me raconter ce qui te tracasse.

Je m'apprête à rabaisser le rideau. Elle m'arrête d'un geste de la main.

— Alvaro arrive. Il refait le chemin qu'a effectué Caro ce matin. Elle est partie de chez elle vers dix heures trente, nous n'avons aucune nouvelle depuis. Elle venait ici...

— Je travaillais ce matin, je suis rentré vers midi trente. Je t'assure que je ne l'ai pas vue.

— Ce n'est pas normal, se désole-t-elle. Caro ne répond pas à mes appels ni à aucun de mes messages.

Rien de nouveau sous le soleil, pensé-je intérieurement.

La visiteuse arpente la pièce en se tordant les doigts d'anxiété.

— Je ne sais pas comment expliquer cela, mais je sens qu'il lui est arrivé quelque chose de grave.

Je songe immédiatement à Lola. J'appelle de facto Olivier afin qu'il me confirme qu'elle est bien rentrée à Paris. Avec elle, il faut s'attendre à tout ! Heureusement, celui-ci répond tout de suite. Je lui révèle succinctement la situation. Il va vérifier et me fera signe dès qu'il l'aura vue.

Je raccroche rageusement. Lola n'a pas intérêt à s'en prendre à un seul cheveu de la brunette ou il lui en cuira. Je préviens ensuite Manolo de sa disparition.

J'étais occupé ce matin, Manolo reste désormais sagement derrière la caisse. Peut-être l'a-t-il aperçue ? Sa réponse est négative.

Il nous rejoint quelques minutes plus tard, suivi de près par Alvaro. À la mine renfrognée de ce dernier, je comprends qu'il n'a pas plus d'informations que nous.

— J'ai retracé tout le parcours à pied, interrogé les chauffeurs à l'arrêt qu'elle a dû emprunter. Certains ont pris leur service à midi, et ceux

présents ce matin ne se souviennent pas d'avoir croisé une femme ressemblant à sa description.

— Il faut prévenir la police, assène Manolo, pragmatique.

Nous nous regardons les uns après les autres et acquiesçons de concert. Je ne peux rien faire, excepté les accompagner, je n'ai aucune légitimité.

— Je vais chercher mon blouson.

— Toi, tu restes ici, ordonne Carla en posant son doigt sur mon torse.

J'ouvre les lèvres pour objecter, elle ne m'en laisse pas le temps. La main sur mon bras, elle réplique calmement.

— Imagine qu'elle arrive et qu'il n'y ait personne.

Elle a raison. Je me résigne de mauvaise grâce.

Nous échangeons nos numéros de téléphone, et ils s'en vont aussi rapidement qu'ils sont venus. Manolo regagne son domicile après m'avoir fait promettre de l'informer dès qu'il y aura du nouveau. Je me retrouve désœuvré et retourne dans mon appartement pour une longue, longue attente.

Il me faut patienter jusqu'à 21 heures pour voir le couple revenir, les visages fermés.

— Montons à l'appartement, nous y serons plus à l'aise pour discuter.

Je sécurise la boutique et les invite à me précéder avant d'éteindre les lumières.

La jeune femme s'écroule sur le canapé, prend la tête entre les mains et garde la face rivée vers le sol. Je comprends qu'elle pleure aux secousses qui agitent de son corps. Son mari s'assoit à ses côtés, l'attire tendrement contre lui pour la consoler. Je ressens un pincement au cœur en contemplant ce couple uni dans l'adversité. Je percute que c'est ce genre de relation que je souhaite avec Caro.

— Ils ne veulent rien faire, s'insurge Carla en relevant vers moi un visage mouillé. Elle est majeure, et selon eux, ce n'est pas parce qu'elle ne donne plus signe de vie depuis quelques heures qu'elle est en danger.

Alvaro m'avait avisé en sortant du commissariat qu'ils avaient récolté une fin de non-recevoir. De mon côté, j'avais tenté de contacter les hôpitaux, personne ne correspondait au signalement de la jeune disparue.

— Il nous faut réfléchir.

— Ce ne serait pas un coup de ta copine française ?

— Un ami est parti contrôler qu'elle se trouve bien à Paris. J'attends un retour de sa part. Et du côté de ses collègues de travail ?

— Je les ai contactés avant de venir ici, désirant m'assurer qu'elle n'avait pas été appelée au dernier moment pour remplacer quelqu'un, ce ne serait pas la première fois que ça arrive. Ce n'est malheureusement pas le cas aujourd'hui. Caro ne les fréquente pas en dehors du boulot.

— Des amis, une copine ? proposé-je, en listant tout ce qu'il me passe par la tête. Ou encore, l'un des mecs que vous lui avez présentés, peut-être ?

Les joues de Carla rosissent. Elle tourne le visage vers son époux en l'interrogeant du regard.

— Ce sont des collaborateurs fiables. Juan est barbant et imbu de lui-même, mais il ne ferait pas de mal à une mouche. Quant à Esteban...

— Chéri, tu m'as bien confié qu'il te parlait beaucoup de Caro dernièrement.

— C'est vrai, il s'en voulait de l'avoir ignorée lors du mariage de son frère. Il m'a demandé si elle voyait quelqu'un, confirme-t-il.

Je laisse échapper à un grognement. Je n'aime pas ça. Les affres de la jalousie enserrant mon cœur. J'espère pour lui qu'il n'est pas responsable de tout ce bazar.

— Téléphone-lui, on ne sait jamais.

Alvaro s'exécute. Au même moment, mon portable sonne : Olivier.

Je prends l'appel en m'éloignant vers la chambre pour plus d'intimité.

— Vous l'avez retrouvée ?

— Pas encore. De ton côté, qu'est-ce que ça a donné ?

— Nous avons rendu une visite surprise à Lola en mode " coucou, c'est nous, comment vas-tu ? " Elle a été étonnée de nous trouver sur le pas de sa porte, mais je te garantis qu'elle est bien à Paris.

Mon silence est éloquent. Quelque part, j'aurais préféré que Lola soit derrière cette histoire, cela m'aurait même rassuré. Lola peut se montrer insultante et hystérique par moment, je ne la vois pas faire du mal physiquement à quelqu'un.

— Il doit y avoir une explication logique, reprend-il. Il se peut qu'elle ait égaré son téléphone ou qu'elle n'ait plus de batterie. Tiens ! Le réseau, ce doit être une panne de réseau ! Ça survient plus souvent qu'on le pense. On ne se volatilise pas comme ça !

Mes lèvres restent closes devant ses arguments.

— J'achète un billet d'avion et j'arrive, décrète-t-il devant mon mutisme.

— Non, ça va aller. Tu as raison, Caro va certainement réapparaître dans la soirée. Tu viens de le dire toi-même, il doit y avoir une explication logique à sa disparition. N'oublie pas que tu vas bientôt être papa, mon pote. Emma a besoin de toi.

Un silence s'étire sur la ligne.

— D'accord, capitule-t-il, mais tu me fais signe dès que tu as du nouveau, OK ? Quoiqu'il en soit, en cas de nécessité, je débarque en renfort, tu sais que tu peux compter sur moi. Un coup de fil et je rapplique.

— Je te le promets, papa poule.

Je m'enquiers de la santé de la future maman. Nous échangeons des banalités pendant quelques minutes et je mets fin à la communication, après lui avoir juré pour la cinquième fois de l'appeler à la rescousse si l'utilité s'en fait sentir.

Bavarder avec mon meilleur ami m'a mis du baume au cœur. Mon anxiété est toujours présente, mais Olivier n'a pas tort, je dois relativiser la chose et ne pas dramatiser. Caro doit avoir une raison valable pour ne pas donner signe de vie.

Je reviens près de mes invités, rasséréné. Manolo est arrivé dans les entre-faits avec un plateau rempli de sandwiches. Je n'ai pas faim. Visiblement, les autres n'ont plus, le plat est resté intact, posé en évidence sur la table basse du salon.

Alvaro attend. Je l'interroge d'un signe de tête en m'adossant contre un mur, à proximité de la fenêtre.

— Esteban a passé le week-end à Puerto banus avec des amis. Il était au volant pour rentrer au moment de mon appel. Il est hors de cause.

Caro avait évoqué cette ville au cours de notre visite à Malaga. Ce lieu est celui de la jet set, des yachts privés, et des fêtes interminables. C'est un peu un Saint-Tropez espagnol. Cela ne me surprend pas que ce mec aime ce style de vie.

— Rien de mon côté non plus. Lola est à Paris.

— Nous voilà de retour à la case départ, se désespère Carla en se laissant tomber contre le dossier du canapé.

Le claquement du clapet de la boîte aux lettres attire mon attention. Je me décale d'un pas vers la gauche et m'appuie contre l'encadrement de la fenêtre.

Une silhouette élancée se détache dans la pénombre, je pencherais pour celle d'un homme. Il est vêtu de noir, le crâne recouvert d'une capuche, il prend la direction du boulevard en rasant les murs, vraisemblablement pour éviter la lumière des réverbères.

Ce mec est louche, je suis convaincu qu'il a glissé quelque chose dans ma boîte. Je vais devoir relever le courrier discrètement.

Quelques minutes plus tard, je remonte l'escalier avec une lettre qui m'est adressée. Mon prénom est inscrit en feutre, suivi d'un patronyme que je n'ai porté que les tout premiers mois de ma vie : celui de mon père.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Alvaro en se postant derrière moi.

— Je l’ignore. Un homme vient de s’enfuir après l’avoir déposé.

Je décachette l’enveloppe en tremblotant et déplie le feuillet. Une mèche de cheveux bruns s’en échappe et atterrit sur le sol. Je me baisse pour la ramasser.

À sa vue, Carla éclate en sanglots et se jette dans les bras de son mari.

J’échange un regard avec Alvaro, le mien est embué. Je n’ose pas lire à haute voix la phrase dactylographiée sur le papier afin de ne pas affoler Carla. J’espère qu’Alvaro déchiffrera par-dessus mon épaule.

Rends-moi ce qui m’appartient ou tu ne reverras jamais ta copine

— Je ne comprends pas. Qu’est-ce que cela signifie ? demande ce dernier en caressant les cheveux de sa femme blottie contre lui.

— Je n’en sais pas plus que toi.

Manolo qui était restée en retrait jusque-là s’avance vers nous. Il me prend le feuillet des mains.

— Nous devons contacter Sergio.

Voyant nos expressions ahuries, il s’explique :

— Le commissaire Sergio Blanco, c’est son métier d’enquêter, je suis certain qu’il connaît la marche à suivre. Son numéro est dans le répertoire de Pablo.

Je me rends dans le bureau de mon père, ouvre le tiroir et trouve le carnet en question.

Manolo a toujours prétendu ne rien savoir à propos de celui qui se faisait appeler Pablo. Or il connaît l’existence de Sergio Blanco.

Je tape sur les touches en me promettant de tirer ceci au clair plus tard, j’ai plus urgent à faire, sauver la femme chère à mon cœur.

Le commissaire Sergio Blanco arrive trente minutes après mon coup de fil. C'est un homme imposant d'une bonne soixantaine d'années avec un ventre proéminent et des cheveux poivre et sel. Il caricature tout à fait le style de mec qui passe plus de temps derrière un bureau que sur le terrain. J'avoue que je ne m'imaginais pas du tout celui qui avait aidé mon père de cette façon.

Il serre toutes les mains dès son entrée dans le salon et donne une accolade à mon voisin avec qui il échange quelques banalités. Il est évident que ces deux-là se connaissent, reste à savoir en quelles circonstances. C'est d'ailleurs le cafetier qui prend les commandes et lui explique la situation.

— Je peux consulter le mot, demande l'homme d'une voix grave.

Je le lui tends sans discuter, il ébauche une grimace en sortant une paire de gants en latex d'une de ses poches.

— Argh ! Inutile d'effectuer une recherche d'empreintes après ça.

— Vous ne trouverez que les miennes, je suis le seul à avoir touché le papier, rétorqué-je sèchement.

Contre toute attente, le commissaire se met à ricaner en se postant devant moi. Il me dévisage un moment, je me sens soudainement tout petit malgré nos statures semblables. Il ne m'aura pas, j'ai déjà eu des déconvenues avec des loustics beaucoup plus coriaces. Je tiens bon et ne détourne pas le regard. À ce petit jeu-là, je peux être fort, moi aussi !

— C'est donc toi le fils de Pablo, j'ai pris l'habitude de baptiser ton père par son nom d'emprunt pour ne pas corrompre sa nouvelle identité, c'était plus simple. Ton papa nous parlait beaucoup de toi, n'est-ce pas, Manolo ? Je remarque que les chiens ne font pas de chats, tu es aussi susceptible que lui. D'ailleurs, tu lui ressembles beaucoup.

Mon regard passe du sexagénaire à Manolo.

— Vous vous connaissez tous les deux, n'est-ce pas ?

— Sergio rendait régulièrement visite à ton père. Il n'était pas rare qu'ils viennent s'installer à une table pour siroter une bière, nous avons fini par sympathiser.

— Nous avons tous les trois la même passion pour les cartes, renchérit le flic.

Devant ma mine altérée, il explique.

— Le poker. Mais revenons à ce qui m'amène aujourd'hui.

J'avance la main vers le papier qu'il a toujours entre les doigts.

— Je ne comprends pas ce qu'ils espèrent. Je suis arrivé ici avec en tout et pour tout un sac de voyage. Je ne possède rien.

Le policier se masse le front.

— Pablo était persuadé qu'un jour ou l'autre, tu paierais pour ce qu'il a fait. Ce papier prouve qu'il n'avait pas tort.

— Vous voulez dire que Caro a été kidnappée à cause du vol commis il y a plus de trente ans ?

J'ai du mal à imaginer une telle chose. Pourquoi maintenant ? Pourquoi avoir attendu toutes ces années ? Cela ne rime à rien.

— Pablo nous avait restitué les bijoux dérobés ainsi que quatre diamants.

Sergio marque un temps d'arrêt pour tenir son auditoire en haleine.

— Seulement, il y en avait cinq dans le pochon subtilisé. Nous avons cherché cette dernière pierre partout. Nous avons passé le véhicule de Pablo, celui qui avait servi au braquage, au peigne fin. Nous avons aussi inspecté à la loupe chaque centimètre carré du trottoir devant la bijouterie, en vain. Personne n'a jamais retrouvé le diamant manquant.

— Sous-entendez-vous que Pablo l'aurait subtilisé ?

L'homme fourre ses mains dans les poches de son pantalon.

— Je l'ai longtemps soupçonné, c'est vrai. C'était quelqu'un d'intelligent et il avait besoin d'argent pour commencer une nouvelle vie. J'ai gardé un œil sur lui, mais je me suis fourvoyé. Vos parents ne vivaient pas dans l'opulence, je dois le reconnaître.

— Où est-il passé dans ce cas ?

— L'hypothèse la plus plausible, celle qui a été retenue pour clore le dossier est celle qu'il serait tombé dans une grille d'égout lorsque le jeune Nico a lancé le butin en direction du carreau ouvert, avant de s'écrouler sur le sol.

— Ou alors un heureux promeneur l’aura découvert et ramassé et gardé pour lui, commente Manolo.

Le commissaire hausse les épaules.

— Nous ne le serons jamais, quoi qu’il en soit, le caillou n’a jamais refait surface.

— Vous... vous pensez que c’est à cause de ce diamant que ma sœur a été enlevée ? Comment allons-nous pouvoir discuter avec eux si nous ne le possédons pas ? bredouille l’unique femme présente dans la pièce.

— En enquêtant, tout simplement. Comme vous pouvez le constater, l’objet de la transaction n’est pas indiqué, pas plus que le lieu de l’échange. Cette affaire sent l’amateurisme à plein nez, vous pouvez me croire, affirme-t-il en désignant ses narines. Ils vous recontacteront. Tu seras en première ligne Rafael. Visiblement, ils t’ont choisi comme interlocuteur, ce qui semble logique puisque tu es l’héritier de Pablo. Tu dois te préparer à parlementer avec eux et trouver les mots pour gagner du temps. N’oublie pas de demander des preuves de vie de l’otage.

Clara laisse échapper un cri.

Le commissaire arpente la pièce, une main dans la poche de son pantalon, l’autre occupé à tirer sur sa barbe. Cette manie l’aide sans doute à mettre de l’ordre dans ses idées.

Nous l’observons tous silencieusement, n’osant pas interrompre les rouages de son cerveau d’enquêteur. Je suis prêt à toutes les concessions qu’il faudra, et à le regarder tourner en rond toute la nuit, si ça peut aider à retrouver Caro saine et sauve. On entendrait une mouche volée, seuls les pas de Sergio Blanco et les reniflements répétitifs de Carla brisent le calme.

Le couple et Manolo sont assis sur le canapé, je reste debout, accolé contre un mur, la mèche de Caro serré dans mes doigts.

Le commissaire s’immobilise.

— Qui était au courant pour cette histoire de braquage ?

— Je l’ai appris il y a un mois et demi de la bouche de ma mère. Caro était là, elle aussi. Je l’ai évoqué devant sa famille le mardi suivant.

— Mmh, mmh, répond Sergio en se frottant la barbe. Qui était présent autour de la table ?

Il pivote vers Carla qui bondit sur ses pieds.

— Vous ne pensez tout de même pas que nous avons colporté cette triste affaire hors de nos murs ? fulmine-t-elle, excédée.

— Je ne crois rien, Madame, j'énumère des hypothèses, c'est tout.

Carla se rassoit entre son mari et Manolo.

— Vous seriez surprise de savoir le nombre de personnes qui laisse fuiter des confidences sans vouloir a mal, parfois même sans s'en apercevoir. Je présume que ce n'est pas votre cas ?

— Vous présumez bien ! rétorque-t-elle sèchement en croisant les bras sur la poitrine.

Je dois reprendre les rênes sinon ces deux-là risquent d'en arriver aux mains.

— Nous n'étions pas beaucoup, uniquement Carla et son mari ici présent et monsieur et madame Perez, les parents de Caro.

— Madame Delgado, voudriez-vous avoir l'obligeance de contacter vos parents afin de vous assurer de leur discrétion à ce propos.

Des éclairs de fureur traversent les yeux de la jeune femme, elle attrape son sac et s'éloigne d'une démarche raide vers la cuisine.

Alvaro profite de l'absence de son épouse pour avouer.

— Il se peut que j'aie évoqué cette histoire au bureau, je suis désolé.

Le policier sort un calepin de son veston en relevant un sourcil.

— C'est-à-dire ?

— J'en ai parlé avec mon collègue Esteban.

Encore lui ! Ce prénom revient décidément un peu trop dans la discussion à mon goût. Alvaro se contorsionne pour me regarder dans les yeux.

— Ne le prends pas mal, il insistait pour revoir Caro. J'ai été obligé de lui dire qu'elle était avec quelqu'un et qu'elle t'avait présenté à la famille, signe que votre relation était sérieuse. C'était pour le décourager. C'est un coureur, précise-t-il en direction de Blanco qui n'en perd pas une miette.

— Un don Juan que tu n'as pas hésité à lui mettre dans les pattes !

— Je croyais qu'il avait changé, il envisageait de se caser.

— Vous réglerez vos divergences plus tard. Revenons à l'histoire qui nous préoccupe, voulez-vous ? Pouvez-vous me donner l'identité ainsi que les coordonnées de votre collègue, s'il vous plaît.

J'écoute distraitement Alvaro indiquer les renseignements demandés, il certifie que l'homme n'est pas chez lui et qu'il résidait ces derniers jours dans le berceau de la jet set. Je n'entends plus rien, tout se brouille, si ce mec a touché à Caro, je le tue. Tant pis si je passe le restant de ma vie en prison à expirer ce crime.

— Mes parents n’ont rien dit à personne, notifie Carla en entrant dans le salon.

— Bien, je pense que ce sera tout pour ce soir, déclare Sergio en replaçant son calepin dans le veston.

— C’est tout ! Mais... mais et ma sœur !!!

— La journée a été rude pour tout le monde, il faut vous reposer

Il prend l’escalier, Carla l’apostrophe avant qu’il ait atteint la troisième marche.

— Alors, c’est ça, la polizia ! Vous allez vous coucher pendant que ma sœur risque sa vie !

— Qui vous a dit que j’allais me coucher, Madame Delgado ?

Certainement pas moi. En revanche, il est évident que vous avez besoin de repos. Croyez-en mon expérience, il ne sert à rien d’attendre éveiller toute la nuit ici, il ne se passera rien.

Il continue sa progression vers la réserve. Alvaro a déjà enfilé sa veste et présente la sienne à sa femme qui la revêt sans faire d’histoire. Nous rejoignons Sergio qui nous attend dans le magasin, un cigare éteint à la main.

Le couple Delgado prend congé, Sergio n’est plus si pressé de partir.

— Dès que cette affaire sera dernière nous, il faudra que nous nous retrouvions autour d’une table, mon garçon. Je me ferais un plaisir de répondre à toutes les questions qui te trottent dans la tête. Ton père était sacrement fier de toi, tu sais. En attendant, essaie de dormir un peu.

Mes cils papillonnent, je peine à ouvrir les yeux. Mes paupières sont si lourdes que je pourrai croire qu'elles ont été lestées avec du plomb. Mes pensées sont embrumées, la gorge me brûle et ma bouche est desséchée. Une quinte de toux me plie en deux, j'ai soif.

Mon esprit sort petit à petit de l'épais brouillard qui l'enveloppait. Mes yeux sont tout à fait ouverts désormais, mais je n'y vois rien. Il fait noir.

Un souvenir me revient. Une jeune femme blonde, étendue sur le trottoir. Je me précipite, m'accroupis auprès d'elle pour lui venir en aide. Je lui parle tout en fouillant fébrilement dans mon sac pour trouver mon téléphone afin d'alerter les secours. Et puis soudain, plus rien... le néant.

Que s'est-il passé ? Où suis-je ?

Aucun son ne me parvient. Je suis allongée. Je tâtonne timidement autour de moi avec le plat de la main, c'est doux, moelleux. Je suis couchée sur ce qu'il me semble être un lit.

Je me souviens de la visite de ma sœur, de notre conversation. Je me rendais chez Rafael pour que nous discutions. J'étouffe un sanglot.

Je regrette de ne pas lui avoir parlé avant, de ne pas lui avoir laissé une chance de s'expliquer. C'est trop tard. Pourquoi m'a-t-on séquestrée ? Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit, d'un enlèvement. Pourquoi, moi ?

Ma famille n'est pas fortunée, il y a des proies bien plus intéressantes à kidnapper, ou alors, je me fourvoie complètement, ce n'est pas pour de l'argent que je suis là. Mon esprit est confus. Je suis tellement fatiguée, je replonge petit à petit dans les ténèbres de l'inconscience.

Je me sens mieux lorsque je rouvre les yeux. J'ignore depuis combien de temps je suis restée dans les vapes.

Je relève légèrement le buste en m'accoudant sur mes avant-bras, rien ne m'empêche de bouger les membres, je ne suis pas ligotée.

Un filet de lumière perce à travers les rainures des volets en bois. J'étudie mon environnement d'un regard circulaire. Il n'y a personne d'autre dans la chambre.

Je balance les jambes par-dessus le matelas et je m'assois, mes pieds touchent le sol. Mon sac à dos a disparu, et avec lui, toutes mes affaires personnelles. Je tente de me lever. Ma démarche n'est pas assurée, je tangué un peu en m'approchant de la fenêtre imaginant qu'avec un peu de chance, je pourrais ouvrir les persiennes et appeler à l'aide. Je perds mes illusions, ce que j'ai pris pour des volets est une réalité des planches clouées sur l'encadrement. Impossible de mettre mes projets à exécution. Je suis bel et bien prisonnière. J'observe mon environnement, la silhouette de quelques meubles se dessine dans la pénombre, il n'y en a pas beaucoup, uniquement une table pliante et une chaise.

Des packs d'eau sont entassés dans un coin, je m'en approche avec curiosité et repère une caissette que je n'avais pas repérée jusque-là, contenant des fruits et des gâteaux secs. Un frigo se trouve non loin, je tire sur la poignée et déniche une dizaine de sandwichs à l'intérieur.

La chambre est munie d'un coin pour se laver avec une vasque qui n'est pas de première jeunesse. Un seau est installé au-dessous. Je m'interroge sur sa présence jusqu'au moment où je découvre des rouleaux de papier toilette empilés. Je réprime une grimace de dégoût.

Je relève la tête, je ne dois pas me laisser abattre. Je n'ai jamais reculé devant l'adversité (sauf en ce qui concerne les hommes), ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer.

Mes pas me conduisent vers la porte, je pose les doigts autour de la cliche et l'actionne délicatement, préférant éviter d'alerter mes ravisseurs. Évidemment, celle-ci ne s'ouvre pas, elle est fermée à double tour.

Qui peut bien m'en vouloir au point de me séquestrer ? Et surtout, quelle en est la raison ? Je ne possède rien, ma famille non plus.

Est-ce mon imagination ? Je crois entendre des bruits de discussion. Je colle mon oreille au battant de la porte. Je ne rêve pas, je distingue bien une voix féminine, sans pour autant pouvoir décrypter un mot de ce qu'elle raconte.

Un timbre plus grave lui répond, vraisemblablement celui d'un homme.

Un claquement me fait sursauter et la maison redevient paisible.

Quelqu'un s'approche. Des pas progressent dans ma direction. Mon cœur accélère. J'hésite à rejoindre le lit pour feindre l'inconscience afin de

gagner du temps. Une mélodie fend le silence, une inconnue fredonne un air à la mode d'une voix douce, avec une telle voix, elle ne peut pas être foncièrement méchante.

Je tambourine à la porte pour attirer l'attention. La chanson s'arrête.

— Cessez de faire du bruit, cela ne sert à rien. Vous êtes enfin réveillée, je me faisais du souci pour vous.

Un ravisseur qui se fait du tracas pour sa victime, ce n'est pas banal. Cette femme semble avoir de l'empathie, je vais tenter de jouer là-dessus pour l'émouvoir et la gagner à ma cause.

— Je... Je ne me sens pas bien. Ouvrez-moi, je vous en supplie.

Ma voix est rauque depuis que je suis réveillée et je réussis à la rendre chevrotante à la perfection.

— C'est impossible, soupire-t-elle.

Ses pas s'éloignent. J'appuie le front contre la porte en fermant les yeux, mon cerveau tourne à 36 000 tours. Il me faut une excuse pour qu'elle ne parte pas et qu'elle déverrouille cette fichue porte. Ensuite, j'aviserais pour sortir de là.

— S'il vous plaît, ne me laissez pas ! J'ai une envie pressante, je ne peux plus me retenir.

Elle revient vers moi. Bingo !

— Vous avez tout le nécessaire dans la pièce.

— Je ne peux pas faire ça dans un récipient. Vous dormiriez à côté de vos excréments, vous ?

La femme s'approche en soupirant bruyamment.

— Ne vous plaignez pas, j'ai déjà dû batailler ferme avec mon copain pour qu'il ne vous enferme pas dans une cave humide et pleine d'affreuses bestioles. Il envisageait de vous bâillonner aussi, je m'y suis opposée. Ne me le faites pas regretter.

Flûte, elle semble agacée. Sa voix ne me paraît plus si agréable que ça !

— Qui est votre copain ? Que me veut-il ?

Aucune réponse, mais je devine qu'elle est toujours là.

— Si c'est pour obtenir une rançon, il s'est trompé de proie, ma famille n'est pas riche.

— Ce n'est pas ça qui intéresse Ca... mon petit ami, se reprend-elle in extremis. Un conseil ; restez tranquille et je vous promets que d'ici quelques jours, tout sera fini.

Ses pas martèlent le sol, elle part pour de bon. Cette fois, je ne trouve rien pour la retenir.

Je n'ai pas réussi à la convaincre de me relâcher, mais la discussion n'a pas été vaine, j'ai glané quelques précieuses informations.

Déjà, mes ravisseurs n'ont pas l'intention de demander de l'argent contre ma libération. Ensuite, elle a failli se vendre en dévoilant le prénom de son compagnon. Ca... quelque chose.

Je réfléchis... je réfléchis... pour conclure que je ne connais personne dont le nom commence par cette syllabe. En analysant ses propos, elle a laissé entendre que c'était lui, l'investigateur de mon enlèvement. Pourquoi ? Elle m'a également indiqué que ma captivité serait brève. En toute logique et à raison de deux sandwiches par jour, mon enfermement ne devrait pas en dépasser cinq.

Je repère un interrupteur à proximité de la porte. J'appuie machinalement dessus sans trop d'espoir. Eurêka ! La lumière fuse.

Je profite pour regarder de près mes nouvelles conditions de vie. Je trouve des affaires de toilette proches du lavabo, un dentifrice, une brosse à dents, un savon, et brosse à cheveux : rien ne manque.

Mon ventre émet un gargouillis. Je me dirige vers le frigo en me demandant s'il est prudent d'avaler la nourriture mise à ma disposition. D'un autre côté, s'ils désiraient me tuer, ce serait déjà fait.

Je tends la main pour attraper un encas au hasard, je suspends mon geste pour les étudier de plus près. Ils proviennent tous du même endroit, un restaurant. Curieux ! L'enseigne me dit quelque chose, je n'arrive pas à me souvenir. Tout à coup, ça me revient. Il s'agit du boui-boui dans lequel Juan m'avait invité à dîner.

D'un coup, je n'ai plus si faim. Est-il possible que ce misérable phallocrate soit là-dessous ? Est-ce une vengeance pour l'avoir éconduit ?

J'examine l'endroit minutieusement afin d'identifier une caméra qui me filmerait à mon insu. Une émission de télé mentionnait des ventes aux enchères d'êtres humains. Il était question de femmes vendues aux plus offrants par internet, elles devenaient les esclaves sexuelles de leurs acquéreurs. Je pense que Juan en est capable.

Un frisson d'horreur me parcourt, en y réfléchissant bien, ma supposition corrobore les affirmations de la ravisseuse. Il n'y aura pas de demande de rançon et le négoce s'effectuera sous peu, ce qui signifie que je partirai de

cette demeure dans quelques jours, non pas pour retrouver les miens, mais pour servir de chair fraîche à un pervers narcissique.

Mon corps se met à trembler, ce n'est franchement pas le moment, je dois absolument trouver un stratagème pour filer d'ici.

OceanofPDF.com

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je n'ai pas pu me résoudre à me coucher bien gentiment dans mon lit, alors que Caro était en danger. J'ai réfléchi longuement assis sur le vieux canapé, les yeux dans le vague. Et si Pablo avait subtilisé la pierre manquante. C'est une possibilité que l'on ne peut pas écarter.

J'ai tenté de me mettre à sa place et j'ai cherché où il aurait pu planquer un caillou d'une telle valeur. J'ai fouillé les recoins de son logement durant des heures, feuillant chaque livre de la bibliothèque, cela m'a permis de ne pas sombrer en réfléchissant au calvaire de Caro.

Je l'imagine morte de peur entre les mains de ses ravisseurs. L'idée qu'ils la touchent me révolte, la pensée qu'ils lui fassent du mal me serre les tripes. J'espère sincèrement que ce n'est pas le cas, cette pensée me rend fou alors pour ne pas le devenir, je suis parti à la chasse au trésor.

J'ai fouiné partout, en vain. Je me suis écroulé trois heures plus tard, en contractant les mâchoires pour ne pas me défouler sur les murs. Je dois rester fort et ne pas baisser les bras pour ma brunette, pour ne pas la laisser tomber.

Pour la première fois de ma vie, j'ai prié pour elle, pour moi, pour nous, mais aussi pour mettre la main sur cette putain de pierre précieuse.

Une petite voix que je repousse sans cesse me nargue, elle prétend que le diamant avait sûrement pris le chemin de la déchetterie avec les encombrants. Je la muselle en posant la main sur mes oreilles pour ne plus l'entendre. C'est officiel, je suis cinglé.

Manolo ouvre son établissement. Il devra se débrouiller seul. Je ne suis pas en état et avec ma tête de déterrer, il m'accuserait encore de faire fuir les clients. Je ne me sens pas capable de faire des courbettes et des sourires, alors, autant rester chez moi à ruminer.

J'ai une nouvelle mission : guetter l'arrivée des instructions. Je suis en planque derrière les rideaux et surveille la place qui se réveille peu à peu. Je fixe chaque individu épiaant le moindre geste suspect, la moindre faille pour lui tomber dessus. Le message reçu la veille ne m'informant ni du lieu de l'échange ni du procédé, les kidnappeurs sont obligés de me recontacter d'une façon ou d'une autre. Mon plan est simple, quoiqu'un peu tiré par les cheveux, mais je n'ai que celui-là.

Il est dix heures lorsque la sonnerie de mon portable me fait sursauter : c'est Alvaro.

— Vous avez du nouveau ? demandé-je avec espoir.

— Non, rien de neuf. Nous avons passé la nuit chez mes beaux-parents, Carla restera la journée auprès d'eux avec Sofia. Est-ce que le flic t'a recontacté ?

Je secoue la tête machinalement et me traite d'idiot en comprenant qu'il ne peut pas me voir.

— Non.

— Argh, cela ne m'étonne pas. Il aurait dû mettre ton téléphone sur écoute et affecter des flics en civil autour de la place. Les ravisseurs vont entrer en contact avec toi.

— Je guette les abords depuis un moment, rien à signaler.

— Ce Sergio Blanco ne nous dit rien qui vaille, ses méthodes sont suspectes. C'est pourquoi nous avons décidé d'investiguer de notre côté. Tu es des nôtres ?

Je fronce les sourcils en réfléchissant.

— Quels sont vos plans ?

— Mener une enquête parallèle à celle de la police. Sergio a raison sur un point : il y a eu une fuite. Ton père n'a jamais eu d'ennuis depuis qu'il a changé d'identité, ils sont arrivés avec toi.

Une chape de plomb me tombe dessus. Il insinue clairement que je suis responsable de l'enlèvement de sa belle-sœur. Mes épaules s'affaissent sous l'accusation.

— Je ne te dis pas que tu es fautif, concède-t-il. Mais nous pensons que ta présence a fait resurgir le passé. Es-tu bien certain d'en avoir parlé à personne ?

— À part Manolo, Caro, tes beaux-parents, et vous deux. Personne, décrété-je fermement.

— Il y a autre chose, Esteban est absent ce matin.

— Tu m'étonnes ! Après avoir fait la chouille pendant deux jours, il doit dormir.

— Quoi que tu penses de lui, ce n'est pas un tire-au-flanc. Il n'est jamais en retard au boulot. L'unique fois où il a manqué une semaine, il était cloué au lit avec une bonne grippe. Je dois raccrocher, on se rappelle plus tard.

Il joint le geste à la parole et je reste comme un con, le portable collé à l'oreille.

Je frotte mes yeux fatigués en rangeant mon appareil dans la poche arrière de mon jean. J'ai menti délibérément, il y a une autre personne à laquelle je me suis confié : Olivier.

Après avoir jeté un coup d'œil à ma montre, je décide d'attendre l'heure du déjeuner pour l'appeler et compose le numéro de ma mère que je connais par cœur. Je ne lui ai pas parlé depuis le jour où elle m'a dévoilé l'entière vérité. Je doute qu'elle sache le nom des personnes qui séquestrent Caro, cependant elle m'en dira peut-être plus sur ce diamant égaré.

Je raccroche quelques minutes plus tard, frustré. Elle s'est mise à sangloter en entendant ma voix, ses pleurs ont redoublé après avoir appris l'enlèvement de la jeune guide. Ensuite, je l'ai interrogé sur le sujet qui me tenait à cœur. Elle décrète ne rien savoir au sujet du caillou mystérieusement disparu.

Mon père l'avait vaguement évoqué à l'époque de l'affaire, mais sa priorité était qu'il ne soit pas incarcéré. En gros, j'ai dû la rassurer alors que je ne le suis pas moi-même, et je ne suis pas plus avancé, et tout ceci en gardant un œil sur la place.

J'attends midi pour joindre Olivier. Son smartphone est éteint, je tombe systématiquement sur la messagerie. Toujours camouflé derrière mes voilages, je surveille les badauds qui sont de plus en plus nombreux. Un jeune couple se bécote sur le banc de Caro, je refrène mon envie de les y déloger.

La sonnerie de mon portable retentit, un numéro inconnu cherche à me joindre. Mon souffle se coupe. Je prends mon courage à deux mains, et finit par appuyer sur le pictogramme représentant un téléphone vert d'un doigt tremblotant.

— Rafael, c'est Blanco à appareil.

— L'avez-vous retrouvée ?

— Nous avançons, nous avançons... je voulais te prévenir que des policiers en civil sont en faction près de chez toi. Il serait préférable que tu

ne quittes pas ton domicile aujourd'hui.

Son ordre voilé ne me plaît pas, mais je l'accepte.

— Très bien je ne bougerai pas de chez moi.

— Nous allons la retrouver, Rafael, ce n'est qu'une question de temps.

— Justement, elle est entre leurs mains depuis plus de 24 heures. Avez-vous essayé de localiser son téléphone ?

— Bien évidemment. Pour qui me prends-tu ? Nous avons tenté un bornage dès hier soir, sans résultat. Les ravisseurs ont dû l'éteindre ou le détruire. Je ne devrais pas t'en parler pour ne pas te donner de faux espoirs, nous avons une piste assez sérieuse. Nous sommes sur la bonne voie, je le sens et crois-moi, mon flair ne me trompe jamais. Je te recontacte dès que j'ai du nouveau, en attendant il faut prendre son mal en patience et rester optimiste. Surtout, ne sors pas de chez toi.

Je quitte mon poste d'observation, inutile de demeurer planté derrière les rideaux puisque des policiers se chargent de la surveillance.

J'essaie de manger un bout, je n'ai pas d'appétit et abandonne mon encas sur la table basse.

Après avoir tenté de rappeler Olivier, toujours sur messagerie, je m'affale sur le canapé. La nuit blanche commence à se faire ressentir, mes paupières s'alourdissent, mes yeux se ferment. Je me laisse glisser doucement vers le néant pour oublier.

Les aiguilles de la pendule ont à peine dépassé 14 heures lorsque je quitte ma sieste réparatrice. La sonnerie de mon portable retentit à nouveau. Je me précipite dessus, supposant qu'Olivier me donne enfin signe de vie. J'ai du mal à cacher ma déconvenue quand je vois qu'il s'agit d'Alvaro.

— Esteban est de retour, m'informe-t-il. Il a passé la matinée au commissariat.

C'est donc ce play-boy la piste sérieuse de Sergio ! S'il a touché à ma belle, je vais le réduire en bouillie.

— Que t'a-t-il raconté ?

— Il jure de ne pas avoir ébruité mes indiscretions, j'aurais tendance à le croire. En revanche, il se souvient avoir croisé Juan en sortant de mon bureau, le jour de mes commérages. Mon collègue en a informé Blanco. Juan a des habitudes de vieux garçon, continue-t-il, il dîne tous les soirs dans le même troquet. C'est d'ailleurs là qu'il avait invité Caro.

— Insinues-tu qu'il ait tout entendu ?

— Je n'en sais rien, nous ne pouvons pas négliger cette éventualité. Cet homme passe plus de temps à nous traquer pour colporter au patron qu'à travailler. Je me demande pourquoi il a été embauché ! Je ne peux pas le suivre ce soir, mais toi, rien ne t'en empêche.

— Que dois-je faire ?

— Rien de bien compliqué. Tu dînes tranquillement en le surveillant et quand il se lève pour partir, tu le files discrètement, avec un peu de chance il te mènera jusqu'à Caro. Je te transmets l'adresse du resto ainsi qu'une photo du bonhomme prise sur le trombinoscope de la boîte.

— Ça marche pour moi.

— Super ! J'étais sûr que tu accepterais. Je t'envoie tout ça d'ici une heure.

Il raccroche sans ajouter un mot. Je me rappelle seulement à cet instant la consigne du commissaire. Il m'avait recommandé de ne pas bouger de chez moi. D'un autre côté, je n'en peux plus d'attendre et je lui désobéis pour la bonne cause. Pour la première fois depuis 24 heures, j'entrevois une lueur d'espoir.

J'arpente pour la dixième fois la rue d'un bout à l'autre, lorgnant à chacun de mes passages l'intérieur du restaurant par une fenêtre éclairée. Je suis venue en avance pour ne pas louper l'arrivée du dénommé Juan, je vais finir par me faire repérer.

Une porte cochère attire mon attention. Voilà une planque parfaite pour étudier l'entrée principale de l'établissement.

Tapi dans le renfoncement, le dos collé au battant en bois, je feins de consulter mon portable. Je plains sincèrement les personnes se prêtant à ce jeu à longueur de journée. La filature et l'observation, ce n'est pas pour moi ! Pour ma part, je préfère de loin l'action à l'attente.

Je me décale légèrement pour ne pas manquer Juan tout en pianotant sur mon écran. Olivier ne m'a toujours pas joint. Alors, pour me donner une contenance et ne pas attiser la curiosité des promeneurs, j'en profite pour le rappeler.

Son silence commence à m'inquiéter sérieusement. Je tombe une fois de plus sur le répondeur et raccroche directement. La liste de mes contacts défile sous mes doigts, mon pouce s'arrête sur celui d'Emma, j'hésite une fraction de seconde de trop. Une poigne solide vient d'agripper mon épaule, opérant un déferlement de frisson dans mon dos.

— Alors, mon garçon, quelle idée saugrenue as-tu eue de te cacher dans l'encadrement de cette vieille porte, au vu et su de tous ? Je t'avais pourtant recommandé de ne pas quitter ton domicile.

J'ouvre la bouche pour lui répondre, il hausse la main afin de me court-circuiter.

— Garde tes balivernes pour d'autres, nous n'avons pas de temps pour ça. Allons-y.

Le policier s'élance vers le restaurant, je lui emboîte le pas.

— Ne craignez-vous pas qu’il me reconnaisse ? l’interrogé-je après l’avoir rattrapé.

Nous le filons, mais rien ne nous dit qu’il ne l’ait pas fait de son côté. Il arque un sourcil, une étincelle de malice illumine son regard.

— Grimer comme tu l’es, il n’y a aucun risque ! Garde la casquette sur ton crâne et appelle-moi tonton.

Je demeure pantois sur le trottoir tandis qu’il pousse la porte. J’entre à mon tour, l’endroit est plutôt désuet. Le local ressemble plus à une cantine qu’à un établissement accueillant du public. Les tables sont recouvertes de nappes au tissu Vichy datant des années 60. J’écoute Sergio en réclamer une pour deux convives. Nous suivons le serveur brun qui nous désigne une place le long d’un mur. Le commissaire s’octroie d’office le siège permettant de détecter les allées et venues, tandis que je suis relégué face à lui, avec pour unique vue un revêtement mural peu reluisant. J’enrage intérieurement en tirant ma chaise un peu brusquement.

— Il est préférable que personne ne découvre ton visage. N’oublie pas que nous ignorons si notre cible te connaît.

Je garde la casquette en place tout en me tassant sur mon siège. Le serveur réapparaît et dépose les menus sur le coin de la table avant de faire demi-tour. Sergio le hèle en levant le bras et lui demande de nous servir deux bières.

— Laisse donc cet appareil tranquille ! Vous, les jeunes, êtes incapable de rester une minute sans triturer ces machins, râle-t-il.

Je range mon smartphone en masquant mon exaspération.

— Un ami français ne me répond pas...

— Il est plus intelligent ou à d’autres chats à fouetter que d’examiner cet engin de malheur toute la sainte journée.

Le garçon revient, et dispose les verres devant nous. Je le regarde machinalement, quand soudain, mon sang ne fait qu’un tour, je parviens à bafouiller un « gracias » en levant les yeux vers l’homme assis en face de moi.

Lui aussi fixe ce que je viens de découvrir. Sur le dos de la main de l’employé se trouve un serpent enroulé sur lui-même, des losanges d’un vert lumineux illustrent les yeux du reptile.

Son regard remonte vers moi, m’ordonnant silencieusement de ne pas intervenir. Le garçon montre des signes d’impatience et nous demande si nous désirons commander.

— Nous n'avons pas encore examiné votre carte.

Derrière son sourire commercial, je devine une pointe d'agacement. Il exécute une volte-face quasi militaire et s'empresse de rejoindre l'arrière du bar. Il nous a à l'œil, j'attends qu'il ait l'attention détournée par un client pour me pencher vers mon interlocuteur.

— Vous l'avez vu, vous aussi, n'est-ce pas ? Comment procède-t-on ?

Le commissaire hoche du chef tout en basculant le buste dans ma direction pour plus de confidentialité.

— Il ne t'a pas reconnu, soit parce qu'il ignore à quoi tu ressembles, soit parce que la casquette te protège. Il faut t'exfiltrer. Prends ton engin de malheur, feins de recevoir un appel urgent qui excusera ton départ précipité et rentre chez toi.

— Je ne vais pas...

— Cesse de discuter. Maintenant, ordonne-t-il en insistant sur le dernier mot et en fixant un point au-dessus de mon épaule droite.

Je n'ai pas le temps de bouger, le serveur revient vers nous, un calepin à la main.

— Je vais dîner seul en définitive. Mon neveu a quelques déboires avec sa chérie, il va la retrouver ou il passera la nuit sur le canapé, se moque celui qui se fait passer pour un proche. Vous connaissez les femmes...

J'attrape mon blouson posé sur le dos de la chaise pendant qu'il occupe le grand brun tatoué et file sans demander mon reste.

Sergio se met le doigt dans l'œil s'il croit que je vais lui obéir. Il est hors de question que je regagne gentiment l'appartement alors que nous approchons si près du but. Caro est je ne sais où, je ne lâcherais pas l'affaire tant que je ne la tiendrais pas dans mes bras.

J'ai assuré mes arrières en demandant à Manolo de me remplacer chez moi, au cas où les kidnappeurs se manifesteraient. Je lui ai conseillé aussi d'actionner les interrupteurs de temps en temps afin de feinter l'ennemi, et prouver ma présence aux policiers sur place. Je parierais qu'ils sont là pour me surveiller autant que les individus qui chercheraient à entrer en contact avec moi, j'ai dû ruser.

Je me suis rendu au café un peu plus tôt, et l'ai quitté en collant un groupe de touristes étrangers, déguisé avec un blouson d'emprunt et une casquette dissimulant ma tignasse. Ils n'y ont vu que du feu !

Mes pas me ramènent vers la porte cochère. Me revoilà au point de départ !

Cette fois, j'ai la dalle. Pour tromper l'ennui, j'ouvre une application et fais défiler les photos, ressentant le besoin de retrouver le visage radieux de Caro. Un cliché capte mon attention, c'est celui pris le jour où j'ai reçu la convocation de Maître Lambert. La photo représente la devanture de la boulangerie de Corinne. Elle doit se demander ce qu'il m'est arrivé, je suis parti sans lui dire au revoir. Les bouleversements survenus dans ma vie m'en ont empêché, tout s'est enchaîné si vite !

Ce jour-là, je m'étais promis de lui offrir une reproduction de sa boutique. Je n'ai pas touché un pinceau depuis cette journée. J'ai l'impression que cela fait des années, alors qu'il y a seulement quelques semaines. Il me semble entendre la voix de ma mère me chuchoter à l'oreille qu'une promesse est une promesse. Chez les Lopez, on ne donne pas sa parole à la légère, c'est l'adage qu'elle m'a inculqué dès le plus jeune âge. Faire ce que l'on dit où se taire, telle est sa devise. Je ferme les paupières quelques secondes en renouvelant le serment de me réinstaller derrière mon chevalet aussitôt que Caro sera en sécurité, à condition d'arriver à surmonter mon blocage.

Je relance la galerie, les traits radieux de Caro apparaissent. Un instant heureux volé lors de notre premier dîner. Elle a la bouche pleine de tapas et écarquille les yeux, comprenant que je l'immortalisais en fâcheuse posture. Un sourire naît sur mes lèvres en me remémorant sa mine outrée quand elle a visualisé le cliché. Je suis de mon index le pourtour de son visage. Elle est si belle. Je contemple un selfie de nous deux, nous tenons chacun dans une main un rouleau de peinture, nous avons pris la pose avant de nous attaquer à la réfection du bureau. Sur le dernier, elle tire la langue à l'objectif tandis que je la regarde avec des étoiles dans les yeux. Un mois que je ne l'ai pas serrée contre moi, que je n'ai pas vu son visage s'animer.

Ce qu'elle peut me manquer !

Une silhouette familière apparaît enfin dans l'encadrement "des Piquillos". Sergio se déporte vers la gauche de façon à ne pas être vu de l'intérieur et passe un coup de fil. Un homme et une femme se précipitent à sa rencontre. Je les reconnais sur le champ, il s'agit du couple qui squattait le banc ce matin. La discussion semble enflammée.

Les jeunes gens s'éloignent, Sergio s'avance vers moi. Je remballé mon « engin de malheur » souhaitant ne pas me faire rabrouer une nouvelle fois.

— Tu as vraiment hérité de l'entêtement de ton père, j'étais certain de te retrouver ici.

Il se dévisse le cou pour regarder derrière lui.

— Suis-moi, il ne faut pas rester dans les parages.

— Vous n'arrêtez pas le mec ?

— Il est préférable de le pister pour qu'il nous mène à ton amie avant d'intervenir. Il connaît nos visages, nous sommes grillés tous les deux, mes agents vont donc prendre le relais.

— Mon père pensait que tous les instigateurs du braquage étaient hors circuit.

— Le jeune Nico n'a pas supporté la prison, il s'est pendu dans sa cellule. Son oncle, Antonio, est décédé depuis un an, des suites d'une longue maladie. Il a une fille qui vit en Australie, l'employé de salle est le fils de cette dernière. D'après le premier rapport reçu, il s'appelle Carlos Herero. Pablo jugeait le danger écarté au vu de l'éloignement géographique.

— Le collègue d'Alvaro lui a relaté ce qu'il avait entendu et il a fait le lien avec sa famille, soufflé-je en terminant pour lui.

Mon interlocuteur hoche la tête pour approuver la justesse de mon analyse.

— Ce Juan est un fantôme.

Devant mon air interloqué, il enchaîne :

— Avec son physique commun, cet homme est transparent, personne ne le remarque. Il dîne régulièrement aux Piquillos et s'est lié d'amitié avec le personnel pour combler le vide affectif de sa vie.

— Il était là ce soir ? Je ne l'ai pas vu.

— Voilà qui prouve la véracité de mes dires ! Cependant, il est arrivé après ton départ.

Un bip émanant de son téléphone nous interrompt, il prend connaissance du message en ralentissant la cadence.

— Il ne lui aura pas fallu longtemps ! Carlos vient de quitter son travail, mes agents sont sur ses traces. Nous allons les suivre à distance.

Nous marchons en silence, Sergio consulte son écran régulièrement. Deux rues plus loin, le couple de flics nous rejoint.

— Il est rentré là, patron. Qu'est-ce qu'on fait. On appelle du renfort ?

— Déjà fait. Nous sommes trois, on fonce !

Il se détourne de ses collègues et pointe un index menaçant vers moi.

— Toi, tu ne bouges pas d'ici, et cette fois-ci, tu obéis. C'est un ordre !

Ils traversent la rue en direction du 42. Sergio lève le poing et tambourine tout en remuant les lèvres. Je suis malheureusement trop loin pour comprendre la teneur de ses propos. La porte s'entre-ouvre, Sergio la pousse brutalement, et ils s'engouffrent dans la maison.

L'attente me paraît interminable. Je laisse glisser mon corps contre le mur, plie les genoux pour y poser les coudes en enfouissant ma tête entre les mains. L'unique chose qui m'importe en cet instant concerne Caro. Je veux la savoir vivante et en bonne santé. Je prie pour que ce vaurien ne lui ait pas fait de mal. Il émane d'elle une telle allégresse, je sollicite tous les Dieux pour qu'elle ne la perde pas à cause de moi. Elle s'est emparée de mon cœur, je n'ai rien vu venir. La seule pensée qui lui soit arrivée malheur par ma faute me donne envie de vomir.

Je souhaiterais rembobiner le fil du temps. Je voudrais ne pas m'être confié devant sa famille, ne pas m'être laissé influencer par Olivier. Je ne l'aurais jamais rencontrée et elle serait en sécurité auprès des siens à l'heure qu'il est. J'ai été faible et égoïste. J'aurais dû la protéger. Maintenant, c'est elle qui paie les pots cassés.

Tout s'embrouille dans ma tête, et pourtant tout s'explique. Je comprends enfin les raisons qui ont poussé mon père à se détourner de moi. J'avais toujours imaginé qu'il m'excluait de sa vie par détachement, alors qu'en

réalité, il m'aimait. Il m'aimait tellement qu'il a préféré s'effacer pour ne pas me mettre en danger. C'était un geste d'amour et non d'indifférence. Cela me brise le cœur, mais je dois faire la même chose vis-à-vis de Caro. Pour préserver la femme que j'aime, je dois la quitter. C'est aussi simple et difficile que ça.

Fort de ma résolution, je saute sur mes jambes. Un bruit de sirène rompt le silence de la nuit, les renforts arrivent.

Un véhicule de premier secours se gare en double file devant le 42. Mon sang se fige dans mes veines, tandis que mon cœur pulse à la vitesse d'un cheval au galop.

Les pompiers se précipitent vers la maison. Mes jambes flageolent, elles peinent à me porter lorsque je traverse la route.

Le chauffeur, resté en retrait, me refuse l'accès et m'oblige à me reculer près du véhicule. Quelques secondes plus tard, une civière apparaît. Caro gît sous une couverture de survie, un masque à oxygène lui mange la moitié du visage. Un détail me percute de plein fouet et me fait chanceler, ses yeux sont fermés. Elle est inconsciente.

Sergio s'approche en me découvrant sur le bitume et m'attrape par le bras en me forçant à lui faire face. Il plonge son regard assombri dans le mien.

— Elle est inconsciente, mais elle va bien, tu m'entends ? Le médecin promet qu'elle va s'en sortir.

Mon regard quitte les mèches brunes éparpillées sur la toile blanche. Je le contemple sans le voir véritablement tandis que ses paroles rassurantes s'infiltrèrent jusqu'à mon cerveau.

— Tu peux l'accompagner, si tu veux ?

Je secoue la tête en m'avancant près du brancard.

Caro va s'en tirer, mais je dois m'éloigner d'elle pour la préserver. Je dois quitter la femme que j'aime pour la protéger comme l'a fait Pablo avec sa famille.

Je m'approche d'elle pour la dernière fois, lui effleure la joue du bout des doigts et me penche pour déposer un ultime baiser sur le front.

Je me redresse le regard embué et le cœur déchiré. Je recule de trois pas avant de me détourner pour toujours de l'amour de ma vie.

Un halo de clarté envahit progressivement la nébuleuse obscure qui me brouille la vue.

— Elle se réveille, va chercher le docteur !

Un claquement de porte résonne dans ma tête et m'arrache au passage une grimace de douleur. J'ai toujours imaginé que le ciel était un grand espace ouvert, un peu comme un open space, où les âmes errent en veillant sur leurs proches restés sur terre. Derrière les nuages, elles épient tout et tremblent en nous voyant prendre de mauvaises décisions.

La douleur devient de plus en plus lancinante. Est-ce que l'on est censé souffrir après la mort ? Ça, c'est rosse ! On nous promet monts et merveilles à propos de l'au-delà. D'un autre côté, personne n'en est jamais revenu ! Finalement, tout ceci n'est que de la poudre aux yeux.

Une lueur vive me transperce le ciboulot quand j'essaie d'ouvrir les yeux, ma tête pivote dans un mouvement automatique. Une infirmière vient d'ouvrir le store. Mes paupières papillonnent avant de s'entrouvrir. Ma mère sanglote derrière l'épaule d'un homme en blouse blanche, penché vers moi.

— Pouvez-vous me dire votre nom ?

— Réponds au docteur, ma chérie.

Je ne suis donc pas morte. J'obéis à l'injonction maternelle en déclinant mon identité. Un nouvel élan me vrille le crâne. Un pivot prendrait mes méninges pour un tronc d'arbre que cela ne m'étonnerait pas, et il y met tout son cœur, le bougre !

Le médecin continue ses questions ridicules, le visage anxieux de ma mère m'oblige à me prêter à ce jeu idiot.

— Tout est parfait. Le temps fera le reste, après un traumatisme crânien, il n'est pas surprenant que le patient montre une amnésie dissociative, ce

n'est pas le cas de votre fille.

Je roule les yeux d'indignation, il s'adresse à mes parents alors que je suis là, devant lui.

Mon père le remercie. Je ne l'avais pas repéré dans son coin. Ses yeux sont rougis et ses cheveux en batailles ne présagent rien de bon, il est rare qu'il soit négligé, je dirais même que c'est la première fois que je le vois aussi débraillé.

Je détaille l'ameublement minimaliste en évitant de remuer la tête. Aucun doute n'est possible, je suis dans une chambre d'hôpital. Comment suis-je arrivée là ?

Il y a une fenêtre. Une fenêtre ? Un éclair survient. J'étais prisonnière dans une pièce, les volets étaient barricadés par des planches clouées. J'ai échoué dans mes tentatives de négociation avec ma geôlière, elle ne voulait rien n'entendre. Il fallait que je sorte.

Je me revois transporter le siège et l'escalader une première fois pour trouver une faille à l'unique ouverture. J'ai réussi avec beaucoup de mal à retirer les deux planches en bois qui protégeaient les vitres. Hélas, il n'y avait pas de poignée sur l'encadrement, je suis redescendue afin d'enrouler le drap autour de mon bras en guise de protection (j'avais vu une scène similaire dans un film). Je suis grimpée sur la chaise, j'ai pris mon élan.

Après un premier échec, j'y ai mis plus d'ardeur, le support a vacillé et j'ai perdu l'équilibre. Et puis plus rien. Je ne me souviens de rien.

Je suis fatiguée, ma tête me fait affreusement mal. Les silhouettes de mes parents s'obscurcissent peu à peu et je replonge dans les ténèbres.

À mon réveil, Carla se tient à mes côtés et enserme ma main.

— Salut, murmuré-je.

— Bonjour, la belle au bois dormant ! Tu nous as fichu une sacrée trouille. Je te défends de recommencer, tu m'entends !

Son index bat la mesure devant mon nez, un geste qu'elle répète souvent avec sa fille.

Pourquoi parle-t-elle si fort ? J'affiche un rictus de douleur en portant les doigts à ma tempe droite, ils n'effleurent pas mes cheveux, mais détectent quelque chose de plus rugueux.

Carla s'assoit sur le bord du lit en m'attrapant la main pour interrompre toute exploration capillaire.

— Désolée, dit-elle en baissant d'un ton, mais nous avons eu tellement peur pour toi. Tu as une grosse bosse, enfin un peu plus que cela. Le médecin a dû te faire quelques points de suture. Rassure-toi, ils sont situés au niveau du cuir chevelu, la cicatrice ne se verra pas. Je te conseille de ne pas trop y toucher pour le moment.

Elle devient plus sérieuse.

— Te souviens-tu de ce qu'il s'est passé ?

— Pas vraiment, j'allais chez Rafael, il y avait une femme allongée sur le sol, j'ai voulu lui porter secours, ensuite je me suis réveillée dans une chambre. Où est Rafael ? A-t-il été averti ?

Le regard de Carla se fait fuyant.

— Tu as été enlevé, Caro. Un policier attend derrière la porte pour t'interroger si tu te sens capable de répondre à ses questions, bien sûr.

— D'accord, dis-lui d'entrer.

L'homme en question est plutôt massif et plus proche de la retraite que du début de carrière. Au vu de la bedaine qui étire son pull vert sapin, je ne miserai pas sur lui pour courir derrière les voleurs. Avec sa bouille ronde, sa barbe et ses yeux doux, il n'aurait aucun souci pour se faire recruter en fin d'année pour jouer le rôle du gros bonhomme rouge.

Il se présente avec un sourire avenant et s'installe sur la chaise qu'occupait Carla. Je le renseigne le plus précisément possible, réponds à ses nombreuses questions, et lui relate le peu de souvenirs qui me revient de mes heures de captivité. Curieusement, quand c'est à mon tour de vouloir m'informer, il dévie la conversation ou botte en touche.

À la fin de notre entretien, l'unique chose qu'il a concédée à me confier est que le couple qui m'avait séquestrée est désormais derrière les barreaux. Il s'agit d'un dénommé Carlos Herero que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam. Pourquoi cet homme s'en est-il pris à moi ? Mystère !

À mon réveil, le lendemain, je me sens nettement mieux et je suis bien décidée à me confronter à ma sœur. Cette fois, elle ne pourra pas s'en sortir par une pirouette. Quand je pense qu'hier elle s'est pratiquement sauvée pour esquiver mes questions en prétextant qu'elle devait récupérer Sofia à l'école !

Son comportement fuyant et l'absence de Rafael me tourmentent. Certes, nous ne nous sommes pas expliqués, cependant, je suppose qu'il a été informé de ma mésaventure. Or, je n'ai aucune nouvelle de lui. Il n'est pas venu à mon chevet et n'a pas cherché à me contacter.

À plusieurs reprises, j'ai attrapé mon téléphone pour composer son numéro, ma lâcheté m'a obligé à raccrocher. Je suis bien déterminé à tirer les vers du nez de ma sœur, je suis sûre qu'elle en sait bien plus qu'elle ne veut m'en dire.

Celle-ci arrive et stoppe net en me découvrant debout. Elle referme la porte derrière elle et vient m'embrasser avant de me scruter attentivement.

— Tu as meilleure mine.

— L'intensité de la douleur diminue de jour en jour et je n'ai pas trop mal dormi cette nuit, l'infirmière m'a donné un cachet pour dormir. J'ai hâte de sortir d'ici.

— Tu as reçu un choc à la tête, tu dois te ménager.

Je me laisse choir sur le lit.

— Je n'en peux plus de rester enfermée, je n'ai pas pour habitude de ne pas bouger. Et puis, il me tarde de voir Rafael.

Carla dévie le regard en fouillant dans son sac à main.

— Tiens, c'est un cadeau de ta nièce.

J'attrape la page avec le sourire. La puce m'a dessinée avec un bandage sur le front, une dizaine d'empreintes de ses lèvres sont parsemées sur la feuille.

— Mon rouge à lèvres y est passé, se lamente sa mère. Tu pourras l'ajouter sur la porte de ton frigo.

Je dépose le précieux présent en évidence sur la table de chevet. Un silence s'étire, Carla s'agite sur son siège en se tortillant les doigts.

Je fronce les sourcils avec suspicion.

— Que me caches-tu ?

— Oh, et puis flûte ! De toute façon, il faudra bien te le dire un jour ou l'autre.

— Me dire quoi ?

— Rafael ne viendra pas. Il est rentré à Paris.

Mon sang ne fait qu'un tour tandis qu'une boule grossit dans ma gorge, j'ai la sensation d'étouffer. Une souffrance sans commune mesure irradie mon être, une larme dévale le long de la joue.

— Ce... ce n'est pas possible, bégayé-je.

— Je suis désolée, Caro. J'ignorais comment te l'annoncer.

Il n'est pas parti sans me dire au revoir, pas après ce que nous avons partagé. Un espoir subsiste.

— Il va revenir, n'est-ce pas ? Il a dû s'absenter pour régler un litige ou je ne sais quoi en France.

— Non, Caro, il ne reviendra pas. Il m'a avoué qu'il n'était pas fait pour vivre ici. Il va vendre la boutique et l'appartement.

Mes yeux s'écarquillent.

— Et Manolo ? Il le laisse tomber lui aussi ?

— Je l'ignore.

La souffrance ressentie par mon traumatisme crânien n'est rien à côté de celle qui me perfore le cœur. Carla tente de m'apaiser, mais rien ne peut atténuer la douleur. Mon corps est secoué par des sanglots. Ma sœur attend que la crise se calme en me prenant dans ses bras pour me réconforter.

Je ne parviens pas à réaliser, il m'a quittée sans un mot, sans même me prévenir. Cela ne lui ressemble tellement pas ! Néanmoins, nous étions en froid. Je refusais d'entendre ses explications, il a dû se lasser ou croire que je rompais. Je n'ai pas eu l'occasion de lui avouer mes sentiments, et maintenant il est trop tard.

Je dépose mon sac de voyage dans le vestibule, puis reviens sur mes pas. Olivier se tient près de la fenêtre, il regarde sa compagne s'éloigner. Emma est partie acheter quelques souvenirs pour offrir à leurs proches. En vérité, je la soupçonne d'avoir trouvé cette excuse pour nous laisser seuls. Depuis que je lui ai confié mes projets, Olivier n'a pas cessé de me rabâcher que je suis un idiot qui fait une connerie monumentale.

Je pensais tout abandonner derrière moi rapidement, j'avais tort. J'ai dû prendre contact avec une boîte d'intérim afin qu'il me trouve un successeur rapidement, je prendrais tous les frais à ma charge. Manolo n'a pas à pâtir de mes décisions, j'utiliserai l'argent de l'héritage pour couvrir le salaire de mon remplaçant.

Je n'ai pas eu le temps de rencontrer un agent immobilier, je veux vendre le bien de mon père, mais pas à n'importe qui, et surtout pas aux Cortès. Tant pis, je le ferai depuis Paris. Le temps presse, Caro va quitter l'hôpital, je dois partir avant sinon je n'en aurais jamais le courage.

L'arrivée impromptue d'Olivier et d'Emma m'a compliqué la tâche. J'ai été stupéfait de les trouver attablés au café après avoir abandonné Caro aux mains des ambulanciers. Ils voulaient me faire une surprise, on peut dire qu'ils ont choisi leur jour !

Manolo les avait débriefés des derniers rebondissements, j'ai pu leur dévoiler la bonne nouvelle : Caro était saine et sauve.

Celui que je considère comme mon frère n'a pas été dupe longtemps, il a compris que quelque chose ne tournait pas rond. Il a attendu le lendemain matin pour me parler et c'est là que je lui ai annoncé que je rentrais en France. Je lui en ai expliqué les raisons, mais Olivier reste sceptique.

Il s'arrache à sa contemplation et tourne la tête vers moi. À ses pieds gît encore la montagne de bouquins, je les avais retirés de la bibliothèque pour les regarder de plus près, imaginant bêtement qu'ils représentaient une cachette idéale. Ce satané diamant ne s'y trouvait pas et j'ai tout laissé en plan. Je n'ai pas eu le temps et encore moins le courage de les remettre en place. Une société de nettoyage interviendra et le fera pour moi.

Les jambes légèrement écartées, les mains sur les hanches, Olivier se détourne de la fenêtre et avance vers moi en se pinçant l'arête du nez, un tic qu'il a depuis l'enfance et qui se manifeste lorsqu'il est contrarié.

— Tu vas vraiment monter dans cet avion en abandonnant tout ça, dit-il en englobant d'un geste circulaire l'ensemble de la pièce.

Je devine qu'il ne parle pas uniquement du mobilier, et qu'il inclut également la jolie brune qui a ravi mon cœur.

— Oui, mais ma position tient toujours. Vous avez pris une semaine de vacances pour visiter Séville, il n'y a aucune raison pour que vous abrégiez votre séjour. Vous pouvez rester aussi longtemps que vous le désirez.

Olivier secoue la tête avec résignation.

— Toi et moi savons très bien ce qu'il en est. Je suis venu parce que ta copine avait disparu et que tu avais besoin d'un coup de main, mais laisse-moi te dire un truc, de toutes les conneries que tu as faites, celle-ci est la plus grosse. Si tu prends cet avion, tu le regretteras, mec.

— C'est la seule solution, sa famille est du même avis.

— Pfff... Arrête de rigoler. Tu parles de l'hystérique qui t'a abreuvé de tous les noms d'oiseaux hier ? Cette fille est barge. Elle est incapable de faire la part des choses.

— Elle a eu peur pour la vie de sa sœur et elle appréhende que cela se renouvelle. Je ne peux pas lui donner tort.

Les yeux de mon ami lancent des éclairs.

— Donc tu vas suivre l'exemple de ton père et disparaître sans lui donner la moindre explication.

— Elle s'en remettra, Carla m'a promis de prendre soin d'elle après mon départ.

— Tu l'abandonnes comme ça, dit-il en claquant des doigts. Tu ne lui demandes pas son avis ? Elle pourrait avoir son mot à dire, non ? Tu décides pour elle et ça, c'est moche.

— C'est mieux pour elle. Elle reprendra le fil de sa vie. Après tous, notre histoire n'était qu'une idylle de vacances, elle m'oubliera vite.

La discussion s'envenime, je préfère l'interrompre avant qu'elle ne dégénère en dispute. Je tente de battre en retraite, Olivier m'attrape par le bras et m'oblige à lui faire face.

— Répète-moi ça en me regardant dans les yeux.

Je me dégage brutalement. Je n'ai jamais vu mon ami aussi furax.

— Je vais faire mes adieux à Manolo.

À mon retour Emma est rentrée et Olivier paraît calmé. Nous mangeons un morceau en silence, puis ils s'enferment dans la chambre. Le vol est prévu à 17 h 20, nous devons néanmoins nous présenter à l'embarquement bien plus tôt. D'un commun accord nous avons décidé de partir vers 14 h afin de ne pas nous presser et d'éviter les risques liés à la circulation.

Je jette un dernier coup d'œil au logement en m'armant de courage. Quitter ce lieu ne va pas être facile, je m'étais familiarisé avec cet appart, je me sentais chez moi pour la première fois depuis longtemps. Le quartier me plaisait et j'y ai vite pris des habitudes. Manolo va me manquer, sans parler de Caro, je n'ose pas y penser !

Je la quitte pour son bien, mais mon cœur restera à Séville, près d'elle.

Mes amis libèrent la chambre avec leur valise. J'en profite pour investir le lieu une ultime fois.

Le lit me nargue. Nous nous sommes aimés, confiés, projetés dans l'avenir dans ces draps. Je referme la porte sur ce futur impossible avant de craquer.

— Et ça, tu le refourgues aussi avec le reste, tonne-il en désignant du menton le portrait de ma mère.

Son ton est sec, cassant. Il n'a finalement pas décoléré et je regrette presque de voyager en sa compagnie.

— Bien sûr que non ! Je dirai à ma mère qu'elle vienne le chercher avant la vente. Ce tableau lui revient de droit.

Je descends l'escalier, manipule la grille de protection pour la dernière fois avec un nœud à travers la gorge.

Manolo nous guette depuis sa terrasse. Je lui ai expliqué les modalités prises pour lui lors de ma visite de ce matin. Il a protesté pour la forme, mais j'ai tenu bon. Il n'a pas à subir ma défection.

Il vient vers nous en traînant la jambe, son état ne s'améliore pas ce qui me culpabilise un peu plus. Il serre la main à mes amis avant de me donner une accolade. Je lui tends les trousseaux de clés, il en gardera un et fournira

l'autre à la personne chargée des visites. Ses yeux sont humectés, les miens aussi.

OceanofPDF.com

Nous descendons à pied La Calle Primienta, un taxi nous attend sur le boulevard. J'évite de regarder en direction du square et plus particulièrement le banc préféré de Caro, je sens déjà les yeux me picoter, alors je rive mon regard au sol pour ne pas éveiller l'attention sur moi. Olivier en remettrait une couche, je ne suis pas sûr de le supporter, je suis assez mal comme ça !

Je me tasse derrière le conducteur et fixe mon attention sur le paysage. Je ne pense pas revenir dans cette ville, la tentation de retrouver la femme que j'aime serait trop forte.

Nous arrivons à l'aéroport en avance, Emma propose de s'asseoir et de boire un verre. Son mari acquiesce en regardant partout autour de lui, à la recherche de je ne sais quoi.

Je la remarque avant de passer la sécurité, une bonne heure plus tard. Ses cheveux sont attachés de façon comparable à la première fois que je l'ai vue. Elle scrute la foule rehaussée sur la pointe de ses pieds.

Olivier suit mon regard et me pousse dans sa direction d'une pression dans le dos.

— Va lui parler, nous te gardons une place dans la file... ou pas.

Ses yeux sont tristes, elle ébauche un sourire timide en me voyant avancer vers elle. Je prends une grande inspiration pour me donner le courage de réaliser ce que j'ai à faire, je voulais nous éviter ça.

Mon cœur s'émiette au fur et à mesure que mes pas nous rapprochent l'un de l'autre. Son sourire n'est plus qu'un souvenir lorsque je me poste devant elle. Elle a compris.

— Salut.

— Salut.

— Alors comme ça, tu pars sans me dire au revoir, ironise-t-elle d'une voix chevrotante.

— Qu'est-ce que tu fais là, Caro ? Tu devrais être encore à l'hôpital.

La déception se lit dans ses prunelles.

— J'ai signé une décharge afin d'honorer ton rendez-vous.

Devant ma moue septique, elle enchaîne :

— Tu m'as envoyé un SMS, ce matin.

Mon manque de réaction l'oblige à fureter dans son sac à la recherche de l'objet en question qu'elle me brandit devant le nez. Je lis le numéro du vol et l'heure de décollage. Il ne faut pas être devin pour comprendre que c'est un coup d'Olivier. J'avais oublié mon portable ce matin, je m'en suis aperçu au café, pendant que je discutais avec le propriétaire des lieux, c'était juste après notre altercation. C'est lui qui est à l'origine de ce message, pas moi.

— Je suis désolé, ce n'est pas moi qui te l'ai envoyé, déclaré-je en lui rendant son bien.

— C'est qui ? Le pape ?

Elle ne me croit pas.

— Je suppose qu'il s'agit d'Olivier. J'avais oublié mon téléphone ce matin, il a dû en profiter pour te transmettre les informations sur le vol.

Son visage se décompose.

— Alors, c'est fini. Tu te sauves comme un voleur.

Sa voix n'est qu'un murmure, je sens mes défenses s'ébranler.

— C'est à cause de mon silence, c'est ça ? Uniquement parce que je n'ai pas répondu à tes messages ? J'allais justement te parler le matin où j'ai été enlevée.

Il me serait facile de la laisser s'accuser à tort ou de lui faire croire que tout est sa faute. Seulement, je ne souhaite pas qu'elle se reproche notre rupture.

— Tu n'y es pour rien, Caro.

— Ton pays te manque, c'est ça ? Je peux demander quelques jours et t'accompagner si tu veux, après tout, je suis en convalescence.

Je jette un œil par-dessus mon épaule, la file d'attente avance, je dois abrégé ces adieux.

— Je repars définitivement Caro, je ne reviendrais pas. D'ailleurs, il va falloir que j'y aille.

— Je ne comprends pas, Rafael. Tu te plaisais parmi nous, nous avions des projets...

— Au revoir, Caro. Prends soin de toi. Je te souhaite le meilleur.

Je fuis avant de fondre devant son visage défait et inondé de larmes. En cet instant, je me déteste. Je me remémore ses traits dissimulés derrière le masque à oxygène, son corps inerte étendu sur la civière pour me donner le courage de la quitter. Je me penche vers elle et emprisonne la fragrance de son parfum pour me la rappeler le plus longtemps possible. Elle ferme les paupières, je dépose un baiser sur ses joues mouillées, pas très loin des commissures de ses lèvres.

Caro demeure stoïque, les yeux clos et les bras ballants. Je m'éloigne d'elle, le cœur brisé.

— C'est à cause d'elle, n'est-ce pas ? Tu vas la retrouver, crie-t-elle, acerbe.

Après tout, il est préférable qu'elle pense que je la quitte pour Lola, elle m'oubliera plus facilement.

Je lève la main avec désinvolture en guise de réponse. Je ne me retourne pas, elle verrait mes larmes et s'apercevrait que mon désarroi est comparable au sien. Je l'aime tellement que je me sacrifie pour la sauver.

Les jours ont passé formant ainsi des semaines qui se sont additionnées en mois pour constituer un semestre entier. Six mois que je n'ai pas vu Rafael, six mois que je survis sans lui.

Je ne l'ai jamais recontacté, j'ai été tenté à plusieurs reprises de supprimer son numéro, je n'ai pas pu m'y résoudre, peut-être un jour...

Pour oublier, je me suis réfugiée dans le travail en multipliant mes heures et en acceptant tous les remplacements. Parallèlement, je rends visite à Manolo et lui apporte de l'aide dès que je le peux, c'est-à-dire pas très souvent. Je ne l'ai pas laissé tomber, lui aussi a de la peine, elle transperce dans son regard.

Nous n'abordons jamais le départ de Rafael, le prénom du français est banni. J'ai appris accidentellement qu'il finançait les frais liés à son remplacement lors d'une visite du commissaire Blanco. Eh oui, il s'avère que l'homme qui m'a tirée des griffes de mes geôliers fréquente occasionnellement l'établissement, il est même ami avec le cafetier.

Je ne connais toujours pas la raison de cette séquestration. Sergio m'a vaguement expliqué qu'il s'agissait d'une histoire de famille et qu'ils s'étaient trompés de proie. Je suis en quelque sorte une victime collatérale. Je n'ai pas fait grand cas de ses éclaircissements intervenus au lendemain du départ de Rafael, j'étais trop mal, rien n'avait d'importance. Aujourd'hui, cet argument me semble invraisemblable.

Octobre est parmi nous depuis trois jours, les températures dépassent encore les 30 degrés. Je remonte la Calle primienta en pleine confusion, trouver un logement locatif n'est pas si facile que je le pensais, il me faut revoir mes prétentions à la baisse.

Je désirais un appartement avec deux chambres en vue de recevoir Sofia lorsqu'elle sera en âge de me rendre visite. Un petit royaume rien qu'à moi

où personne n'ira fureter dans mes affaires, idéalement situé proche de mon secteur de prédilection afin de pouvoir me déplacer à pied sans faire usage d'une voiture particulière ou des transports en commun ; depuis ma mésaventure, j'appréhende à les emprunter.

Je viens de visiter trois logements, aucun ne correspondait à mes souhaits.

L'agent immobilier m'a fait comprendre que mon budget n'est pas à la hauteur de mes ambitions, soit je supprime une pièce soit je m'éloigne du quartier de Santa Cruz, il faut que je choisisse.

Occuper le studio n'est plus possible. Les relations avec ma famille se sont détériorées depuis ma brouille avec Carla. Ma benjamine a encore joué la carte de l'ingérence en remplissant un bulletin d'adhésion sur site de rencontre à mon insu, j'ai boycotté les dîners du mardi soir en contrepartie.

Une dispute mémorable s'en est suivie, les mots ont dépassé nos pensées et jeté un froid glacial sur nos rapports. Elle m'a reproché de rester sur mes acquis, sous-entendant qu'il était confortable d'être logé aux frais de la princesse alors que j'avais proposé à plusieurs reprises un dédommagement à mes parents. Est-ce ma faute s'ils ont toujours refusé ?

En réfléchissant bien, elle n'a pas tort. Il est temps pour moi de prendre mon envol, de tourner une page en changeant de lieu de vie, mais aussi de travail.

Tout ici me rappelle ce que j'ai perdu. Je me souviens de notre premier regard échangé chaque fois que je commente devant la tombe de Christophe Colomb, je crois l'apercevoir dès que j'arpente la Plaza Donña Elvira. Encore hier j'ai cru l'entrevoir dans la foule en raccompagnant un groupe à leur bus stationné sur le boulevard. Tout me ramène à lui et cela devient insoutenable.

Je traverse le square, plongée dans mes réflexions, je bats des paupières en redressant la tête en direction du café. Un homme lui ressemblant sillonne entre les tables, un plateau à la main. C'est encore un coup de mon imagination, je me frotte les yeux pour chasser cette apparition.

Le serveur me tourne désormais le dos, me donnant ainsi le loisir de le scruter plus attentivement. Un détail me frappe rapidement, ses cheveux sont coupés bien trop court pour que ce soit Rafael. C'est officiel, je deviens folle.

J'approche de la terrasse et le garçon redresse la tête avec un sourire. Je suis prise d'un malaise, tout se met à tourner autour de moi. Ce sourire

enjôleur, ces yeux rieurs, je les reconnaîtrais entre tous. Je dois fuir avant de me ridiculiser en m'évanouissant à ses pieds. Je recule et rebrousse chemin.

— Caro, attends, crie une voix que je pensais bien ne plus jamais entendre.

Des larmes de rage me voilent la vue, je fuis ce fantôme venu me narguer. Pourquoi est-il revenu ? Je ne me sens pas prête à lui faire face.

Un bruit de pas se rapproche, j'accélère la cadence sans pour autant me mettre à courir, il y a trop de monde et ma vue est obscurcie par les larmes. Une main m'enserme le bras et m'oblige à m'arrêter. Rafael est face à moi, une expression figée sur le visage.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Ta pimbêche siliconée t'a encore fichu dehors, c'est ça ? Alors tu t'es dit « tiens, pourquoi ne pas me faire consoler par cette pauvre Caro ? » Désolée, mais ça ne marche plus ! Tu peux repartir d'où tu viens.

Je savais que ce ne serait pas facile. Sa sœur, dont je suis resté en contact, m'avait averti. Manolo aussi.

Caro reprend son souffle. Ses yeux sont mouillés, mais ses pleurs se sont taris. Ses joues sont rouges de colère. Je comprends qu'elle m'en veuille, je me refuse pourtant de la laisser m'échapper avant de lui avoir tout révélé.

Elle s'apprête à poursuivre son chemin, je dois réagir avant qu'il ne soit trop tard.

— Je n'étais pas avec elle, Caro. Je t'ai menti pour que tu ne cherches pas à me retenir sinon jamais je n'aurais eu le courage de monter dans cet avion. Je pensais aussi que cela t'aiderait à passer à autre chose, à m'oublier et à te reconstruire. C'était stupide, je le reconnais. Laisse-moi une occasion de m'expliquer, laisse-nous une chance. S'il te plaît.

— Tes précisions surviennent un peu tard, tu ne crois pas ? Tu t'es montré extrêmement clair à l'aéroport. Maintenant, va-t'en.

Elle me tourne le dos et s'éloigne pour quitter le quartier historique.

— Je suis parti pour te protéger Caro !

Les badauds sont nombreux, je doute qu'elle m'ait entendu jusqu'au moment où je la vois hausser les épaules. Cependant elle continue son chemin sans se retourner. Mes enjambées ont plus d'amplitude que les siennes, je réduis donc rapidement la distance qui nous sépare près à dégainer mon principal va-tout.

— Je t'aime.

Des passants curieux nous observent. Ma déclaration a au moins eu l'effet de la stopper. Je n'avais encore jamais prononcé ces mots, surtout en public, je suis prêt à tout pour la reconquérir.

Je profite de sa stupéfaction pour m'approcher doucement, je la contourne en me positionnant face à elle sans chercher à la toucher, un peu

comme je le ferai avec un animal apeuré.

— Je voudrais te raconter ce qu’il s’est exactement produit les jours précédents mon départ. Je te promets de ne pas amplifier les faits ni de les embellir. Ensuite, je me plierai à ta décision, quelle qu’elle soit.

Caro se mord la lèvre inférieure, elle est prise entre la curiosité et l’envie d’en rester là. Nos regards se percutent et je discerne l’instant où elle baisse la garde.

Elle pose son sac à dos entre ses pieds et croise les bras sur la poitrine avec bravache. Une vraie petite furie qui semble prête à en découdre.

— Très bien, je t’accorde cinq minutes, pas une de plus.

— Pas ici, viens.

Je m’empare de son sac d’une main et agrippe son poignet de l’autre avant qu’elle ait le temps de réagir. Elle se laisse guider sans montrer la moindre résistance jusqu’à son banc préféré qui est libre. Nous nous installons en silence, ma main glisse vers ses doigts pour les capturer. Elle ne se débat pas, je prends ce signe pour un encouragement alors, je les entrelace aux miens.

Pendant le quart d’heure qui suit, je lui dévoile tout. Je n’omets rien, elle m’écoute sans m’interrompre en fixant le sol.

— C’est une histoire rocambolesque, conclut-elle à la fin de mon récit.

Je retiens mon souffle, ce que je m’apprête à lui annoncer ne va pas lui plaire, cependant, je lui ai juré de ne rien lui cacher.

— Nous avons décidé que le mieux était que je disparaisse de ta vie.

— Nous ? répète-t-elle étonnée en rivant son regard au mien.

— Ta sœur, ta famille. Ils étaient effrayés à l’idée que ce malfrat s’en prenne de nouveau à toi. Carlos Herero était hors d’état de nuire, mais pour combien de temps ? Il sortira de prison un jour ou l’autre et Dieu sait ce qu’il aurait été susceptible de faire ? J’aurais été incapable de vivre avec cette épée de Damoclès au-dessus de ta tête ou de la mienne, d’ailleurs. S’il t’arrivait malheur par ma faute, jamais je ne me le pardonnerais.

— Il ne t’est pas venu à l’esprit que c’était à moi de décider ?

— C’est ce qu’Olivier ne cesse de me rabâcher.

— Il a raison. Comment veux-tu que je te fasse confiance si tu n’es pas franc avec moi ?

— Je n’ai pas souhaité te mettre face à ce dilemme. Qu’aurais-tu fait ? Aurais-tu fui avec moi en laissant tout derrière toi ? Aurais-tu eu le cœur

brisé en rompant parce que notre amour était impossible et que c'était la solution la plus sage ? En aurais-tu eu seulement le courage ?

Ses épaules s'affaissent, je viens de marquer un point.

— J'ai voulu t'éviter un dilemme inéluctable.

— Pourquoi es-tu revenu, Rafa ?

— La vie nous offre une deuxième chance et j'entends bien m'en saisir.

Sergio, enfin le policier qui a conduit l'enquête m'a contacté avant-hier. On ne doit jamais se réjouir du malheur d'autrui, mais Carlos ne pourra plus jamais nous atteindre, il a été victime d'un règlement de compte dans l'enceinte de la prison.

— Est-il ...

Elle ne termine pas sa phrase, j'acquiesce d'un signe de tête.

— Il ne m'a pas fallu plus de quelques heures pour trouver une place sur un vol et regrouper mes affaires et me voilà. Caro, ne te figure pas que je t'ai quittée facilement. Te tourner le dos dans le hall de l'aéroport a été la chose la plus difficile que j'ai jamais eue à faire. Moi aussi, j'avais le cœur en lambeaux. J'ai broyé du noir tout l'été, si tu ne me crois pas, interroge Olivier ou Emma, j'ai vécu chez eux durant tout ce temps et ils ont dû supporter mes lamentations. Je t'en supplie, laisse-nous une seconde chance et tu ne le regretteras pas.

Rafael n'a pas tort, je n'aurais jamais eu le cran de le quitter. Il m'a éjectée de sa vie et désormais j'en saisis la raison. Seulement, il va devoir me prouver qu'il est digne de ma confiance.

J'écarquille les yeux en le découvrant agenouillé devant moi. Des promeneurs regardent la scène de loin, d'autres, plus curieux, se sont approchés et attendent la suite.

— Caro, je ne te demande pas d'adhérer à mes décisions passées. Je suis conscient d'avoir commis des erreurs et j'en ai tiré les leçons. Je te jure de ne plus rien te cacher et de t'inclure dans mes réflexions futures. Je souhaite uniquement que tu me laisses une chance de te rendre heureuse. Je t'aime et je remets mon cœur entre tes mains.

Même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais jamais imaginé recevoir une déclaration si romantique. Comment résister ? Rafael a commis des erreurs, certes, mais qui n'en fait pas ? Le plus important demeure les sentiments que nous éprouvons. Je l'aime plus qu'il ne pourra jamais le concevoir. Des écueils nous en connaissons d'autres, et nous les

surmonterons haut la main parce que la puissance de notre amour sera plus forte que tout.

Il attend toujours vaillamment un genou à terre. Ses yeux reflètent une certaine appréhension que je m'empresse d'anéantir.

— D'accord.

— D'accord, répète-t-il, la voix chargée d'émotion. Est-ce que cela signifie...

— Je suis disposée pour nous laisser une chance, à condition...

— Peu importe, j'accepte toutes tes exigences.

— Plus de secrets et nous décidons dorénavant de tous ensemble.

— Accordé.

Rafael se relève, et m'oblige à en faire autant. Les yeux dans les yeux nous nous promettons le meilleur. Un sourire béat plaqué sur le visage, sa bouche s'avance doucement, nos souffles se mêlent. Les battements effrénés de mon cœur me tournent la tête, je me raccroche à sa chemise pour ne pas vaciller. Rafa y voit un signe d'impatience de ma part et effleure mes lèvres. Il joue un moment en les taquinant avant que je lui en offre l'accès. Nous échangeons un baiser étourdissant, plein de promesses sous un tonnerre d'applaudissements.

Les badauds se sont regroupés autour de nous, nous nous séparons légèrement confus de nous être donnés en spectacle. Rafa colle son front au mien.

— Et si nous rentrions chez nous ?

J'accepte sa proposition d'un hochement de la tête. La foule s'écarte sur notre passage, il lève la main vers Manolo qui n'a pas perdu une miette de la représentation depuis une fenêtre du premier étage.

— Bienvenue chez nous, mon amour.

Pour toute réponse je l'embrasse dans le cou, il en profite pour passer son bras derrière mes genoux et me soulève comme une jeune mariée. Nous pénétrons dans notre nid du bonheur, je n'ai jamais été aussi heureuse qu'à cet instant. Finalement, la vie nous réserve parfois de belles surprises, encore faut-il savoir les saisir.

Assise en tailleur sur le sol, je détaille les plans de notre futur appartement étalés autour de moi. Rafael m'a confié vouloir acheter la bâtisse appartenant à Manolo en viager. Je sentais qu'il se tramait quelque chose depuis quelque temps, je n'ai donc pas été étonnée quand il m'a dévoilé son projet : reprendre le bar à son compte. Rafael est fait pour cela, il évolue parmi les clients comme un poisson dans l'eau.

Cette acquisition a deux avantages majeurs, elle accroîtra la petite retraite du cafetier tout en lui accordant un accès derrière la caisse enregistreuse pour qu'il ne se retrouve pas isolé de toutes interactions sociales.

Rafa lui a également offert une chambre au sein de notre foyer. Manolo a refusé arguant que ses genoux ne lui permettaient plus de gravir la vingtaine de marches pour parvenir à l'étage. Il recherche un plein pied. Carla a eu une idée de génie en proposant un échange d'hébergements. Manolo louera mon studio puisqu'il est désormais libre. Mes parents ont accepté sur le champ cette proposition, ils craignaient de vivre à côté de parfaits inconnus et d'éventuelles nuisances. Un loyer avantageux a été convenu entre les deux parties.

Manolo est ravi et nous aussi, cette solution nous évite de recouvrir à un prêt bancaire pour l'achat les locaux et les travaux seront financés par l'héritage de son père.

Je lève le visage vers mon compagnon, il empaquette les livres de la bibliothèque dans des cartons tandis qu'Alvaro effectue des allers-retours vers la réserve qui deviendra un futur bureau. Une brèche sera ouverte entre les deux commerces pour n'en faire qu'un. La terrasse sera agrandie également et jonchera désormais le devant de l'ancienne boutique de souvenirs.

Je jette un coup d'œil à ma montre, il me reste encore un peu de temps avant d'aller chercher Sofia à l'école. Carla avait rendez-vous chez le médecin et ne voulait pas l'ajourner.

Rafael m'a convaincu d'accepter la main tendue de ma sœur et je ne le regrette pas. Un soir, nous nous sommes rendus chez eux et Carla a fait amende honorable en multipliant les excuses, nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre.

— Si quelque chose te chagrine concernant le projet, il est encore temps de le changer.

Rafa me scrute intensément, un livre dans chaque main.

— Ce n'est pas cela.

— Mais...

— A-t-on vraiment besoin de commencer les travaux de l'appartement et du commerce simultanément ? Et puis, quatre chambres, ça fait un peu beaucoup, non ?

Rafael dépose les romans et enjambe le carton pour venir s'installer sur le sol, à côté de moi.

— Il y a une pièce qui fera office d'atelier, je n'ai pas peint depuis un certain temps, mais je compte bien m'y remettre. Quant aux travaux, je reconnais que ça va être le bazar pendant un moment, mais ensuite nous serons tranquilles pour avancer dans d'autres projets.

Il ponctue sa déclaration en déposant un baiser sur le bout de mon nez.

— D'autres projets ? Quels projets ?

— Eh bien, celui de peupler ce grand logement pour commencer. Tu as raison sur une chose, ma chérie, il serait dommage que ces chambres restent vides, tu ne crois pas ?

— Tu penses sérieusement à...

Je ne poursuis pas ma phrase, nous n'avons jamais évoqué cette éventualité. Il penche la tête sur le côté avec un éclat malicieux au fond du regard.

— Avoir des bébés, oui. Enfin, un pour débiter, ensuite nous verrons bien. Je ne te mets aucune pression, ce sera à ton rythme et seulement si tu te sens prête.

Alvaro apparaît sur le seuil de la porte, il observe le carton à moitié vide, puis Rafa assis sur le sol.

— Si vous voulez que tout soit fini ce soir, il va falloir arrêter de roucouler.

Ses yeux se posent sur le portrait de Maria.

— Et cette toile, ne serait-ce pas plus prudent de la mettre à l'abri ?

— J'avais prévu de le faire après en avoir terminé avec les bouquins. Je compte l'offrir à ma mère pour Noël.

— C'est une excellente idée, je suis certaine qu'elle sera ravie, approuvé-je.

— Dans ce cas, je te propose de nous en occuper pendant que je suis là, suggère mon beau-frère.

Rafa saute sur ses pieds et rejoint Alvaro. Les deux hommes s'affairent à décrocher la peinture du mur, ce qui ne paraît pas si simple que ça. Ils penchent le tableau pour la sortir de la pièce.

— Attendez ! Quelque chose est fixé au dos de la toile.

Ils la déposent sur le sol avec précaution. Rafa arrache ce qui semble être un courrier. Il en retire un feuillet et en prend connaissance silencieusement.

Il plaque la main contre son torse, paume vers le plafond, et renverse l'enveloppe, un diamant aussi gros qu'une noisette échoue dans le creux de celle-ci.

— Le diamant ! s'exclame Alvaro ébahi. C'est la première fois que j'en contemple un de cette taille.

Nous nous regroupons autour de cette merveille et l'examinons à tour de rôle.

— Que dit le mot qui l'accompagnait ? demandé-je, en le contemplant de plus près.

— Mon père l'a retrouvé des années plus tard, en triant de vieilles affaires. Il était coincé dans les crampons des chaussures qu'il portait le jour du braquage et qu'il avait remises dans un sac. Plus personne ne parlait de cette malheureuse histoire, le bijoutier avait été dédommagé et l'enquête était close. Il a donc décidé de le garder et de s'en servir qu'en cas d'absolue nécessité.

Alvaro me le prend des mains et le fait couler dans ses doigts, ses yeux brillent autant que la pierre.

— Qu'allez-vous en faire ?

Nous nous consultons du regard, et tombons d'accord sans échanger une parole.

— Le rendre à son propriétaire, répond mon compagnon. Ce diamant a causé assez de souffrance dans ma famille. Je tiens à le restituer pour conjurer la malédiction et vivre heureux pour le restant de mes jours.

OceanofPDF.com

Épilogue

Rafael

Je tâtonne les poches arrière de mon jean pour m'assurer que ma surprise est bien à sa place. Il ne s'agit pas d'une bague même si j'en ai déjà une en ma possession. J'attendrai le moment idéal pour lui offrir ce bijou, peut-être le soir du réveillon du jour de l'an, au pied de la tour Eiffel. Je désire que tout soit parfait !

Caro ne va plus tarder, je craque une allumette, approche la flamme de la mèche, puis lisse une dernière fois la nappe.

Un dîner aux chandelles improvisé semble incongru dans ce décor de chantier. Les meubles sont recouverts de bâches de protection et le sol est devenu un tapis plastifié. Je sais que ma compagne appréhende les travaux, c'est la raison pour laquelle j'ai décidé de les lui éviter en planifiant une petite surprise. Lui imposer de déposer des jours de congés sans lui dévoiler mon secret n'a pas été une sinécure, nous sommes toutefois parvenus à un accord.

Des pas resonnent dans l'escalier, c'est elle. Elle retire ses chaussures de marche dans le vestibule. L'étonnement se peint sur son visage en découvrant la table dressée.

— Tu es au courant que ce n'est pas mon anniversaire, n'est-ce pas ?

Je m'approche d'elle et entoure sa taille de mes bras.

— Hum hum, comment s'est passée ta réunion ?

— Ma cheffe ne m'adresse plus la parole, je survivrais.

La lassitude s'entend dans sa voix.

— Tu as le droit de déposer des vacances, Caro. Comment faisais-tu les années précédentes ?

— Je prenais une semaine par-ci, une autre par-là et le reste m'était payé. Je vais sous la douche.

Elle fuit. Sa supérieure est une véritable terreur et ma chérie appréhende ses réactions. Je soupçonne Caro de ne s'être jamais rebellée et de courber l'échine. Résultat : ses collègues comptent beaucoup trop sur elle. Il va falloir remédier à ça, surtout si nous avons un enfant.

Le sujet n'a jamais été abordé. En tout cas, pas depuis le jour où nous avons découvert le diamant. Cette idée tourbillonne de plus en plus dans ma tête, surtout maintenant qu'Olivier est papa d'un petit garçon prénommé Paul.

J'attends que les travaux soient terminés pour la remettre sur le tapis. Par ailleurs, au cours d'une conversion privée dans laquelle j'évoquais mes plans d'avenir, Monsieur Lopez m'a fait comprendre que j'avais intérêt à faire les choses dans l'ordre. Qu'il se rassure, j'en ai bien l'intention.

Je glisse la pochette dans l'assiette de ma compagne en priant pour que ce cadeau de Noël avant l'heure lui plaise.

La bague attend bien sagement chez Manolo, j'avais trop peur qu'elle tombe dessus par inadvertance. Je la récupérerai la veille de notre départ. Le diamant a retrouvé son propriétaire, le joaillier était tellement heureux qu'il envisageait de nous octroyer une récompense. Une offre généreuse que nous avons déclinée. Caro ignore que j'y suis retourné afin de choisir LA bague et que j'ai obtenu une jolie ristourne, ce qui m'a permis de faire une folie. Je veux ce qu'il y a de mieux pour ma belle.

Elle arrive les cheveux enrubannés dans une serviette éponge.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle, les yeux posés sur son assiette.

— Ouvre et tu verras.

Elle s'empare des pochettes rectangulaires et retire les cartes d'embarquement.

— Des billets d'avion, s'éclaffe-t-elle en riant.

— Tu m'as avoué à plusieurs reprises que tu rêverais de visiter Paris, alors, à nous la ville des amoureux.

Elle me saute au cou, et une chose en entraînant une autre, nous en oublions le repas. Tant pis, il paraît que c'est bien meilleur réchauffé !

Caro

Je dépose un bouquet de fleurs sur la Pierre tombale. Les sanglots de Maria brisent le silence. Paulo ou Pablo, après tout peu importe, n'avait pas eu d'enterrement digne de ce nom, son fils tenait à remédier à ce manquement.

Il nous a réunis en ce 2 février, jour de l'anniversaire du défunt, pour une petite cérémonie intime, rien de bien grandiose. Pour l'occasion, une stèle a été dressée. Rafa voulait honorer dignement la mémoire de ce père qui a tout sacrifié pour sauver sa famille. Je comprends l'amertume et les regrets qu'il ressent concernant l'homme qui s'est effacé pour le protéger. Il apprend désormais à le connaître grâce aux anecdotes racontées par Sergio.

Je me blottis contre lui pour lui inculquer un peu de ma force, il ne montre pas sa peine, pourtant elle transperce dans chacun de ses gestes. Mon fiancé passe un bras autour de mon cou et m'attire un peu plus contre lui. Dorénavant nous formons un tout, c'est lui et moi contre vent et marée.

Tous sont là, mes parents, ma sœur et son époux ont tenu à venir pour nous soutenir. Olivier, Manolo, Sergio et Maria, cette femme courageuse qui n'a pas surmonté son amour perdu et n'a jamais réussi à l'oublier. Peut-on remplacer son grand amour ? Non, je ne le pense pas. Je remercie le ciel de m'avoir ramené mon amour, ma bonne étoile m'a rendu un fier service ce jour-là !

Rafael resserre sa poigne autour de mes doigts et effleure la magnifique émeraude qu'il m'a offerte à Paris. Quelles vacances ! Un séjour et une

déclaration d'amour dont je me souviendrai toute ma vie.

J'ai enfin rencontré Olivier et sa femme ainsi que leur adorable bambin. Nous avons rendu visite à son ancienne voisine, profitant de l'absence de Lola. Une sacrée mamie qui n'a pas sa langue dans sa poche !

Rafa s'est remis à la peinture, la promesse qu'il s'était fait l'a beaucoup aidé à se remettre derrière le chevalet. Nous avons offert à Corinne une illustration de son commerce, la boulangère en a pleuré de joie.

Le soir du réveillon, Rafael m'a demandé de l'épouser dans un décor de rêve, au second étage de la tour, avec les Tuileries en toile de fond. Il a posé un genou à terre et a sollicité ma main sous un ciel étoilé, j'ai hurlé oui et les touristes présents ont applaudi. C'est un peu plus tard que nous avons échangé notre premier engagement, notre mantra comme nous nous plaçons à le dire.

Après m'avoir passé la bague à l'annulaire, Rafael a collé son front au mien et les yeux dans les yeux, il a susurré : " Toi, moi, pour l'éternité".

Une jolie promesse qui scellera notre futur.

Entre nous,

L'idée de ce livre est née dans le bus qui reliait Séville à Malaga. Je venais de passer une journée extraordinaire dans la capitale andalouse en compagnie d'une guide aussi charismatique que volubile. J'avais sous les yeux les premiers ingrédients pour ébaucher une histoire. À cette époque, je terminais l'écriture de " Comme un cheveu sur la bûche" et pourtant les premiers éléments d'un nouveau roman se mettaient en place dans mon esprit. Quelques semaines plus tard, je posais le premier chapitre de Rafael.

J'espère que vous prendrez autant de plaisir à le découvrir que j'en ai eu à l'écrire. Si tel est le cas, merci de laisser un petit commentaire sur les plateformes de vente, c'est important pour nous, auteurs indépendants qui n'avons pas une armada de correcteurs, graphistes et j'en passe... pour nous guider tout au long du parcours de la publication.

J'en profite d'ailleurs pour m'excuser auprès de vous, il se peut que vous rencontriez quelques "coquilles" oubliées malgré mon attention accrue.

Un grand merci à Julie et Lydia pour vos chroniques, et un merci particulier pour mon cher et tendre qui participe à la correction et à la touche finale de chaque roman.

Enfin, il me reste à vous remercier, vous qui me suivez depuis maintenant cinq ans. Merci de vos encouragements, de vos commentaires, et merci de me lire.

Je vous donne rendez-vous dans quelques mois pour découvrir les aventures de Thomas et Olivia.

À bientôt et bel été à vous.

Florence.

OceanofPDF.com

Livres de cet auteur

Les tracas de Malika
Les rêveries de Sidonie
Amor et Castagnettes

Au bonheur des fleurs
Les flocons d'amour
L'auberge des secrets
Un Noël sous tension

Comme un cheveu sur la bûche

Dépot légal: mai 2023

OceanofPDF.com